LA GAUDRIOLE

DE 1860

LA

GAUDRIOLE

DE 1860

Chansons et Chansonnettes nouvelles

DE MM.

GUSTAVE NADAUD,
PIERRE DUPONT, CH. COLMANCE,
PAUL DE KOCK, HENRI MURGER, MÉRY,
AL. DUMAS FILS, EUGÈNE SCRIBE, LÉON GOZLAN,
A. DE BEAUPLAN, ÉDOUARD HACHIN, E. BOURGET,
CLAIRVILLE, FRÉDÉRIC DE COURCY,
ÉDOUARD DUGAS.

ETC., ETC.

PARIS
BERNARDIN-BÉCHET, LIBRAIRE
31, QUAI DES AUGUSTINS

1861

LA GAUDRIOLE

DE 1860

UNE DIXIÈME MUSE

OU

LA GAUDRIOLE

Paroles et musique de Charles COLMANCE.

Pour bien distiller la vie,
Enfants, cueillez tour à tour
A ma guirlande fleurie
Des jours de folie
Et des nuits d'amour.

Quoi! votre porte m'est fermée!
Accueillez-moi, joyeux garçons,
J'ai plein ma jupe parfumée,
De vins, de fleurs et de chansons;

Aux accents de ma voix aimée,
Vos accents répondront, je crois :
Pan, pan, pan, pan, ouvrez-moi ! (*bis.*)
Pour bien distiller, etc.

Ouvrez, c'est moi la Gaudriole,
La fée au regard effronté ;
Pour vous, j'ai mis, joyeuse et folle,
Sagesse et bonnet de côté.
Des pampres de mon auréole,
J'ai paré plus d'un front de roi !
Pan, pan, pan, pan, ouvrez-moi ! (*bis.*)
Pour bien distiller, etc.

Je naquis cynique et profane ;
Priape encensa mon début,
Et la barbe d'Aristophane
Fournit des cordes à mon luth.
Nymphe, bacchante ou courtisane,
J'ai mis l'univers sous ma loi !
Pan, pan, pan, pan, ouvrez-moi ! (*bis.*)
Pour bien distiller, etc.

Je suis la chanteuse fantasque
Qui, de la taverne au palais,
Portait sur son tambour de basque
Le bréviaire de Rabelais.
De ses grelots et de mon masque,
Par lui j'ai fait un rude emploi !

Pan, pan, pan, pan, ouvrez-moi ! (*bis.*)
Pour bien distiller, etc.

Je suis la muse dissolue
Que chiffonnait le vieux Scarron;
Chez Grécourt j'étais presque nue,
Et sans chemise avec Piron.
Si je suis un peu mieux vêtue,
Béranger vous a dit pourquoi!
Pan, pan, pan, pan, ouvrez-moi ! (*bis.*)
Pour bien distiller, etc.

Dans des champs glanés de la veille,
Courant de sillons en sillons,
J'ai trouvé le miel de l'abeille
En poursuivant des papillons.
Ouvrez, j'ai comblé ma corbeille
D'un bien gentil butin, ma foi!
Pan, pan, pan, pan, ouvrez-moi ! (*bis.*)
Pour bien distiller, etc.

Paris, L. Vieillot, éditeur, 32, rue Notre-dame-de-Nazareth.

L'ILE D'AMOUR

RONDE

Chantée par M. Francisque jeune, au théâtre de la Gaîté.

Dans la pièce : *le Canal Saint-Martin*.

Paroles de MM. Dupeuty et Cormon,
Musique de M. Paul Henrion.

La musique se trouve chez M. Colombier, éditeur, 6, rue Vivienne.

L'îl' d'Amour, c'est un amour d'île!
Vrai séjour du gai troubadour,
Flâneurs du faubourg, flâneurs de la ville,
V'nez à l'îl' d'Amour, c'est un chouett' séjour,
V'nez à l'îl' d'Amour, houp là! houp là!
C'est un chouett' séjour, houp là! houp là!
V'nez à l'îl' d'Amour, houp là! houp là!
C'est un chouett' séjour, un chouett' séjour!
La, la, la rifla, houp là! houp là! (*quater*)

Pour y débarquer le dimanche.
Le simpl' omnibus vous suffit;

N'y a pas besoin d' passer la Manche, } *bis.*
Pas mêm' la manch' de son habit ! }
L'il' d'Amour, etc.

L'il' d'Amour n'a que des futailles
Pour toutes fortifications;
J' défie qu'on montre des murailles } *bis.*
Où l'on trouve autant de canons ! }
L'île d'Amour, etc.

Si l'on en croit mainte historiette,
Cette il' fut, un jour de brouillard,
Découvert', l'année d' la comète, } *bis.*
Par un nommé Christoph' Pochard. }
L'il' d'Amour, etc.

N'y a pas d' danger d'y faire naufrage;
A la côte, si l'on est jeté,
On n'y trouve pas de sauvage : } *bis.*
D'mandez plutôt à la beauté. }

L'il' d'Amour, c'est un amour d'île !
Vrai séjour du gai troubadour,
Flâneurs du faubourg, flâneurs de la ville,
V'nez à l'il' d'Amour, c'est un chouett' séjour,
V'nez à l'île d'Amour, houp là ! houp là !
C'est un chouett' séjour, houp là ! houp là !
V'nez à l'il' d'Amour, houp là ! houp là !

C'est un chouett' séjour, un chouett' séjour!
La, la, la rifla, houp là! houp là! (*quater*)

Le Canal Saint-Martin, drame en 5 actes, en vente au Magasin théâtral, 12, boulevard Saint-Martin. Prix : 60 c.

LE SOUS-LIEUTENANT

CHANSON DE TABLE

Chantée par M. Lafont, au théâtre des Variétés, dans la pièce : *le Lion empaillé.*

Paroles de M. Léon Gozlan, musique de M. J. Nargeot.

Un sous-lieut'nant accablé de besogne
Laissa sa femme un jour emboiter l' pas,
Ell' partit seul' pour le bois de Boulogne,
En emportant un dragon sous son bras...
Drinn, drinn, drinn, drinn, drinn, drinn, } *bis.*
Drinn, drinn, drinn, drinn, drinn, drinn. }

D'un' tell' confianc' le dragon était digne :
Pendant trois jours il fut très-empressé,
Y'en a qui dis'nt qu'ils pêchaient à la ligne ..
Moi, je soutiens qu'ils ont herborisé...
Drinn, drinn, drinn, etc.

Le sous-lieut'nant, le désespoir dans l'âme,
Au bois d' Boulogne accourut tout inquiet!...
Mais l' malheureux, quand y r'trouva sa femme,
Fut parfait'ment convaincu qu'il était...
Drinn, drinn, drinn, drinn, drinn, drinn, } *bis.*
Drinn, drinn, drinn, drinn, drinn, drinn. }

Le *Lion empaillé*, vaudeville en 1 acte, de M. Léon Gozlan, en vente chez MM. Michel Lévy frères, rue Vivienne. Prix : 1 fr.

LA LORETTE DE LA VEILLE

RONDEAU

Par l'Auteur des *Reines de Mabile* et de la *Lorette du Lendemain*.

Musique de M. A. Doche.

AIR du *Rondeau de la Petite Margot*.

Prudes sournoises,
Vertus bourgeoises,
Qui des attraits ignorez tout le prix,
Arrière! arrière!
Pauvreté fière,
Je suis lorette et je règne à Paris!

Humble grisette au bonnet populaire,
Va, tu n'es plus qu'une ombre sans renom ;
De mon coupé n'approche pas, ma chère,
Ne mêlons pas la soie et le coton.
Toi, pauvre fille,
De ta famille,
Tu crains toujours les reproches grossiers ;
Chez moi, ma mère,
Pour se distraire,
Fait la cuisine et vernit les souliers.

Loin de la tourbe immonde et prolétaire,
Je place haut mon palais passager ;
Terme nouveau, nouveau propriétaire,
Nouvel amour... en tout, j'aime à changer.
Oiseau volage,
Sur mon passage,
A chaque fleur j'arrête mes désirs ;
Et puis, frivole,
Mon cœur s'envole
Sous d'autres cieux chercher d'autres plaisirs.

Je ne vis pas des soupirs de la brise,
De l'air, de l'eau, de la manne du ciel :
Non, non, je vis de l'humaine bêtise...
Vous le voyez, mon règne est éternel !
Enfant crédule,
Vieux ridicule,
Gueux ou banquier, payez, payez, mon cher :

L'un mes toilettes,
L'autre mes dettes,
Vous mes dîners, vous mes chemins de fer.

Chacun de vous, marquant ici sa place,
D'un souvenir a couronné mon char :
Je vois Alfred dans cette armoire à glace,
Ce canapé me représente Oscar;
Voici le cadre
De mon vieux ladre,
Le bracelet de mon petit futur;
La croix bénite
Du bon jésuite,
Le lit d'Octave et le portrait d'Arthur.

Mon mobilier, c'est ma biographie,
Qui doit finir au Mont-de-Piété,
Et chaque objet, incident de ma vie,
Me dit encor le prix qu'il m'a coûté.
Jeunes prodigues,
Combien d'intrigues
Pour exciter vos folles vanités!
Que de tendresses!
Que de caresses!
Pour réchauffer vos cœurs, vieux députés!

Mieux que Guizot, de ma diplomatie,
Je sais partout étendre les filets,
Sauver le Turc sans froisser la Russie,

Flatter l'Espagne et conserver l'Anglais.
Être rieuse
Et vaporeuse,
Aimer le calme et puis la Maison-d'Or ;
Être classique
Et romantique,
Aimer Francis et sourire à Victor.

Sur le carré d'une antichambre étroite,
Discrètement introduire le soir,
L'artiste à gauche et le lion à droite,
Quand le banquier attend dans mon boudoir.
Voilà ma vie
Et mon génie,
Je sais partout être aimable à la fois ;
Et chacun pense,
En conscience,
Tromper un sot... ils ont raison tous trois !

Dieu ! les bons tours, les plaisantes histoires,
Les bons romans comme on n'en écrit pas ;
Je veux un jour rédiger mes mémoires
A la façon d'Alexandre Dumas !...
Les cavalcades,
Les mascarades,
S'y croiseront en croquis illustrés ;
Mes décadences,
Mes renaissances,
Mes noms changeants, vulgaires ou titrés.

Les doux propos, les châteaux en Espagne,
A deux, le soir, au bord du lac d'Enghien;
Puis les soupers ruisselants de champagne,
Et les chansons qui ne respectent rien...
Je suis lorette.
Je suis coquette,
Reine du jour, reine sans feu ni lieu ;
Eh bien ! j'espère
Quitter la terre
En mon hôtel !... peut-être en l'Hôtel-Dieu !

GUSTAVE NADAUD.

La musique chez L. Vieillot, 32, rue Notre-Dame-de-Nazareth.

LA LORETTE DU LENDEMAIN

RONDEAU

Paroles de M. Gustave NADAUD,

Auteur de *la Lorette de la Veille* et des *Reines de Mabile*.

Musique de M. A. DOCHE.

AIR : *C'est sur l'herbage* (La Petite Margot).

J'étais coquette,
J'étais lorette ;

Mais qu'ils sont loin mes beaux jours d'autre-
La République [fois !
Démocratique
A détrôné les reines et les rois !

Quelle fureur a fait tourner leurs têtes !
Hommes légers, ils ont tout jeté bas !
Ils étaient fous, ils sont devenus bêtes.
Et leurs journaux ne les guériront pas.

O décadence !
Toute la France
Fume aujourd'hui des cigares d'un sou !
L'argent est rare,
On est avare,
Et les messieurs aiment... je ne sais où !

Que sont-ils donc ces fringants gentilshommes
Qui jetaient l'or sur les tapis douteux ?
Ils sont fondus, et, sottes que nous sommes,
Tous nos louis sont partis avec eux.

Adieu conquêtes,
Joyeuses fêtes,
Où le champagne au lansquenet s'unit ;
Belles soirées,
Nuits adorées,
Qu'un jeu commence et qu'un autre finit !

De mes succès voici pourtant la place;
Mais quel silence en mes salons déserts!
Sur mon sofa la poussière s'amasse,
Et tout le jour mes rideaux sont ouverts...

Plus de mystère;
Là, solitaire,
Je fais des bas ou j'arrose des fleurs;
Et quand arrive
La nuit tardive,
Je reste seule et je crains les voleurs!

Je ne l'ai plus mon galant équipage :
Tom est chassé, mes chevaux sont vendus;
Mon serin seul est resté dans sa cage;
Il chante à peine, et je ne chante plus!...

Robes nouvelles,
Bijoux, dentelles,
Ma tante, hélas! sait où je vous ai mis;
Elle s'envole,
Ma gaîté folle;
Plus de plaisirs, plus d'amants, plus d'amis!

Oiseaux plumés qu'a dispersés l'orage,
Ils vont chercher un monde plus parfait;
Mon épicier devient un personnage;
Arthur n'est rien, Oscar est sous-préfet!

Mon cœur est vide,
Mon front se ride,
Mon boulanger ne me fait plus crédit...
Je crois qu'on sonne!...
Non, non, personne...
Que devenir en cet état maudit?

Faudra-t-il donc pour gagner l'existence,
Tombant plus bas dans mon étroit sentier,
De mes attraits tarifer l'impudence,
Et du plaisir enseigner le métier?

Ou bien plus sage,
Dans un village,
Irai-je, au loin, racheter mon passé?
Ou, pauvre fille,
Avec l'aiguille,
Dois-je finir comme j'ai commencé?

Ou bien, quittant cette terre chérie,
Irai-je enfin chercher fortune ailleurs?
Non, non, jamais!... La France est ma patrie.
Je veux attendre ici des jours meilleurs.

J'étais coquette,
J'étais lorette,
Mais qu'ils sont loin mes beaux jours d'autre-
La République [fois!
Démocratique
A détrôné les reines et les rois!

LE MARÉCHAL DES AMOURS

SCÈNE COMIQUE

Paroles de M. H. Desombrages,

Musique de M. F. Coppini.

Pan, pan, pan, à pleine gorge,
Dès que paraît le jour (*bis*),
Pan, pan, pan, je chante dans ma forge,
Le travail et l'amour (*bis*).
Tout entrain,
Le matin,
Sans chagrin,
A l'ouvrage,
Tout entrain,
Le matin,
Sans chagrin,
J'ai courage:
Feu d'enfer,
Sur le fer,
Le son clair,
Du marteau
Aussitôt
Fait tapage.

En battant,
Patapan,
C'est le refrain bruyant
Du maréchal-ferrant! (*bis*) [pan,
Pa ta pan, pa ta pan, pa ta pan, pa ta pan, pan,

Content, joyeux dans mon emploi,
Je suis, dit-on, assez aimable;
Amour, bon vin et bonne table,
Marchent toujours bien avec moi.
Aussi, dès que le soleil dore
Le vieux clocher de mon hameau,
Au loin bruït la voix sonore
Du maréchal et du marteau.

(*Parlé.*) Marteau solide, qui salue en cadence, sur mon enclume, les premiers rayons de l'aurore!... Aussi dit-on dans le pays, lorsqu'on l'entend : c'est Marcel qui s'éveille, et sa voix est comme celle du coq : elle chante le matin comme jadis elle chantait les victoires de la grande armée!... A 17 ans, parti simple conscrit, devenu maréchal-ferrant, et à 20 ans maréchal des logis, rien que ça!... Quand au troisième titre de ce nom, il ne m'a peut-être manqué que le temps pour augmenter le nombre des maréchaux. Sans 1815, qui a donné le bal à 1800, j'aurais troqué le marteau de l'un pour le bâton doré de l'autre... scélé-

rate d'année, va!... Allons, taisez-vous, peines de l'âme et souvenirs de grandeurs!... En avant le petit lait consolateur du grand-papa Noël!... redevenons le boute-en-train du village! riant en travaillant, aussi gaiement qu'au régiment, en forgeant...

Pan, pan, pan, à pleine, etc.

Dans le pays je suis cité
Pour être galant par coutume,
Et pour forger sur mon enclume
Des traits malins à la beauté.
Près d'une belle au frais visage,
Pour lui plaire je me fais beau;
Quand son sourire m'encourage,
Je bats le fer lorsqu'il est chaud.

(*Parlé.*) Bonne méthode!... Les fillettes, voyez-vous, ressemblent à l'oiseau; comme lui, c'est volage, inconstant; souvent un rien fait tomber les unes dans les filets de l'amour, comme l'autre dans ceux de l'oiseleur, tout ça tient à la manière de s'y prendre; avec les unes il faut pleurer; avec les autres il faut rire. Une femme, c'est comme un beau cheval, pour être son cavalier, il faut savoir saisir l'endroit sensible... de son cœur... témoin mes premières amours de régiment avec la vivandière Louise, que j'avais comparée à mon

mousqueton, à sa manière de me traiter d'abord. Un jour, me dit-elle, prouve-le-moi, et nous verrons... Ça me va : je commence... elle me crosse, parfois mon cœur est monté jusqu'à la dernière capucine; si elle voulait, elle me mènerait à la baguette; quand je veux lâcher le chien pour. l'embrasser, elle me bourre, ça fait la charge, le coup part, je lui renvoie la balle quand je peux : mais elle est vive comme la poudre, et je sens tomber sur ma figure la batterie des amours, tout ça pour avoir le carquois de Cupidon; pas du tout, elle me donne mon congé !... Vous voyez qu'un mousqueton et mamzelle Louise c'est la même chose, et que je la porte sur mon épaule... Elle se mit à rire et me dit : Touche là !... J'avais visé juste... Le forgeron avait allumé le foyer de son cœur, et sur mon enclume j'avais fait comme Vulcain, affilé un trait de plus à l'amour en faisant...

Pan, pan, pan, à pleine, etc.

L'amour se plaît parmi le feu;
Toujours les autans et la neige.
De l'hiver, lugubre cortége,
Font grelotter le petit dieu.
A ma forge, toutes les belles,
Aux doux minois et jupons courts,

Se réchauffent aux étincelles
Du beau maréchal des amours!...

(*Parlé.*) Ça, c'est vrai! Dans les grandes veillées, ma boutique est le rendez-vous de la jeunesse du pays; c'est Jeannette la brune, c'est Thérèse la blonde, venant toutes deux donner le bonsoir au maréchal des amours!... Un doux regard de celle-ci, un sourire de celle-là, disent assez que d'autres flammes se consument pour lui... flammes à ma forge! flammes amoureuses' venant ensemble jeter leurs étincelles et se perdre au bruit du marteau sur l'enclume du forgeron... pan, pan sonore qui me rappelle la grande bataille d'Eylau!... Il me semble voir ces deux formidables armées attendre en silence l'heure des combats!... Un ciel brumeux, une neige épaisse, poussée avec violence par le vent du nord, obscurcit l'horizon: profitant de cette nuit, l'ennemi attaque les colonnes du maréchal Augereau, qu'on relève blessé... Aussitôt s'élance, à la tête de 70 escadrons de cavalerie, le maréchal Bussière. — Chargez, dit-il à ses cavaliers!... A ce commandement, nous nous précipitons comme un torrent sur l'armée ennemie, qui tomba vaincue au choc de cette masse énorme de héros chantant victoire, en tapant sur le

casaquin des cohortes étrangères, comme je tape aujourd'hui sur mon enclume...

Pan, pan, pan, à pleine, etc.

La musique se trouve chez M. CHALLIOT, rue Saint-Honoré, 354.

LA FILLE DE FRÉTILLON

SOUVENIR DE BERANGER.

AIR : *Avez-vous vu dans Barcelone*
(l'Andalouse de MONPOU.)

Je n'ai pas un écu de rente,
Je n'ai qu'un simple cotillon,
Mais je suis, contre votre attente,
Je suis, messieurs, et je m'en vante,
Fille unique de Frétillon! (*bis*)

Mais le seul trésor que j'envie,
C'est de posséder sa gaîté,
Cette douce philosophie
Qui vous console dans la vie
Quand apparaît l'adversité! (*bis*)
Je n'ai pas, etc.

On dit qu'elle fut bonne fille,
Trop forte sur le sentiment;
Mais quand on est jeune et gentille
Et que le cœur bat et sautille,
On peut s'oublier un moment. (*bis*)
Je n'ai pas, etc.

Sans cet égarement, ma mère
Ne m'eût point donné d'heureux jours;
Mais je vous le dis sans mystère,
Celui que je nomme mon père
Fut le chansonnier des amours. (*bis*)
Je n'ai pas, etc.

De ses couplets dont je raffole
Et dont le style est éclatant,
Chanson bachique ou gaudriole,
Combien d'auteurs, sur ma parole,
Dont on ne peut en dire autant. (*bis*)
Je n'ai pas, etc.

Il faut ici qu'on lui pardonne;
Elle aurait donné sur ma foi,
Pour faire une royale aumône,
Les diamants d'une couronne
Et même le sceptre d'un roi. (*bis*)
Je n'ai pas, etc.

Si ma mère ne fut point sage,
A ses nombreux adorateurs

On peut certifier, je gage,
Que si Frétillon fut volage,
Jamais ne vendit ses faveurs. (*bis*)

Je n'ai pas un écu de rente,
Je n'ai qu'un simple cotillon;
Mais je suis, contre votre attente,
Je suis, messieurs, et je m'en vante,
Fille unique de Frétillon! (*bis.*)

CIOLINA.
Auteur de la Fête du Village.

LES PLAISIRS DU MÉNAGE

CHANSONNETTE COMIQUE

Chantée par M. MULLER, aux concerts du Casino.

Paroles de M. A. BERGE, musique de M. C. DELISLE.

OU AIR : *Voilà les plaisirs du Village.*
(ROMAGNÉSI.)

Je viens à vous, oh! fort innocemment,
Pour vous consulter, mèr' Berloque,
Sur un sujet que j'crois intéressant,
Et qui d'puis quéqu' temps m'interloque.

Vous d'vez savoir, oh! dam, c'est ben certain,
Des chos's qu'on ignore à mon âge;
Je vous en prie, dites-moi donc un brin
Quels sont les plaisirs du ménage? (*bis*)

C'que tu d'mand's là, vois-tu, ma chère en-
C'est assez difficile à dire; (fant)
Pour t'obliger, j'vas essayer pourtant,
Si cela se peut, de t'instruire.
Mieux que toute autre, je peux, par bonheur,
Conseiller une fille sage;
V'là quarante ans, hélas! que j'sais par cœur
Quels sont les plaisirs du ménage.

Chez les gens riches ainsi que chez les grands,
J'sais pas comment qu'ça s'fait Mad'leine;
Mais je sais bien que chez les pauvres gens,
L'plaisir est plus rare que la peine.
Quand on s'unit sans un sou dans l'gousset,
Au bout d' quéqu' temps de mariage,
Malgré l'amour, faut danser d'vant l'buffet,
Voilà les plaisirs du ménage.

Le premier mois, on s'adore à genoux,
Comm' deux tourtereaux, on roucoule;
Puis on se donne les noms les plus doux,
Mon chat! mon raton! ma poupoule!
Avec le temps, il vous vient un enfant,
Qui pleure, pialle et fait tapage;

Vingt fois par jour, il faut l'changer d'vêt'-
Voilà les plaisirs du ménage. (ment)

Quand par hasard vot'homme est d' bonne hu-
Dans la campagne, il vous emmène (meur),
Se promener par trent' degrés d'chaleur,
Cueillir des bluets dans la plaine.
On mange du veau, puis on s'roul'su'l'gazon,
Tout à coup survient un orage :
Faut fair'trois lieu's pour gagner sa maison,
Voilà les plaisirs du ménage.

Quand on en est à son sixièm' bambin,
Bonsoir plaisirs et promenades ;
Faut s'coucher tard et se lever matin,
Pour fair' des bouilli's, des panades.
Vous vieillissez, vous perdez vos attraits ;
Quoiqu' vous soyez fidèle et sage,
De tous côtés, vot' homm' vous fait des traits.
Voilà les plaisirs du ménage.

Dans un ménage, il arriv' ben souvent
Que l'époux n'rentre qu'à l'aurore,
Après avoir dépensé son argent,
Heureuse, s'il en reste encore.
Les jours suivants, tant pis pour l'appétit,
L'on boit d' leau, l'ou mang' du fromage;
Faut-il, encor, l'acheter à crédit!...
Voilà les plaisirs du ménage.

Ma chère enfant, j'sais ben qu'c'est ennuyeux
D' rester pour coiffer saint' Cath'rine ;
Moi, pour ma part, je crois que tu f'rais mieux
D'prendre un garçon de bonne mine.
Car s'il est doux, sobre, fidèle et franc,
Galant, tendre, économe et sage,
Tu pourras dir' que t'as un merle blanc,
Lorsque tu seras en ménage. (*bis*)

La musique se trouve chez M. P. Godet, éditeur, 17, rue des Jeûneurs.

LES AMOURS DE PARIS

REVUE HISTORIQUE

DE TOUS SES QUARTIERS

PAR ALEXIS DALÈS

Air du *Rondeau de la petite Margot.*

C'est sur l'herbage, etc.

O vérité! prête-moi ton langage,
Du grand Paris, de ses riants faubourgs.
D'un siècle fou, traçant la folle image,
Je vais ici dépeindre les amours.

Un tableau vaste est offert à ma vue,
Pour mes couplets quel précieux butin;
Sans hésiter j'attaque ma revue
En commençant par le *quartier Latin*.

A *Bobino* rechercher une prude,
Avec ardeur suivre un cours de billard,
Au restaurant se livrer à l'étude,
Savoir fumer ainsi que feu Jean Bart.

Puis au *Prado*, parfois à la *Chaumière*,
Aux jours d'extra offrir à son objet
Des échaudés, des croquets, de la bière,
Ecots portés au paternel budget.

Place Maubert, pour plaire à son amie,
En délaissant le cachemir, d'osier,
Un chiffonnier lui versant l'eau-de-vie,
Sait enflammer son cœur et son... gosier.

De *Paul-Niquet* quittons chaque pratique;
Près du comptoir s'il se fait un hymen,
Nous qui rêvons un amour platonique,
Courons bien vite au *faubourg St-Germain*.

Là vous verrez la pudeur dans la mise;
Dévotement l'amour lance un décret.
Les rendez-vous se donnent à l'église,
Et les mamans sont toujours du secret.

Salut à vous, saintes du moyen âge,
Qui priez Dieu dans un boudoir doré.
En poursuivant notre joyeux voyage,
Nous arrivons *quartier Saint-Honoré.*

De Phœdora l'antichambre est garnie;
Billets musqués pleuvent de toute part;
Un vieux banquier qui l'aime à la folie,
Vient échanger son or contre un regard.

Rue Saint-Denis, voyez cette fleuriste
Dont la toilette est d'un goût recherché,
Ce gros monsieur qui la suit à la piste
Aura son cœur pour un tartan broché.

Portons nos pas au *boulevard du Temple,*
Riche d'amour, mais bien léger d'argent:
Au *Chateau d'eau* l'observateur contemple
La cuisinière et son tendre sergent.

Dans le *Marais,* un commissionnaire,
Sur ses crochets couché nonchalamment,
Fait les doux yeux à la grosse laitière,
Dont les appas ont causé son tourment.

Rue *Rambuteau,* la jeune enlumineuse
Gaîment le soir quitte son atelier:
Elle sait bien, la fillette joyeuse,
Où retrouver son tendre chapelier.

Quartier Bréda, pour attendrir Estelle,
Un prince russe a promis un landau,
Un jeune lord l'accable de dentelle,
Et l'amant rit derrière le rideau.

Pour clore enfin ce tableau si nature,
Je l'avouerai, partout où j'ai passé,
Sous le thibet, l'indienne ou la bure,
J'ai vu toujours l'amour intéressé.

Hâtez-vous donc, délirantes coquettes,
Pour un peu d'or donnez un rendez-vous,
Car vous verrez déserter vos conquêtes
Quand la vieillesse ira frapper chez vous.

O vérité! merci de ton langage,
Du grand Paris, de ses riants faubourgs,
D'un siècle fou, traçant la folle image,
J'ai retracé les futiles amours.

LA FILLE A THOMAS.

CHANSONNETTE

Paroles de J.-B. Coignet, musique de C. Pourny.

Thomas n'a qu'une fille,
Il en paraît jaloux,

Et la tiendrait sous grille,
Tant il a peur des loups.
Mais il aura beau faire,
Cela ne suffit pas,
Dès qu'elle voudra plaire, } *bis.*
Prends-y garde, Thomas. }

Comme elle est grandelette,
Chacun lui dit bonjour;
Lui seul est en vedette
Pour surveiller l'amour.
De ce bijou qui brille,
Tout le monde fait cas;
On sait qu'elle est gentille...
Prends-y garde, Thomas.

Tu défendras ta porte,
Si l'on sait le pourquoi,
On fera bien en sorte
De pénétrer chez toi.
Car l'amoureuse chasse
A d'attrayants appas;
Le chasseur est tenace...
Prends-y garde, Thomas.

Une taille bien prise,
Un minois de vingt ans,
C'est une marchandise
Qui tente les chalands.

Pour faire sa conquête,
Ils rôdent sur tes pas;
L'amour te tiendra tête...
Prends-y garde, Thomas.

On a plus d'avantage
De garder un troupeau,
Que de tenir en cage
Fille comme un oiseau.
On t'y prendra, sans doute,
Alors tu te diras :
Le plus fin n'y voit goutte... } *bis.*
Prends-y garde, Thomas. }

La musique se trouve chez L. Vieillot, 32, rue Notre-Dame-de-Nazareth.

L'AUBERGE DU POINT-DU-JOUR

CHANSON

Paroles de Victor Dumarest, musique d'Alp. Férat.

C'est une auberge mal famée
Que l'auberge du Point-du-Jour;
Dans cette bicoque enfumée
Il fait noir ainsi qu'en un four.

Pourtant elle est toujours remplie
D'un public nombreux, élégant... (*bis*)
  L'hôtesse est si jolie (*ter*),
  L'hôte si complaisant!

Tout mets qui paraît sur la table
Fait croire à quelque affreux dessein.
Dans le vin, boisson détestable,
Il n'entra jamais de raisin.
Pourtant, là, tout semble ambroisie,
Nectar divin et bienfaisant...
  L'hôtesse est si jolie,
  L'hôte si complaisant!

Il vaut mieux coucher sur la dure,
Dans un chemin plein de cailloux,
Qu'en un lit où chaque piqûre
N'est pas la piqûre des clous...
Pourtant plus d'un buveur oublie
Là, passé, futur et présent..,
  L'hôtesse est si jolie,
  L'hôte si complaisant!

Mais ce n'est pas tout que de boire,
Que de manger et de dormir :
Il faut solder un long mémoire,
Un mémoire à faire frémir!
Qu'importe que chaque folie
Soit payée à mille pour cent!...

L'hôtesse est si jolie,
L'hôte si complaisant !

La musique chez L. VIEILLOT, éditeur, 32, rue Notre-Dame-de-Nazareth.

UNE LEÇON DE MÉNAGE

Rondeau chanté par M. PATONELLE, au théâtre des Folies-Dramatiques

Dans *la Fille de l'Air dans son ménage.*

Paroles de MM. HONORÉ et Michel DELAPORTE.

AIR : *Gai, gai, gai, etc.*

Bon, bon, bon, bon, bon,
Courage, mon garçon !
Et surtout ne crains pas
Les cris et les éclats ;
Car tout ce brohaha
Avant peu finira,
Il faut bien, oui-da,
En passer par là.

(Imitant le jeu du bâton.)
Pan, pan, pan, pan, pan,

Combien le sentiment,
Parfois, devient frappant,
Et combien d'amoureux
Portent sur les yeux
Le bandeau fameux
Du beau Céladon
Nommé Cupidon!

Mais entre époux, lorsqu'on lutte,
Il faut éviter l'affront
De sortir de la dispute
Avec une bosse au front!
Il faut n'avoir qu'une petite guerre
Où pour rire l'on se bat;
Il faut surtout embrasser sa commère
Pour terminer le combat.

Oui, oui, oui, oui, oui, oui, oui,
Je prétends, mon ami,
Dans son intérieur,
Que l'on doit, de bon cœur,
Agir de rigueur,
Afin qu'à jamais,
Exempt de regrets,
On y vive en paix.

Très-souvent, maint commissaire,
En séparant deux époux,
Dans son discret ministère,

De tous deux reçoit des coups
Je veux, monsieur, que mon mari me batte,
N'en prenez pas de souci;
Viens dans mes bras, ma poulette, ma chatte !
Et restons toujours bons amis!

Quoi, quoi, quoi, quoi, quoi, quoi,
Dit l'homme de la loi,
Vous moquez-vous de moi?
Non, vraiment, sur ma foi!
Mais toujours
Les amours,
En se disputant
Ont l' doux agrément
Du raccommod'ment.

La Fille de l'Air dans son ménage, vaud.-féerie en un acte, en vente à Paris, boulevard Saint-Martin, 12. Prix : 60 c.

MADEMOISELLE MUSETTE

CHANSON

Poésie de M. Henry Murger

Musique d'Alfred Vernes

Hier, en voyant une hirondelle
Qui nous ramenait le printemps,

Je me suis rappelé la belle
Qui m'aima quand elle eut le temps;
Et, pendant toute la journée,
Pensif je suis resté devant
Le vieil almanach de l'année
Où nous nous sommes aimés tant!

Non, ma jeunesse n'est pas morte,
Il n'est pas mort ton souvenir,
Et si tu frappais à ma porte,
Mon cœur, Musette, irait t'ouvrir.
Puisqu'à ton nom toujours il tremble,
Muse de l'infidélité
Reviens encor manger ensemble
Le pain bénit de la gaîté.

Les meubles de notre chambrette,
Ces vieux amis de notre amour,
Déjà prennent un air de fête
Au seul espoir de ton retour.
Viens, tu reconnaîtras, ma chère,
Tous ceux qu'en deuil mit ton départ...
Le petit lit, et le grand verre
Où tu buvais souvent ma part.

Tu remettras la robe blanche
Dont tu te parais autrefois,
Et comme autrefois le dimanche

Nous irons courir dans les bois...
Assis, le soir, sous la tonnelle,
Nous boirons encor ce vin clair
Où ta chanson mouillait son aile
Avant de s'envoler dans l'air.

Musette, qui s'est souvenue,
Le carnaval étant fini,
Un beau matin est revenue,
Oiseau volage, à l'ancien nid.
Mais en embrassant l'infidèle,
Mon cœur n'a pas senti d'émoi,
Et Musette, qui n'est plus elle,
Disait que je n'étais plus moi.

Adieu, va-t'en... pauvre adorée!
Bien morte avec l'amour dernier,
Notre jeunesse est enterrée
Au fond du vieux calendrier...
Ce n'est plus qu'en fouillant la cendre,
Des beaux jours qu'il a contenus,
Qu'un souvenir pourra nous rendre
La clef des paradis perdus!

La musique se trouve à Paris, chez MM. Heugel et Cie, éditeurs, 2 *bis*, rue Vivienne.

LE BON COTÉ DES CHOSES

COUPLETS PHILOSOPHIQUES

Paroles et musique d'Auguste OLIVIER

Chacun a sa philosophie;
Voici la mienne en peu de mots:
Il faut savoir dans cette vie
Rire de tout, même des plus grands maux!
Ici-bas, pour voir tout en rose
Et pour nager dans la félicité,
Il nous suffit en vérité,
Il nous suffit en vérité,
De savoir prendre chaque chose
Du bon côté! (*bis*)
De savoir prendre chaque chose
Du bon côté! (*bis*)

Comme un local sans locataire,
Ma bourse, hélas! offre souvent,
A son triste propriétaire,
La pâle image ou du vide ou du vent...
Mais, bast! aussitôt je m'expose
Que c'est pour l'or qu'on s'use la santé,
Et content de ma pauvreté,
Et content de ma pauvreté
Joyeusement je prends la chose

Du bon côté ! (*bis*)
Joyeusement je prends je chose
Du bon côté ! (*bis*)

Près d'une femme peu sévère
Hier je goûtais le bonheur,
Lorsque tout à coup, comment faire !...
Le mari rentre et sonne avec fureur !
Par lui la porte m'étant close,
Dans une armoire où l'amour m'a jeté,
J'observe avec anxiété,
J'observe avec anxiété
Si le mari prendra la chose
Du bon côté ! (*bis*)
Si le mari prendra la chose
Du bon côté ! (*bis*)

Ce bon époux, prudent et sage,
A peine entré, s'arrête court...
Voit mon chapeau... puis, sans tapage,
Se dit tout bas : « Soyons aveugle et sourd,
« Sur moi je tiens peu que l'on glose ;
« Pour les maris on est sans charité ;
« C'est bien assez d'être... coiffé !
« C'est bien assez d'être... coiffé !
« Ma foi ! sachons prendre la chose
« Du bon côté ! (*bis*)
« Ma foi ! sachons prendre la chose
« Du bon côté ! » (*bis*)

A la Bourse (chose commune),
Quand le vent tourne brusquement,
Plus d'un joueur voit sa fortune
S'enfuir, hélas! sur les ailes du vent!
Moi, j'en rirais, je le suppose,
Mais le perdant a toujours l'air vexé,
Car à la Bourse, en vérité,
Quand l'on vient d'être *exécuté*...
L'on ne sait pas prendre la chose
Du bon côté! (*bis*)
L'on ne sait pas prendre la chose
Du bon côté! (*bis*)

En sortant de mon domicile,
Je m'en allais tranquillement,
Quand tout à coup un imbécile
M'aborde et me bouscule insolemment...
L'honneur veut que je lui propose
Un duel à mort, car je suis insulté!...
Mais... si ce duel est accepté?...
C'est si mauvais pour la santé!...
Allons, allons! prenons la chose
Du bon côté! (*bis*)
Oui, prudemment prenons la chose
Du bon côté! (*bis*)

Tantôt, une lettre importante,
Que je trouve chez mon portier,

M'apprend la mort de ma grand'tante
Dont je suis sûr d'être unique héritier;
Dieu, quel malheur! ma tante Rose!...
Ne plus la voir!... et pour l'éternité!...
Oui, mais de sa propriété
Si j'hérite en totalité?...
Ma foi, tant pis! je prends la chose
Du bon côté! (*bis*)
Consolons-nous, prenons la chose
Du bon côté! (*bis*)

Messieurs, les moindres chansonnettes
Ont leur côté bon ou mauvais;
Ce côté, c'est vous qui le faites,
Et c'est pour nous l'échec ou le succès.
Si mon refrain vaut quelque chose,
Par vous qu'il aille... à la postérité!
Mais s'il ne l'a pas mérité,
Mais s'il ne l'a pas mérité,
Messieurs, veuillez prendre la chose
Du bon côté! (*bis*)
Messieurs, veuillez prendre la chose
Du bon côté! (*bis*)

La musique se trouve chez F. Gauvin, éditeur de musique, Palais-Royal, péristyle de Chartres, 11 et 12.

LES DÉFAUTS DE JEANNETTE

CHANSONNETTE

Chantée par Mme Iweins-D'Hennin, aux concerts du Ménestrel.

Paroles de M. A. Richomme, musique de M. L. Abadie.

Y penses-tu? me dit ma mère :
Ta Jeannette n'a pas seize ans!
A peine elle a paru sur terre;
Attends un peu, mon fils, attends.
Cet enfant que ton cœur adore
Un an ne la vieillira pas :
Hélas! elle est trop jeune encore!
Dans un an tu l'épouseras.
— Trop jeune, vraiment?
Je ne sais pas comment
Ce défaut peut déplaire?
Ma mère dira
Ce qu'elle voudra,
J'épouserai Jeannette avec ce défaut-là!

Y penses-tu? me dit ma mère :
Celle dont ton cœur est épris,
C'est la plus brillante héritière
Et du village et du pays!

Tu n'as, toi, de richesse aucune
Ma chaumière voilà ton bien;
Ta Jeannette a trop de fortune,
Elle est trop riche, entends-tu bien!
— Trop riche, etc.

Y penses-tu? me dit ma mère:
Elle est trop belle, en vérité:
Du soleil même la lumière
N'a pas l'éclat de sa beauté!
Pour épouse, femme gentille
Te conviendrait bien mieux, mon fils;
Oui, de trop d'éclat elle brille,
Elle est trop belle, à mon avis.
— Trop belle, etc.

La musique se trouve chez MM. Heugel et Cᵉ, éditeurs, 2 bis, rue Vivienne, à Paris.

VOISINE, FERMEZ DONC VOS RIDEAUX

CHANSONNETTE

Paroles d'Auguste Bizet, musique de V. Didier.

La nuit, de parfums embrasée,
A ma fenêtre m'attirait,
Ma voisine, et votre croisée,
Seule devant moi s'éclairait;
Vous croyez être, j'imagine,

Seule à cette heure du repos.
Ah ! ah !
Ah ! par pitié, belle voisine,
La nuit fermez donc vos rideaux.
La nuit, la nuit, belle voisine,
Fermez donc vos rideaux.

Je vous vis dans votre chambrette,
Vaincue enfin par le sommeil,
De votre nocturne toilette,
Disposer le simple appareil :
D'une chevelure divine
Vous dérouliez les anneaux.
Ah ! ah ! — Ah ! par pitié, etc.

Votre robe à terre affaissée,
Me laissait voir un cou parfait,
Une taille svelte, élancée,
Les formes d'un brillant corset ;
Puis une jambe ronde et fine,
Des épaules, des bras si beaux.
Ah ! ah ! — Ah ! par pitié, etc.

Enfin, s'éteignit la lumière,
Et tout tremblant d'émotion,
Je voulus fermer la paupière
A cette douce vision.
Mais un sylphe d'humeur lutine
Ne m'a pas permis le repos.

Ah! ah!
Ah! par pitié, belle voisine,
La nuit fermez donc vos rideaux.
La nuit, la nuit, belle voisine,
Fermez donc vos rideaux.

La musique se trouve chez L. Vieillot, éditeur, rue Notre-Dame-de-Nazareth, 32.

L'AMOUREUX DE PONTOISE

ROMANCE EXTRA-SENTIMENTALE

Paroles de Marc Constantin

Musique de M. L. Abadie.

Un soir d'été, sur la neige brûlante,
Vers le matin, chantait un troubadour;
Il célébrait, sur sa harpe innocente.
Le chaud, le froid, et la nuit et le jour.
Oh! disait-il, dans sa douleur amère,
César, dit-on, ne fut pas Romulus!
Et quoique né longtemps après ma mère,
Si je mourais, je n'existerais plus!
Je suis de Pontoise,
Le plus tendre amant, } *bis.*
Du département
De l'Oise!
De l'Oise! (*bis.*)

Dis-moi pourquoi, ma charmante maîtresse,
Lorsque tu dors, tu tombes de sommeil ?
Tu ne bois pas lorsque la faim te presse,
Et ton pied gauche au droit semble pareil !
Lorsque tu ris, je ne vois pas tes larmes,
Et le chagrin te fait naître des pleurs ;
Sache-le bien, le bonheur a des charmes,
Et c'est l'hiver qui fait périr les fleurs !
Je suis de Pontoise, etc.

Après l'hiver, le printemps recommence ;
L'automne vient toujours après l'été ;
Pendant l'orage, il n'est plus de silence,
Et le trompeur cache la vérité.
Un inconstant ne peut être fidèle,
Et sans amour, un cœur ne peut aimer ;
Quand on est laide, on cesse d'être belle ;
Ne plaisez plus, vous cessez de charmer !
Je suis de Pontoise, etc.

Ainsi chantait, à sa belle promise,
Le troubadour sur le luth d'Apollon,
Quand tout à coup une patrouille grise
Vint le prier de chanter au violon.
Adieu, dit-il, trop ingrate patrie,
Je ne pourrai revenir qu'au retour ;
Mieux vaut mourir que de perdre la vie,
Mieux vaut la nuit que l'absence du jour !

Et puis de Pontoise,
Le plus tendre amant,
Finit son tourment
Dans l'Oise!
Dans l'Oise! (*bis.*) } *bis.*

La musique se trouve, à Paris, chez M. F. Gauvin, éditeur, Palais-Royal, 11 et 12, péristyle de Chartres.

LA CORDE SENSIBLE.

RONDEAU

Chanté par M. René Luguet, au théâtre du Vaudeville.

Paroles de MM. Clairville et Lambert Thiboust.

Musique de M. A. Doche.

Air : C'est sur l'herbage, (*La p'tite Margot.*)

Au dieu d'amour il n'est rien d'impossible,
Donc, il ne faut jamais désespérer ;
Car chaque femme a sa corde sensible
Que tôt ou tard un amant fait vibrer.

Une lorette est toujours accessible
Pour qui l'aborde avec un riche avoir,

Et l'on arrive à sa corde sensible
Par un coupé, des chevaux, un boudoir.

Une bourgeoise est bien plus susceptible,
Par pruderie elle craint les témoins;
Et l'on arrive à sa corde sensible
Par le respect et par les petits soins.

Une duchesse est altière, inflexible,
Pourtant elle aime et la gloire et l'honneur;
Et l'on arrive à sa corde sensible
Quand on est noble et d'esprit et de cœur.

Une danseuse est bien plus combustible,
Livre son cœur à mille auto-da-fés,
Et l'on arrive à sa corde sensible
Par du champagne et des perdreaux truffés.

Une grisette est souvent disponible,
Pour la toucher, tous les moyens sont bons;
Et l'on arrive à sa corde sensible
Par de l'amour, du cidre et des marrons.

Une dévote est farouche au possible,
Elle prescrit le jeûne et les sermons;
Et l'on arrive à sa corde sensible
Par la prière et les privations.

Mais l'innocence est encor plus terrible,
Elle est toujours prête à s'effaroucher;
Pour arriver à sa corde sensible

On ne sait plus à quel endroit toucher.

Et cependant il n'est rien d'impossible,
L'amour jamais ne doit désespérer;
Car chaque femme a sa corde sensible
Que tôt ou tard un amant fait vibrer.

La *Corde sensible*, vaudeville en 1 acte de MM. Clairville et Lambert Thiboust, en vente, à Paris, chez Michel Lévy frères, éditeurs, 2 *bis*, rue Vivienne. Prix : 60 centimes.

NINI TROP-TOT-FAITE

CHANSON

Paroles et musique de Charles Colmance.

Dieu! la jolie p'tit' gueule!
Ah! vraiment, c'est la seule,
La seule (*bis*)
Dont je sois jaloux.
Tout le monde en raffole;
Elle est, sur ma parole,
La seule, voyez-vous,
Qui nous plaise à tous.

Si je suis tant soit peu benêt,
C'est devant Nini Trop-tôt-Faite;

Rien que l'ombre de son bonnet
Me cause une stupeur complète.
Quand je la vois au point du jour
Gentillette
Et coquette,
Je retire, en tremblant d'amour,
Ma casquette :
Mamzell' Nini, bonjour.
Dieu ! la jolie, etc.

Nini promène sous le ciel,
Du quartier du Temple à Lourcine,
Une tournure au naturel
Qui fait honte à la crinoline.
Son regard, des plus agaçants,
N'est pas louche
Ni farouche,
Et l'amateur, en tous les temps,
Dans sa bouche
Compte trente-deux dents.
Dieu ! la jolie, etc.

Nini, sans façon quelquefois,
Du particulier qui veut plaire,
Accepte le poulet bourgeois
Ou le jambonneau populaire.
L'écrevisse entre dans ses goûts,
Elle fête
La poulette ;

Mais elle préfère, entre nous,
La galette
Qu'arrose le vin doux.
Dieu! la jolie, etc.

Nini chante les airs nouveaux
Mieux que l'orgue de barbarie
Elle aime surtout les morceaux
Quatrième catégorie.
Elle est tout autant que Grisi
Attrayante
Et touchante!
Mais devant un cercle choisi,
Qu'elle chante
Le Sir' de Franc-Boisy!
Dieu! la jolie, etc.

Nini tient ce qu'elle promet;
Mais de sa sagesse elle est fière;
Les libertés qu'elle permet
Ne passent pas sa jarretière.
D'un bal, d'un souper clandestin,
On suppose
Quelque chose;
Mais en la voyant le matin
Fraîche et rose,
On dit, j'en suis certain.
. Dieu! la jolie, etc.

De lui confier mon secret,
Souvent la langue me démange;
Mais pour aborder ce sujet,
Il faut l'orner de fleur d'orange.
Qu'importe qu'un monde méchant
Mécanise
Ma promise
Pourvu qu'un ami bienveillant,
Dans l'église,
S'écrie en la voyant:
Dieu! la jolie, etc.

La musique se trouve, à Paris, chez L. Vieillot, éditeur, 32, rue Notre-Dame-de-Nazareth.

LES ADIEUX A LISETTE

AIR: *Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans.*

Adieu! je pars! ô ma tendre Lisette!
Je vais au loin rêver à nos plaisirs;
Ta douce image, adorable grisette,
Longtemps encor charmera mes loisirs.
Si pour ton cœur mon absence est trop vive,
Suis sans rougir ce conseil délicat:
Fête au besoin un ami, s'il t'arrive;
Mais souviens-toi de celui qui s'en va.

Je soupçonnais dans tes beaux yeux de femme,
Des passions, la dévorante ardeur;
Mais ces éclairs qui pénétraient mon âme,
D'un noble amour trahissent la ferveur.
En attendant que ma lyre, inactive,
Fasse vibrer les vers qu'il m'inspira,
Tu peux chérir un ami, s'il t'arrive;
Mais souviens-toi de celui qui s'en va.

De l'opulent, la trompeuse caresse,
Peut, en passant, s'étendre sur ton front,
Parfois aussi, la coupe de l'ivresse
Pourrait, Lisette, y répandre l'affront...
Du libertin ne sois jamais captive :
Refuse l'or que sa main t'offrira;
Et méprisant cet amant, s'il t'arrive,
Souviens-toi bien de l'ami qui s'en va.

Si quelque jour le vent de l'indigence,
A ta chambrette apportait des haillons;
Si, par malheur, l'implacable souffrance,
Sur ton visage imprimait ses sillons;
Pour consoler ta beauté fugitive,
Et partager ton modeste grabat,
Daigne accepter un ami, s'il t'arrive;
Mais souviens-toi de celui qui s'en va.

LÉON ROGIER.

MINUIT CHEZ RAMPONNEAU

CHANSON

Paroles de M. Édouard Hachin

Musique de M. A. Adam.

Air : *Venez, venez au Fidèle Berger.*

Si tard, je devrais être sourd,
Lorsqu'à boire on m'invite,
Amis, quoi ! nous rendons visite,
Au Ramponneau de Clignancourt.
Avec vous j'entre,
Fuir à minuit,
Les dieux du lit
Pour ceux du ventre !
Voyez, on ferme et marmite et caveau.
Minuit (*bis*) sonne chez Ramponneau.

Chez cet enfourneur du gosier,
Trinquons, de par le diable ;
Motus, de dessous notre table,
On ôte un garçon vitrier.
Il fuit les vitres,

Qu'on peut briser,
Pour se poser
Sept ou huit litres :
Par habitude, il toise le carreau.
Minuit (*bis*) sonne chez Ramponneau.

Bouquet fané par un beau jour,
Voyez boire Isabelle ;
Trente ans elle fit la cruelle,
Mais un blondin a son amour ;
Elle soupire,
Et verse en vain
Des flots de vin
Pour le séduire :
Il est trop tard, pauvre vieille Isabeau.
Minuit (*bis*) sonne chez Ramponneau.

Pierrot s'échauffe en buvant frais,
Et néglige sa femme ;
Pourtant on lui dit que la dame,
S'il rentre tard, lui fait des traits :
Loin qu'il se choque
De tels propos.
Parmi les pots,
Pierrot s'en moque :
Il est casquette et se rit du chapeau.
Minuit (*bis*) sonne chez Ramponneau.

Tantôt, Jean pouvait occuper

Le cœur de sa conquête,
Pourtant il a remis la fête,
Et l'attend en vain pour souper;
Jean, par colère,
Seul mange tout;
Mais le ragoût
Mal se digère,
Et doublement son cœur maudit le veau.
Minuit (*bis*) sonne chez Ramponneau.

Las du cachot et des arrêts
Dont il fait ses demeures,
Avec permission d'onze heures,
Jean Jean vient y manger deux prêts.
Ah! par la suite,
Dit-il, je veux,
Pour l'un des mieux
Que l'on me cite :
Quand l'avenir, pour lui, se fait si beau.
Minuit (*bis*) sonne chez Ramponneau.

Mon refrain se dit de nos jours
Aux gens retardataires,
Courtiers qui manquez les affaires,
Tailleurs qui liquidez toujours;
De nos théâtres
Grands transparents,
Vieux soupirants,
Vieilles folâtres,

Vers le Pérou vous qui voguez sur l'eau.
Minuit (*bis*) sonne chez Ramponneau.

LE DIMANCHE DE LA GRISETTE

MAZURKA

Chantée au théâtre de l'Ambigu-Comique,
par M. Adalbert et Mlle Hortense Jouve
dans la pièce *les Étudiants*

Paroles de M. Frédéric Soulié et Marc Constantin

Musique de M. A. Artus.

Grisette
Qu'on fête
Et fuit tour à tour,
Chambrette
Discrète
Où loge l'amour !

Dès le matin chacun vous quitte ;
A mon magasin, moi, je cours,
— Moi, qui ne peux pas marcher vite,
J'entre au café, c'est plus près que mon cours.
— Courage,

L'ouvrage
Presse en ce moment.
— Je gagne
Champagne
Par un bloc fumant!
— Voici venir une pratique,
Il faut mettre sens sus dessous
Tous les cartons de la boutique
Pour un bonnet qu'elle achète cent sous.
Madame
Réclame
Son col; dix messieurs
Demandent,
Marchandent
Et font les doux yeux.

— Enfin, le déjeuner s'achève,
L'étude doit avoir son tour;
Au champagne il faut faire trêve,
Allons, amis, allons au Luxembourg.
Ma bouche
Te touche,
O mon doux trésor;
D'un rare
Cigare
Je m'enivre encor!
— Mais le dimanche enfin arrive :
A nous tous les plaisirs divers.
Notre canot quitte la rive,

Nous découvrons un nouvel univers !
Prairie
Fleurie
Où l'on vient danser,
Bois sombre
Plein d'ombre
Où l'on va causer.

— Venez vite à la balançoire.
J'aime mieux les jeux innocents,
A ces jeux on apprend l'histoire
Des gros péchés et des grands pénitents.
Fillette
Discrète
Qui veut refuser,
Dégage
Son gage
Avec un baiser.
— Mais c'est assez, il faut tenter la lutte,
Allons vite, ânes et chevaux ;
On court, on chante, on se culbute,
On se relève avec des chants nouveaux.
Je brave
En brave
Tout mauvais sentier,
Car fille
Gentille
Craint peu de tomber.

— Enfants, à table, une serviette,
Entre amis, est assez pour deux ;
— Si Lise prend dans votre assiette,
Dans son verre on s'enivre mieux.
Espagne,
Champagne,
Versez dans vos vins
La joie
Qui noie
Les tristes chagrins.
— C'est notre vie heureuse et folle,
Mais, quel que soit votre destin...
— Pauvre ou riche, sur ma parole,
Toujours on trouve au vieux quartier Latin...
Grisette
Qu'on fête
On fuit tour à tour.
Chambrette
Discrète
Où loge l'amour !

La musique se trouve chez M. J. Meissonnier, 22, rue Dauphine.

LE FILS A JÉROME

CHANSONNETTE

Chantée par M. Édouard Clément

Paroles de Marc Constantin, musique de Louis Abadie.

Qué drôl' de p'tit homme,
Ah ! sapristi !
Le fils à Jérôme,
Le fils à Jérôme,
Qué drôl' de p'tit homme,
Ah ! sapristi !
Le fils à Jérôme,
J' l'aim'-t'y, j' l'aim'-t'y !

Quand je l'aperçois au milieu d' la place,
Avec son joli pantalon d' bazin ;
Quoiqu'il n' me dit rien jamais quand je passe,
Mon cœur fait tic tac comme mon moulin !
Qué drôl' de p'tit homme, etc.

Si j' l'entends chanter au lutrin d' la messe.
Malgré moi ma voix s' met à l'unisson ;

Quoiqu' c'est du latin son chant m'intéresse,
Et comm' mes pourciaux je crois qu' j'aim'
[le son.
Qué drôl' de p'tit homme, etc.

Ah! j' l'aim'-t'y, j' l'aim'-t'y, c'est à n'y pas
[croire,
Rien n' peut plus passer, que j' tombe en
[langueur,
J'ai d' maux d'estomac pour un quart'ron
[d' poire,
Et quand j' bois du cidr' ça m' gargouill'
[su l' cœur.
Qué drôl' de p'tit homme, etc.

J' l'aim' tant, qu'en tous lieux pleurant comme
[un' biche,
Dans les moindr's objets j' crois l'aperce-
[voir!
Je m' figur' qu' c'est lui quand j' vois son
[caniche,
Et quand c'est son ân', j' crois encor le voir!
Qué drôl' de p'tit homme, etc.

Quand nous s'rons mariés, j' veux qu'il soit
[mon maître,
J' veux manger des truff's et boir' de l'or-
[geat!
J' veux lui faire avoir la plac' d' gard'-
[champêtre,

Et l' chapeau-z-à corn's de feu mon papa !
Qué drôl' de p'tit homme, etc.

Si malgré tout ça j'allais pas lui plaire,
A tous les jeun's gens j' vas fair' les yeux doux,
Et s'il n' pas veut d' mé pour sa ménagère,
Pour l' faire enrager j' les épous'rai tous.
Nom d'un p'tit bonhomme, etc.

LA FILLE A JÉROME J' L'AIM'-T'Y

CHANSONNETTE

Chantée par M. Édouard Clément

Paroles de M. Desforges de Vassens. Musique de L. Abadie

Nom d'un p'tit bonhomme,
Ah! sapristi!
La fille à Jérome (*bis*),
Nom d'un p'tit bonhomme,
Ah! sapristi!
La fille à Jérome', j' l'aim'-t'y, j' l'aim'-ty.

D'un jeune homm', comment que l'amour [s'empare?

J' vas t'expliquer ça, mon brav' Jean Pichet !
Ça vous saute au cœur sans vous crier : gare !
Pis quand ça vous mord, ça n' veut plus lâ-
Nom d'un p'tit bonhomme, etc. [chait.

Ce que c'est pourtant qu' d'aimer un' fillette !
Moi qu'étais joufflu, j' tourn' à l'échalas ;
Moi qu'avais d' l'esprit, vrai, j'en d' viens si
[bête,
Qu' si j' me rencontrais, j' me r'connaîtrais
Nom d'un p'tit bonhomme, etc. [pas...

L' gros Simon m' disait : Picot, la recette,
Dans le grand lavoir, c'est d' te submerger ;
T'attrap'ras son cœur en piquant un' tête ;
Avez-vous fini ? Je n' sais point nager.
Nom d'un p'tit bonhomme, etc.

Dieu ! j'en ai t'i fait d' ces tours et d' ces poses,
Qu'j'en sis tout moulu, qu' j'en sis tout transi :
On dit qu'en amour, Pichet, c'est tout roses ;
C'est ben possibl' mais y a d' z'épin's aussi...
Non d'un p'tit bonhomme, etc.

Par papa, j'lons fait d'mander à son père.
Ma foi, qu'il a dit : j' veux ben d' ton garçon ;
A ma fill' i n'a tant seul'ment qu'à plaire ;
Si la p'tit' dit oui, j'y dirai pas non...
Nom d'un p'tit bonhomme, etc.

Si Jeann' disait non, je m' brûl' la cervelle,
Je m'écorch' tout vif, j'aval' d' la poison;
Mais si c'était oui, loin d' mourir pour elle,
Ell' sera ma nymphe et moi son nymphon.

Nom d'un p'tit bonhomme,
Ah ! sapristi !
La fille à Jérome (*bis*),
Nom d'un p'tit bonhomme,
Ah ! sapristi !
La fille à Jérom', j' l'aim'-t'y, j' l'aim'-ty.

La musique se trouve, à Paris, chez M Gauvin, éditeur, Palais-Royal, 11 et 12, péristyle Montpensier.

LA MUSETTE

AIR : *Rentrez dans votre demeure, etc.*

(Soldat de la Loire)

Au diable la froide étiquette,
En avant les joyeux ébats,
Le plaisir est à la musette,
Au rendez-vous des Auvergnats.

C'est le séjour où la folie
Assemble son joyeux parti,
Les murs y sont tachés de lie
Et les bancs de jus de rôti.
Au diable, etc.

La gaîté semble plus piquante,
Car à peine reconnaît-on
De Momus la face riante
Sous la poussière du charbon.
Au diable, etc.

Tout le monde demande à boire :
Garçon, servez du vin partout,
Car la moitié de l'auditoire
Cuit à la vapeur du ragoût.
Au diable, etc.

Bourgeoise, une forte salade,
Nous n'avons pas ce qu'il nous faut,
Car à nous deux mon camarade
Nous n'avons mangé qu'un gigot.
Au diable, etc.

Gorgés de vin et de pitance,
Le cœur tant soit peu guilleret,
Nous pouvons commencer la danse,
L'orchestre est sur son tabouret.
Au diable, etc.

Musard, l'artiste que tu loues,
S'épuise le tempérament,
Quand le nôtre se fait des joues
Grosses comme son instrument.
Au diable, etc.

Remarquez bien le gros Jérôme,
Sautillant d'un air fanfaron,
C'est le cancan du Puy-de-Dôme,
C'est la polka de l'Aveyron.
Au diable, etc.

Du jardin Fanchette est rentrée
Rouge et rajustant son mouchoir;
Allons, encore une bourrée,
C'est la septième de ce soir.
Au diable, etc.

Au fond, la servante Javotte
Vend, pour avoir des escarpins,
La peau du chat de la gib'lotte
Au marchand de peaux de lapins.
Au diable, etc.

Quand sa recette est assurée,
Le gargotier, drôle de corps,
Termine gaîment la soirée
En jetant son monde dehors!

Au diable la froide étiquette,
En avant les joyeux ébats,
Le plaisir est à la musette,
Au rendez-vous des Auvergnats.

CHARLES COLMANCE.

JEANNE, JEANNETTE ET JEANNETON

Paroles de M. Marc CONSTANTIN,

Musique de Louis ABADIE.

Jeanne, Jeannette et Jeanneton,
Toutes trois jeunes et gentilles,
Veulent déjà, par le canton,
M'a-t-on dit, ne plus rester filles.
Moi, qui suis le coq villageois,
On m'en donne une en mariage;
Or, il me faut donc faire un choix,
C'est là ce qui me décourage!
A moi seul que me donne-t-on? } *bis.*
Jeanne, Jeannette et Jeanneton!... }

Jeanne a les yeux du plus beau noir,
Sa bouche est toute mignonnette,
Rien qu'en cela, j'aime à la voir,
Et tout autant que ma Jeannette;

Mais Jeannette a le teint si frais,
Qu'en pâlit la fleur printanière;
Et Jeanneton si doux attraits,
Que je ne sais qui je préfère !...
A moi seul, etc.

De Jeanne le tout petit pied
Me trouble et brouille ma cervelle;
Ah ! que n'est-elle ma moitié,
Je serais si bien avec elle !
Mais Jeanneton a le cœur bon,
Malgré sa mine si lutine;
Jeannette tant d'argent mignon,
Que mon embarras se devine !...
A moi seul, etc.

Puisqu'il le faut décidément,
Je me marie avec Jeannette,
Et si le ciel me la reprend,
J'épouse Jeanne la brunette;
S'il m'arrive un second malheur,
A son tour entrant en ménage,
Jeanneton fera mon bonheur
Pour me consoler du veuvage;
Et j'aurai de cette façon, } *bis.*
Jeanne, Jeannette et Jeanneton ! }

La musique se trouve à Paris, chez MM. Heugel et Ce, éditeurs, 2 *bis*, rue Vivienne.

LES FRAISES

RONDE

Chantée par Mme Marie CABEL, *au théâtre Lyrique* Opéra National).

Dans le BIJOU PERDU.

Paroles de MM. DE LEUVEN et DE FORGES,

Musique de M. Adolphe ADAM.

Ah! qu'il fait donc bon,
Qu'il fait donc bon
Cueillir la fraise
Au bois de Bagneux
Quand on est deux! (*bis*)
Mais quand on est trois,
Quand on est trois,
Mam'zell' Thérèse,
C'est bien ennuyeux,
Il vaut bien mieux
N'être que deux.
Ah! qu'il fait donc bon,
Qu'il fait donc bon

Cueillir la fraise
Au bois de Bagneux
Quand on est deux! (*bis*)

Ah! mam'zell', mam'zell', si vous vouliez m'en-
Sans vous offenser [tendre,
Vous m' laisseriez prendre un baiser!
— Pas d' ça, monsieur Blaise,
Ou vrai, comm' je m'appell' Thérèse,
J' vous dévisag'rais
Et ça nuirait à vos attraits (*ter*).
Ah! — Ah! qu'il fait donc bon, etc.

Ah! mam'zell', mam'zell', comment vous ren-
J'ai des procédés; [dre moins sévère?
Que faut-il faire? répondez.
— Parlez à ma mère,
Et menez-moi chez le notaire!
Un bon conjungo,
Puis nous chanterons en duo (*ter*).
Ah! — Ah! qu'il fait donc bon, etc.

Plus d'ambition! mais si, je m' tromp', il m'en
Dans ce p'tit logis, [reste une :
J' voudrais r'cevoir beaucoup d'amis!
Pour moi quel plaisir! pour moi quell' bonne
Si je leur plaisais [fortune,
Par mon zèle et par mes couplets!
Oui, chaque soir j' leur offrirais

Mes fruits, mes fleurs et mes couplets.
Ah! — Ah! qu'il fait donc bon, etc.

La musique se trouve à Paris, chez L. Vieillot, éditeur, 32, rue Notre-Dame-de-Nazareth.

Le Bijou Perdu, opéra-comique en 3 actes de MM. de Leuven et de Forges, en vente, à Paris, chez MM. Michel Lévy frères, éditeurs, 2 *bis*, rue Vivienne. Prix : 1 fr.

LA CANOTIÈRE

RONDE

Chantée par Mlles Fréneix, Gabriel et Cécilly,
au théâtre des Variétés,
dans les *Mystères de l'Été*.

Paroles de MM. Lambert Thiboust et Delacour,

Musique de M. J. Nargeot.

Tant que la Seine coulera, } *bis.*
La grisette canotera ! }
Et voilà ! }
Ah ! ah ! ah ! ah ! } *quater.*
Ah ! }

Ensemble, canotons toujours!
On n'est heureux que dans sa barque!
Aussi, dès les premiers beaux jours,
La canotière au loin s'embarque;
Pour zéphirs, elle a les amours,
Souvent le canot fait naufrage,
Mais toujours la vertu surnage!
(*Parlé.*) Cric!... crac!...
Tant que la Seine, etc.

Paris est un bassin profond,
Où le diable jette sa ligne;
La canotière est le goujon,
Elle le sait, et se résigne...
Car le plaisir est l'hameçon.
Souvent le canot fait naufrage,
Mais toujours la vertu surnage!
(*Parlé.*) Cric!... crac!...
Tant que la Seine, etc.

La canotière est sans frayeur,
Elle ne craint pas l'abordage;
Quand on veut lui prendre son cœur,
Elle combat avec courage!
Elle est sans reproche et sans peur.
Souvent le canot fait naufrage,
Mais toujours la vertu surnage!
(*Parlé.*) Cric!... crac!...

Tant que la Seine coulera,
La grisette canotera! } *bis.*
Et voilà!
Ah! ah! ah! ah! } *quater.*
Ah!

Les Mystères de l'Été, comédie-vaudeville en 5 actes de MM. Lambert Thiboust et Delacour, musique de M. Nargeot, en vente, à Paris, chez MM. Michel Lévy, frères, éditeurs, 2 *bis*, rue Vivienne. Prix : 1 fr.

LA NOISETTE

CHANSONNETTE

Paroles d'E. Bouvier, musique de S. Pugno.

A M. CHARLES MARIE.

Croyez-en mes conseils, Lisette,
A deux n'allez jamais au bois;
Quand on va cueillir la noisette
A deux, souvent on revient trois (*ter*),
On revient trois!

Des avis de sa tante,
Lise a peu souci;
La noisette la tente,

Et Victor aussi.
Victor a la voix tendre,
Lisette aime à l'entendre,
Et voudrait comprendre
Cette énigme-ci.
Croyez-en, etc.

Tous deux, par un dimanche
Au beau soleil d'or,
Vont dépouiller la branche
De son vert trésor.
Mais l'amour au bois veille;
Vive comme une abeille,
Lise et sa corbeille
Ont séduit Victor.
Croyen-en, etc.

Lise avait une rose
A son blanc corset,
Que Victor, et pour cause,
De l'œil caressait;
Mais après la cueillée,
La fleur sous la feuillée
Était effeuillée,
Et Lise pleurait.
Croyez-en, etc.

La musique se trouve chez L. Vieillot, éditeur, 32, rue Notre-Dame-de-Nazareth.

LE LONG DU SENTIER

CHANSONNETTE

Paroles de V. Dumarest, musique de V. Boullard.

Avant d'arriver au village
Se trouve un charmant petit bois
Où Cupidon, ce dieu volage,
Fait la chasse aux jolis minois.
Marcel, un jour de la semaine,
Vers le soir prit sournoisement
Le chemin détourné qui mène
Droit à ce petit bois charmant.
Rose, Rose, mam'zell' Rose,
Fredonnait gaîment le fermier,
Vous m'avez promis... quelque chose
Le long du sentier *(bis)*.

Marcel s'arrête : il croit entendre
(Le fermier était un peu sourd)
Dans le feuillage une voix tendre
Murmurer quelques mots d'amour.
— Cette voix... nul doute, c'est elle.
Il court, il vole à demi-fou...
Dans le feuillage pas de belle,

Personne... qu'un maigre coucou...
— Rose, Rose, mam'zell' Rose,
Disait, soucieux, le fermier,
Je croyais trouver... autre chose.
Le long du sentier. (*bis*)

A cette heure une villageoise
Gagnait le village à grands pas.
— Rose, dit-il, c'est vous, sournoise...
Pourquoi ne m'attendez-vous pas?
Et le fermier marchait plus vite.
L'amour avec moi perd son temps,
Beau muguet, répondit Brigitte...
Brigitte comptait soixante ans !...
— Rose, Rose, mam'zell' Rose,
Disait furieux le fermier.
Je croyais trouver... autre chose
Le long du sentier. (*bis*)

Le soleil luit pour tout le monde ;
La lune pour les amoureux :
Cet astre dans la nuit profonde
Montra Rose à Marcel joyeux.
— Rose ! quel bonheur ! quelle fête !
Ah ! c'est bien elle cette fois.
Longtemps dura le tête à tête ;
Mais en sortant du petit bois,
— Rose, Rose, mam'zell' Rose,
Soupirait tout bas le fermier,

Vous m'aviez promis... autre chose
Le long du sentier. (*bis*)

La musique se trouve à Paris, chez L. Vieillot éditeur, rue Notre-Dame-de-Nazareth, 32.

UN ENFANT TERRIBLE.

PORTRAIT.

AIR : *Ah ! j' suis t'i pochard.*

Voisine, j' suis désolée
D' mon coquin d' garçon ;
Chaqu' jour, j' lui donne un' volée.
C'est un vrai démon.
Tant que j' peux sur sa carcasse,
J' tapp' sans fair' semblant ;
Derrière i' m' fait la grimace :
Quel cochon d'enfant !

Mon Dieu, quel esprit fantasque !
C'est un franc lutin :
Il appell' sa tant' vieux masque,
Son pèr' grand pantin ;
I' dit que j' suis un' harpie,
Et puis, l'insolent,

Trait' sa grand' sœur de toupie :
  Quel cochon d'enfant!

Tous les matins quand je m' lève,
  J'ai l' cœur sens sus d'ssous;
J' l'envoi' chercher contr' la Grève
  Un poisson d' quat' sous;
Il rest' trois quarts d'heure en route,
  Et puis, en r' montant,
I' m' lich' la moitié d' ma goutte :
  Quel cochon d'enfant!

Depuis trois mois j'ai l'estime
  D'un sapeur-pompier,
Qui m' donn' quéqu' leçons d'escrime
  En particulier.
Tiens, v'là pour ach'ter un' pomme,
  Dis-je en l' renvoyant;
I' cont' ça l' soir à mon homme :
  Quel cochon d'enfant!

Vous connaissez la p'tit' fille
  A la mère Chibout,
Tout chacun la trouv' gentille,
  Moi, j' l'estim' comm' tout;
Il a beau r'cevoir des danses,
  Quand i' la surprend,
Il lui dit des indécences :
  Quel cochon d'enfant!

L' dimanche, à la P'tit'-Villette,
Après la chaleur,
J'allons chez mon oncl' Tinette,
Qu'est maîtr' vidangeur;
Pour avoir un noyau d' cerise,
En nous en r'tournant,
I' s' roul' dans la marchandise :
Quel cochon d'enfant !

Enfin dans tout's ses manières,
Je n' vois qu' des défauts :
I' suc' les rinçur's des verres,
I' rong' tous les os,
Il est tapageur, colère,
Ivrogne et faignant,
C'est ben tout l' portrait d' son père.
Quel cochon d'enfant !

CHARLES COLMANCE.

VOISINE, DORMEZ-VOUS?

CHANSONNETTE

Paroles et musique de Sixte DELORME.

Un simple mur sépare ma chambrette
De votre chambre et, malgré la cloison,

Il m'est permis de vous conter fleurette,
Sans éveiller l'écho de la maison.
Il est tard, mais la nuit est belle!
Et l'amour me parle tout bas;
Ah! répondez! mademoiselle!
Comme moi ne dormez-vous pas.
Pardonnez si je devine
De vos rêves les plus doux,
Pan! pan! pan! belle voisine,
Dormez, dormez, dormez-vous? } *bis.*

Voyagez-vous dans le pays des songes,
Sous un beau ciel, sur des flots toujours bleus;
Méditez-vous quelques jolis mensonges
Pour lutiner demain votre amoureux;
Vous en avez un, je parie,
Et si ce n'est pas vrai... ma foi,
Moi, je vous trouve si jolie,
Mais vous ne rêvez pas à moi.
Pardonnez si je devine, etc.

Moi, j'ai vingt ans, l'âge de l'espérance,
L'âge charmant des timides amours;
Et j'ai voulu vous cacher ma souffrance
Six mois bien longs, mais je souffre toujours.
Je dors un peu, je me réveille
Frappant au mur, et mon amour
Fait supposer à mon oreille

Que vous frappez à votre tour.
Pardonnez si je devine, etc.

Si vous voulez sourire à ce langage,
Du mur, voisine, approchez votre main,
Frappez, frappez vite, ou je fais tapage
Sans m'endormir, au moins jusqu'à demain.
Mais quoi, vous demeurez rebelle?
J'ai promis et je vais tenir!...
Ah! vous frappez, mademoiselle,
Je suis heureux, je vais dormir!
Vos petits doigts, je le devine,
Disent un peu de courroux!
Pan, pan, pan, belle voisine } *bis.*
Je me tais, endormez-vous! }

La musique se trouve chez L. Vieillot, éditeur, 32, rue Notre-Dame-de-Nazareth.

LA GRANDE ALLÉE

CHANSONNETTE

Paroles de Victor Dumarest, musique d'A. Férat.

L'amour, dans la grande allée,
Amène jeunes et vieux.
Les oiseaux sous la feuillée } *bis.*
Doivent dire : Que d'amoureux! }
Du jardin la grille est ouverte.

Paul quitte le quartier Latin.
— L'allée est encore déserte,
Personne, dit le carabin.
Soudain une grisette arrive;
Elle est gentille et faite au tour.
— Qui vive?
— L'amour!...
L'amour dans la grande allée, etc.

Midi vient de sonner. Pandore
A terminé sa faction.
— Au rendez-vous personne encore!
Je suis volé, dit le dragon.
Soudain une soubrette arrive;
Elle est gentille et faite au tour.
— Qui vive?
— L'amour!...
L'amour, dans la grande allée, etc.

Le soleil décline. A la grille
S'arrête un élégant coupé.
— Rien, dit un vieux monsieur; je grille...
Si Paméla m'avait trompé!
Soudain une lorette arrive;
Elle est gentille et faite autour.
— Qui vive?
— L'amour!...
L'amour, dans la grand allée, etc.

La musique se trouve chez L. Vieillot, éditeur, rue Notre-Dame-de-Nazareth, 32.

JOLI MOIS DE MAI

CHANSON

Paroles et musique de Charles COLMANCE.

Mois fleuri du printemps,
Ah ! reviens, je t'attends !
Fais germer dans nos champs
Jasmins et chèvrefeuilles.
Mai, de fleurs revêtu,
Quand donc reviendras-tu
Nous apporter des feuilles ? (*bis*)

Le givre frappe à mes carreaux ;
Le froid pique et le vent m'assiége.
De ma fenêtre sans rideaux
Je vois tourbillonner la neige. (*bis*)
Chasse à coups de jeunes rameaux
Le triste hiver et son cortége.
Mois fleuri, etc.

En tous lieux et sur tous les tons,
A t'appeler on s'exténue,
Les amants et les hannetons,
Printemps, attendent ta venue ; (*bis*)

Ramène-nous tes verts festons
De violette et de laitue.
Mois fleuri, etc.

De lilas aux parfums subtils,
Bientôt la charmille couverte,
Femmes, sur vos jolis profils
Sèmera sa fleur entr'ouverte. (*bis*)
Quand donc vos beaux yeux verront-ils
Le dessous de sa feuille verte?
Mois fleuri, etc.

Quoi! Jeanne, en soufflant dans tes doigts,
Chez moi tu viens à la sourdine ;
Mais, enfant, quand les draps sont froids,
Ce gueux d'amour se ratatine. (*bis*)
Il sera plus fringant, je crois,
Sur la mousse ou sous l'aubépine.
Mois fleuri, etc.

Doux soleil, darde tes rayons
Sur nos mansardes désolées ;
Ramène-nous les papillons,
Les radis et les giboulées! (*bis*)
Puis raccourcis les cotillons
De nos maîtresses dégelées.
Mois fleuri, etc.

La musique se trouve à Paris, chez L. Vieillot, 32, rue Notre-Dame-de-Nazareth.

LE CHEMIN DES AMOUREUX

Paroles de M. Charles Delange,

Musique de M. F. Masini.

Le chemin de mon village,
Le chemin le plus joli,
C'est celui qui, sous l'ombrage,
Traverse le bois fleuri ;
C'est celui que l'on appelle
Le chemin des amoureux ;
Car sous sa verte tonnelle,
Il n'est place que pour deux. (*bis*)

Au chemin des amoureux,
L'on n'y passe, l'on n'y passe ;
Au chemin des amoureux,
L'on n'y peut passer qu'à deux. (*ter*)

A la commune voisine,
S'en allant un beau matin,
Dans ce bois passait Rosine
Avec son âne Martin ;
Vite, allons, Martin, du zèle,
S'il venait quelqu'un là-bas,

Nous serions forcés, dit-elle,
De revenir sur nos pas (*bis*).
Au chemin, etc.

Trois garçons sur son passage,
Quand elle revint, dit-on,
Lui dirent qu'il serait sage
De choisir un compagnon.
Mes amis, merci, j'y passe,
Dit Rosine, sans effroi,
Et le chemin n'a d'espace
Que pour mon âne et pour moi. (*bis*)
Au chemin, etc.

L'un des trois, à la sourdine,
Sut quitter ses deux amis,
Et courut dire à Rosine
Qu'il était de son avis.
Dans ses bras il prit la belle,
La mit sur maître Martin,
Et marchant à côté d'elle,
Il reprit d'un air malin : (*bis*)
Au chemin, etc.

La musique se trouve à Paris, chez M. E. Mayaud, éditeur, 7, boulevard des Italiens.

LES FOLICHONS

CHANSONNETTE

Chantée par M. Édouard CLÉMENT, aux concerts
de la salle Barthélemy.

Paroles de M. Pierre-Frédéric VERGERON

Musique de MM. RENAUST et BLANCHETEAU.

Folichons et folichonnettes,
Sautons et folichonnons ;
Gai, gai, gai, violons et musettes,
En avant les folichons !

Venez, venez, joyeux garçons,
Et vous fraîches fillettes,
Au rendez-vous des Folichons,
Froisser vos collerettes ;
Et puis, s'il faut mourir,
Que ce soit de plaisir ;
Menons joyeuse vie,
Et que l'écho nous crie :
Folichons, etc.

V.

Vadé, ce roi des folichons,
Si j'ai bonne mémoire,
Allait souvent aux Porcherons
Rire, chanter et boire.
Comme lui, bons vivants,
Dans ce temple, en chantant,
Aimons femme jolie.
Et vive la folie,
Folichons, etc.

Amis, sachons nous enivrer
Quand nous sommes ensemble;
Laissons les sots se retirer,
Puis après, que tout tremble.
Que Satan règne au bal!
Vive le bacchanal!
Et que tous en ce monde
Redisent à la ronde :

Folichons et folichonnettes,
Sautons et folichonnons;
Gai, gai, gai, violons et musettes,
En avant les folichons!

La musique se trouve à Paris, chez M. Tondu, éditeur, 46, rue Bourbon-Villeneuve.

HISTOIRE D'UN ÉTUDIANT

Parodie de l'*Histoire d'un Mendiant.*

Paroles de M. le vicomte Eugène de Richemont,

Musique de M. Gustave Nadaud.

Tas d' gourmands, levez-vous de table,
Car vous avez assez mangé !
(*Parlé.*) Non !
Vous avaleriez donc le diable,
Sans même en offrir un quartier !
(*Parlé.*) Oui !
Mais comment, vous n'avez pas honte ?
On danse et vous n'êtes pas là !...
Voulez-vous que je vous raconte
Une histoire un peu... larifla ?
— Voyons, dis ton histoire
(Mon Dieu ! mon vieux, qu' t'es laid) ;
Tu m' croiras si tu veux me croire,
Mais tu me fais un drôl' d'effet. (*bis*)

— Un soir, dans un jardin immense,
Des viveurs s'étaient réunis,
Chacun se livrait à la danse,

C'est dir' qu'on n'était pas assis.
A minuit, la foule éreintée
Allait gagner ses logements,
Lorsque, par la porte d'*entrée*,
Entra le roi des étudiants.
— Vlan ! — Ah ! la bonne histoire,
Ell' fait beaucoup d'effet;
Nous allons tâcher de la croire,
Va, mon vieux, défil' ton chap'let (*bis*).

— Alors, d'une voix fort aimable :
« Pèr' Lahire, écoutez-moi. — Quoi ?
— Je viens de me lever de table.
J' voudrais polker une fois. — Toi !
Qui donc es-tu ? — Mais un confrère !...
Voudrais-tu *raser*, par hasard ?...
Je suis le roi de la Chaumière !...
— Et moi, je m'appelle Chicard ! ! ! »
Ah ! ah ! la bonne histoire, etc.

— « Si tu veux faire tintamarre,
Tu t'en souviendras, larira !
— Je demeure rue Saint-Lazare,
Viens m'y trouver quand tu voudras. »
Et vous, enfants de la Chaumière,
N'aurez-vous pas la charité
De m'aider à l' coucher par terre,
Pour le réduire à nullité ?
Ah ! ah ! la bonne histoire, etc.

— D'ardeur leur âme fut saisie;
Lahire perdait son latin.
Prends la porte, lui dit Julie ;
Prenez mon ours, lui dit Martin.
Et Chicard, que chacun emboîte,
Manœuvrant un gourdin fatal,
Vous, amis, restez à ma droite,
Toi, fil' ton nœud, ou j' te fais mal!
Ah! ah! la bonne histoire, etc.

— Ce seul fait cache une morale
Que chacun de vous retiendra :
Lahire, d'humeur moins brutale,
Eût évité cett' leçon-là.
Car, en effet, le pauvre diable,
Qui vient de manger son croûton,
Est bien aise, en sortant de table,
De danser pour fair' digestion.
Ah! ah! la bonne histoire,
Mon vieux, assieds-toi là;
Avec nous, Chicard, tu vas boire
Du vin clair comm' du chocolat,
Ça pass' tout d' même aux bons estomacs!

La musique chez MM. Heugel et Ce, 2 *bis*, rue Vivienne.

LES ENFERS DE PARIS

RONDE

Chantée par Mlle Scriwaneck, au théâtre
des Variétés.

Paroles de MM. L. Thiboust et Roger de Beauvoir

Musique de M. J. Nargeot.

Paris, c'est toi seul que gouverne
Lucifer !
Paris, la première caverne
De l'enfer !
Ce boudoir, où l'or des lorettes
Vous attend,
Où Breda-street a ses sujettes,
C'est Satan !
Et voilà, mes amis, } *bis.*
Les enfers de Paris. }
Voilà (*quater*), viv' le bacchanal et les cris.
Oui, viv' le bacchanal des enfers de Paris !

L'Opéra dont chacun est ivre,
Le cancan !

Musard aux trompettes de cuivre,
C'est Satan!
La Maison d'Or et ses cachettes,
Doux recoins,
Où se damn'nt Pierrots et Pierrettes
Sans témoins!
Et voilà mes amis, etc.

Des damnés et de la folie
Je suis roi!
Chacun se damne dans la vie,
C'est ma loi.
Le mari fait damner sa femme;
Mais aussi
Je sais bien ce que fait la dame
Au mari!...
Et voilà, mes amis, } *bis.*
Les enfers de Paris. }

Voilà (*quater*), viv' le bacchanal et les cris.
Oui, viv' le bacchanal des enfers de Paris!

La musique se trouve chez L. Vieillot, 32, rue Notre-Dame-de-Nazareth.

Les Enfers de Paris, com.-vaudeville en 5 actes, en vente chez MM. Michel Lévy frères, 2 *bis*, rue Vivienne. Prix : 1 fr.

FANCHONNETTE

AIR : *Qui n' connaît pas l' danger du feu.*

Qu'un autre, en petits vers flatteurs,
Fasse un portrait de grande dame,
Qu'il la dise reine des fleurs,
Belle d'esprit, de corps et d'âme;
Moi, dans une simple chanson,
Depuis les pieds jusqu'à la tête,
Je vais crayonner sans façon
Le portrait de ma Fanchonnette.

Cheveux noirs, front pâle, œil malin,
Et des lèvres toujours mi-closes,
Blanches épaules, joli sein,
Bouquet de lis mêlé de roses;
Corsage des plus rondelets,
Près de fleur assez gentillette,
De petits pieds, de gros mollets,
C'est le portrait de Fanchonnette.

Vous parlerai-je de son cœur?
C'est la vertu, c'est l'innocence;
Elle est toujours de bonne humeur,
Et dit surtout ce qu'elle pense.

Mais si vous lui chantez couplet
Faisant rougir jeune fillette...
Elle vous allonge un soufflet;
Voilà... l'humeur de Fauchonnette.

Elle déteste les phraseurs
Qui font la cour les yeux en larmes...
Elle craint leurs discours flatteurs;
Le simple, pour elle, a des charmes;
Elle aime qu'on fasse en un mot,
L'amour *à la bonne flanquette!...*
C'est plus court, et surtout moins sot...
A ce que prétend Fanchonnette.

Traire une vache, aller aux champs,
Semer et labourer la terre,
Soigner un bataillon d'enfants,
Dont elle se rend presque mère;
Donner de la vesce aux pigeons,
Conduire cheval et charrette,
Et vendre carpes et goujons,
C'est le métier de Fanchonnette.

Ma Fanchonnette est, mes amis,
Vous le voyez, de bonne race;
Car en elle sont réunis
Esprit, bon cœur, franchise et grâce.
Aussi, je le dis franchement:
A la grande dame coquette,

Je préfère sincèrement
La paysanne Fanchonnette.

ALEXANDRE GUÉRIN.

A BAS LES MARIS

CHANSONNETTE COMIQUE

Chantée par M. LEVASSOR, au théâtre
du Palais-Royal.

Paroles de M. de LEUVEN, musique de M. L. CLAPISSON

A bas les maris, à bas les maris,
V'là mes cris favoris!
A bas les maris, à bas les maris,
J' les maudis et j' les abolis!
A bas les maris, à bas les maris, (*bis*)
V'là mes cris favoris!
A bas les maris, à bas les maris,
V'là mes cris favoris!
A bas les maris!

Pour les femmes plus d'esclavage,
Faut prendr' un' bonn' résolution,
Contre les tyrans du ménage,
Faut faire un' révolution.

(*Parlé.*) A quoi que ça sert les maris?... Mais c'est une affreuse superfluité .. une erreur de la nature... des herbes parasites... des champignons malfaisants.

A bas les maris, etc.

D' puis assez longtemps on vous vexe,
Femm's, émancipez-vous un peu,
Est-c' qu'on vous appell' le beau sexe,
Pour écumer le pot-au-feu.

(*Parlé.*) Crocodiles d'époux!... ils abusent de leurs forces physiques pour vous faire tricoter des bas de laine et mettre des sous-pieds à leurs pantalons... Mais on n'inventera donc pas une eau pour la destruction de ces insectes-là!

A bas les maris, etc.

Supprimons cett' race cruelle,
Il n' faut plus qu'il en vive aucun;
Seul'ment pour l'histoire naturelle,
Nous en f'rons empailler quéqu' z'uns.

(*Parlé.*) Et si par hasard une femme regrettait son bourgeois, elle pourra s'en permettre la vue en le faisant exposer sous globe comme pendant à son perroquet; mais c'est égal, on ne m'empêchera pas de crier :

A bas les maris, etc.

Oui, je l' soutiens, dans tout' la terre,
L'époux est un être oppressif;
Voyez les maris d'Angleterre,
Ils vend'nt leurs femm's comm' du rosbif.

(*Parlé.*) Qué platitude!... monsieur mène madame au marché avec un boa de chanvre autour du cou, et puis v'là que ça se maquignonne! Combien cette petite animal?... — Huit schellings six pences. — Oh! *God* very cher... trop cher... — C'est le juste prix, *fixed price*... — J'en donnais trop schellings. — No! — Si! — No! — Yes, trois schellings et une pot de bière, *half* and hal si no tis, donc c'est fait... et la malheureuse est débitée pour trois schellings, c' qui fait juste trois livres quinze sous, monnaie de France.

A bas les maris, etc.

Lisez un peu, lisez l'histoire,
Comme les époux s' conduis'nt mal;
Repassez dans votre mémoire
Les horreurs du lien conjugal.

(*Parlé.*) D'abord la Barbe bleue, roi de France et de Picardie, qui périssait ses épouses, sous le frivole prétexte qu'elles étaient curieuses... quelle bassesse!... et ce Raoul donc, Raoul, dit *le Talocheur*, empereur de Gonesse, qui fit manger à son épouse le cœur

de son amant déguisé en gibelotte de lapin, et que c'était si dur à digérer, que la pauvre femme en eut une *gastrique* qui la fit mourir de désespoir à l'âge de soixante-seize ans (*avec indignation*), oh! oh! oh!

A bas les maris, à bas les maris,
V'là mes cris favoris!
A bas les maris, à bas les maris,
J' les maudis et j' les abolis!
A bas les maris, à bas les maris, (*bis.*)
V'là mes cris favoris!
A bas les maris, à bas les maris,
V'là mes cris favoris!
A bas les maris!

La musique se trouve chez MM. Heugel et Ce, 2 *bis*, rue Vivienne.

UN VOYAGE EN CHEMIN DE FER

DIALOGUE CONJUGAL

Paroles et musique de M. Ch. Paul de Kock.

Ah! comm' ça va,
Comm' ça va (*bis*) donc vite, ah!

Quel plaisir (*bis*), oui cela fend l'air, ah!
C'est charmant (*bis*), comm'le cœur palpite, ah!
Aux chemins (*ter*) de fer!

— Sous nos yeux tout fuit, tout passe,
Nous voilà bien loin déjà;
C'est l'oiseau qui franchit l'espace,
On se croit à l'Opéra.
— Mais tâchez, ma chère amie,
Que ce monsieur, près de vous,
S'approche moins, je vous prie.
— Mon Dieu, seriez-vous jaloux?
Ce jeune homme, je vous jure,
Est honnête et très-poli;
Puis, quand on est en voiture,
On peut se presser ainsi.
Ah! c'est genti, c'est genti?
— Ah! quel ennui, quel ennui!

(*Parlé.*) Si j'avais su que l'on allait en omnibus sur les chemins de fer, certainement je n'aurais pas consenti à vous y mener... je ne peux pas souffrir être entassé comme ça... je suis susceptible de me trouver mal...

Comm' ça va, etc.

— Mais vraiment la route est douce.
Dans les airs on croit voler;
Point de cahots, point de secousses,

On peut lire et travailler.
— Certes, ce monsieur abuse,
Madame, il doit vous gêner.
— Il me demandait excuse,
Il craint de me chiffonner.
— Pour dire chose pareille,
Je trouve bien étonnant
Que l'on se parle à l'oreile.
— Vous rêvez assurément.
Ah! c'est charmant, c'est charmant!
— Ah! quel tourment, quel tourment!

(*Parlé.*) Je voulais prendre un waggon aussi... nous aurions en plus d'air... mais ce petit blondin a offert sa main à madame pour monter ici... et crac!... elle ne m'a pas seulement écouté...

Comm' ça va, etc.

— Mais bientôt sous une voûte
Nous devons passer, je croi;
Sans voir clair, faire la route,
Ce sera nouveau pour moi.
— Voici ce passage sombre,
Madame, tenez-moi bien;
Prenez garde que dans l'ombre,
On ne vous dérobe rien.
— Je sens que l'on peut s'y faire,
C'est fort drôle en vérité;

Cela commence à me plaire,
J'aime assez l'obscurité.
Ah! mon cœur est agité!
— Ah! diable d'obscurité!

(*Parlé.*) C'est qu'on n'y voit pas plus clair que dans un four! quelle idée de faire passer des voitures dans des caves, et le gouvernement qui tolère ça!... si du moins j'avais emporté mon briquet phosphorique!

Comm' ça va, etc.

— Quoi déjà de ce passage
Nous sortons, voilà le jour?
Ah! de ce joli voyage,
Je me souviendrai toujours!
— Comme vous semblez émue;
Vous avez donc eu bien peur?
— Ah ça! vous perdez la vue,
Ou vous êtes fou, d'honneur!
— Vous êtes une coquette,
Nous nous quitterons demain.
— Mon Dieu, je suis toute prête,
Quittons-nous à Saint-Germain.
Ah! que j'aime ce chemin!...
Ah! quel cruel destin!...

(*Parlé.*) Une femme que j'adorais!... pour laquelle je faisais les plus grands sacrifices!..

je la menais tous les dimanches dîner à trente-deux sous, et le soir, je lui faisais entendre les concerts du jardin Turc... en dehors, sur le boulevard, et elle va me quitter au Pecq... le Pecq sera mon tombeau!...

Ah! comm' ça va,
Comm' ça va (*bis*) donc vite, ah!
Quel plaisir (*bis*), oui cela fend l'air, ah!
C'est charmant (*bis*), comm' le cœur palpite, ah!
Aux chemins (*ter*) de fer!

La musique se trouve chez M. Grus, éditeur, 31, boulevard Bonne-Nouvelle.

MADEMOISELLE ROSE

CHANSONNETTE

Paroles et musique de J.-C. Gagneur.

Rose, malgré vos cheveux faux,
Vous êtes une belle fille;
Mais vous sembleriez plus gentille
Si vous aviez moins de défauts.
Quand près de vous quelqu'un s'arrête

Et vous lance cértain coup d'œil,
Pourquoi, dans votre fol orgueil,
Levez-vous donc si haut la tête? } *bis.*

Vous avez presque un air princier
En vous promenant dans la rue;
Mais cette grâce est-elle accrue
Par votre manége grossier?
Ce qu'aux yeux un voile dérobe,
Offre des appas plus tentants,
Pourquoi, même par un beau temps,
Levez-vous si haut votre robe?

On dit que pour vous voir danser
Accourraient même des ermites,
Mais il est certaines limites
Qu'il ne faut jamais dépasser.
Ne peut-on se montrer ingambe
Sans risquer ces pas hasardeux?
Pourquoi dans tous vos avant-deux,
Levez-vous donc si haut la jambe?

A table dans toute saison
Vous vous montrez riante et vive;
Mais on peut être un gai convive
Sans boire à perdre la raison.
L'excès attriste et fait qu'on boude
Dès qu'on sent fléchir ses genoux;

Pourquoi, si souvent (entre nous)
Levez-vous donc si haut le coude?

Mais à l'air dont vous m'écoutez
Je vois que, pour qui vous approche,
Les défauts que je vous reproche
Sont sans doute des qualités.
Mais bien qu'on trouve vos airs drôles,
Moi je ne puis, vous le savez,
Devant tout ce que vous levez,
Rose, que lever les épaules.

La musique se trouve à Paris, chez L. Vieillot, 32, rue Notre-Dame-de-Nazareth.

UN BONHOMME

Chansonnette chantée par M. Gozora.

Paroles et musique de Marc-Constantin.

Un bonhomme ayant passé
A peu près la soixantaine,
Nous contait ainsi sa peine
En vidant un pot cassé.
Le vin que je viens de prendre
Me rappelle un gai refrain :

C'est qu'à tout il faut s'attendre
Pour ne s'étonner de rien.

J'avais de joyeux amis,
Nous faisions bourse commune.
Souvent nous n'en avions qu'une
Que toujours seul je remplis!
Il aurait fallu me rendre
Ce que je prêtai si bien !
Mais à tout il faut s'attendre
Pour ne s'étonner de rien!

Quoique pauvre, un jour mon cœur
S'enflamma pour une belle;
Ah! j'aurais donné pour elle
Ma jeunesse et mon bonheur!
Ne va-t-elle pas s'éprendre
Pour un nègre bohémien !
Mais à tout il faut s'attendre
Pour ne s'étonner de rien!

Voulant essayer de tout,
Je pris femme en mariage :
Mais, grands dieux, quel gaspillage !
Je n'en pus venir à bout!
Un autre eût été se pendre,
Non sans cause, j'en convien!
Mais à tout il faut s'attendre
Pour ne s'étonner de rien!

Paris macadamisé,
Le télégraphe électrique,
Un escargot sympathique,
L'avenir prophétisé :
C'est difficile à comprendre,
Et surtout pour un ancien;
Mais à tout il faut s'attendre
Pour ne s'étonner de rien!

Maintenant on me dirait :
Le miel a goût de moutarde,
Les femmes montent la garde,
Le Louvre est un cabaret;
La lune ici va descendre;
Je dirais : je le sais bien;
Puisqu'à tout il faut s'attendre
Pour ne s'étonner de rien!

La musique se trouve chez M. F. Gauvin, éditeur de musique, Palais-Royal, péristyle de Chartres, 11 et 12, à côté du Théâtre-Français.

LES ACTRICES DE PARIS.

RONDEAU

AIR : *Pomaré Maria.* (A. PILATI.)

Salut, divin séjour
De mystère et d'amour,

Vaste et brillant Paris,
Qui du génie es l'heureux Paradis!
Sur ton théâtre où des sots ridicules
Jadis Molière a crayonné les traits,
De l'Opéra jusques aux Funambules
Nous admirons les plus piquants attraits!

Mais quels tendres accens
Électrisent nos sens,
C'est l'organe enchanteur
Du sexe aimé qui règne en notre cœur.
Apparaissez! sortez de vos coulisses
Aux feux du lustre, aux bravos des claqueurs,
De la Gaîté larmoyantes actrices,
Par vos soupirs faites couler nos pleurs.

Larmes de volupté
Qu'au parterre attristé,
Fait verser tous les soirs
L'air langoureux qui brille en vos yeux noirs.
Salut à toi! la grosse Léontine
Qu'on surnomma reine du boulevart,
Qui, dans Marget, par ta mine enfantine,
Par la nature as su remplacer l'art.

Contemplons sur nos pas
Le théâtre Dumas;
Son portique immortel
Est décoré comme un devant d'autel.

Inclinez-vous, c'est le drame historique
Nous rappelant la révolution :
Des Girondins voyant la fin tragique,
Le spectateur frémit d'émotion !

Quel ange aux traits si doux
A passé devant nous
Comme un rapide éclair?
Gentil lutin, c'est la *Fille de l'Air !...*
De l'Ambigu l'heureuse *Closerie*
Rappelle encor un succès colossal ;
Louise obtint la palme du génie,
Prix partagé par la tendre Naptal.

Là-bas, dans son lointain,
La Porte Saint-Martin
Se dressant devant moi
Me jette un nom : c'est Clarisse Miroi !
Debout près d'elle, un talent populaire,
Le maître à tous, c'est le grand Frédéric !
Mais celui-là, c'est Ruy-Blas, c'est Macaire !
Roi des acteurs, sacré par le public !

Salut, tendre Melcy.
Et toi, Rose-Chéri
Dont le charme vainqueur
A subjugué ton malin directeur ;
Salut, Albert ! reine du Vaudeville !
Toi, Nathalie ! à l'œil brûlant d'amour ;

Doche, Darcier, toi qu'un caprice exile
Et qu'il enlève à ce riant séjour.

Fleur des Variétés,
Astre aux vives clartés,
Brillante Déjazet,
Dans *Richelieu* ton triomphe est complet;
Gentil-Bernard dont l'esprit, la parole,
A du beau sexe enlevé tous les cœurs,
Qui fut toujours du parterre l'idole,
Sois le soutien de nos jeunes auteurs!

Par son chant gracieux
Comme un écho des cieux
Dans *Odette* ou *Robert*,
Stoltz interprète Halévy, Meyerber :
De tes accords, la sublime harmonie,
O *Léonor*, entraine tous les cœurs;
Et sur ton front l'étoile du génie
A fait briller son prestige enchanteur.

En quittant l'Opéra,
Courons vite au Buffa;
Gloire à toi, Rossini!
A toi, Lablache, à toi, Persiani!
A toi, Grisi, la harpe éolienne,
Les purs accents, la voix du rossignol;
En se jouant, ta voix italienne
Va du *fa dièze* au fameux *si bémol!*

Salut enfin... Rachel!
Noble enfant d'Israël;
Hermione à l'œil noir
Nous fait pâlir devant son désespoir!
C'est toi qu'on vit chanteuse et bohémienne
Brisant ta voix sur le plus vil tréteau;
Et qui depuis, superbe tragédienne,
De Melpomène endossas le manteau.

Dans ce simple rondeau
J'ai tiré le rideau
Sur maints propos scabreux;
Je ne veux voir que vos talents heureux;
Oui, du théâtre, abeilles dramatiques,
Disputez-vous les succès éclatants,
Et des journaux dédaignant les critiques,
Foulez aux pieds les mépris insultants.

Adieu, trésors chéris
De notre beau Paris,
Tous les soirs applaudis,
Brillez toujours, anges du Paradis!

LA BARBE BLEUE

CONTE DE PERRAULT

Chanté par Edouard CLÉMENT aux concerts
de la salle Barthélemy.

Paroles de M. Alexis DALÈS.

AIR *de la complainte du Juif-Errant.*

Aux maris faisant la queue,
Il était une fois
Un *Monsieur* Barbe-bleue,
Perrault dit : et je crois
Qu' jamais on n'avait vu
Un homme aussi barbu.

AIR : *Ton taine, ton ton.*

Quand, veuf de sa sixième épouse,
Il se remaria, dit-on,
Ton ton, ton ton, ton taine, ton ton,
La septième fut peu jalouse
De la couleur de son menton,
Ton ton, ton taine, ton ton.

Air : *Partant pour la Syrie.*

Partant pour Romainville,
A sa femme, un beau jour,
Il dit : Sois bien tranquille,
Je s'rai bientôt de r'tour.
Amus'-toi bien, ma p'tite,
Et comm' j'ai du *quibus*,
Pour revenir plus vite,
Je prendrai l'omnibus.

Air : *Au clair de la Lune.*

Tu peux, ma Fifine,
Dit-il, sans m' fâcher,
Ouvrir ta cuisine,
Ta chambre à coucher ;
Mais fais bien en sorte,
D' n'ouvrir en ce lieu
Aucune autre porte,
Pour l'amour de Dieu.

Air : *A la façon de Barbari.*

Il sort, et désirant tout voir,
L'épouse curieuse
Ouvrit un grand cabinet noir ;
Bientôt, la malheureuse,
Vit six corps morts dans six jupons!

La faridondaine, la faridondon,
Enterrés là par son mari,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

AIR : *J'ai du bon tabac.*

D' frayeur la pauvr' femme était presque morte,
Lorsqu'elle entendit monter doucement.
On sonne ; aussitôt elle ouvre la porte ;
C'était son mari, quel saisissement !
Que voulez-vous ? dit-ell', tendrement,
Le *Judas* répondit faussement :
J' viens prendr' mon mouchoir et ma tabatière,
Puis, voyant son trouble, il reprit tout bas :
Tu pourrais jaser avec la portière,
Du cabinet noir, tu n' sortiras pas !

AIR : *Du tra la la la.*

Ah ! r'prit-il en fureur en s'armant d'un coutlas,
Plutôt que d'vous distraire à m'tricoter des bas,
Vous vous montrez rebelle, vous mourrez sur [l'honneur !
Lâchez-moi, lui dit-elle, où j' vas appeler ma [sœur.
Sur l'air du tra, la la la. (*bis*)
Sur l'air du tra, de ri, de ra, la la la.

AIR : *J' veux être un chien.*

Anne, se prit-elle à crier,
A sa sœur, logeant au grenier,
N' vois-tu rien venir dans la rue:
En r'gardant par un œil de bœuf,
Anne répondit, je ne vois rien de neuf
Si c' n'est le soleil
A l'horizon vermeil,
Qui vient éclairer la cohue.

AIR : *Bonjour, mon ami Vincent.*

Prenant sa femm' par les ch'veux,
L'époux sans délicatesse,
Lui dit, roulant deux gros yeux :
Dépêchons-nous, le temps presse.
Il allait frapper... mais hasard heureux,
Enfonçant la port', deux gars vigoureux,
Pour sauver leur sœur, tombant en faiblesse,
Assommant l' brutal, lui disaient tout bas :
Ça vous va t'y bien, ça n' vous bless'ty pas! *(bis)*

AIR : *Flon flon flon, la ri ra don daine.*

L'épouse triomphante
D' la mort de son époux,
Rev'nant de son épouvante,
Fredonnait à genoux :

Flon flon flon, la ri ra dondaine
Gai gai gai, la ri ra dondé. } *bis.*

La musique se trouve, à Paris, chez M. Paté, éditeur, 26, passage du Grand-Cerf.

CUPIDON A PASSÉ PAR LA.

CHANSONNETTE

Paroles de Victor DUMAREST

Musique d'Alphonse FÉRAT.

J'aime ce petit bois plein d'ombre
Où murmurent de doux ruisseaux,
Où fleurissent des fleurs sans nombre,
Où gazouille un peuple d'oiseaux.
Là, sur l'herbe, en guise de table,
Plus d'un couple heureux s'attabla. (*bis*)
Mais je vois des pas sur le sable...
Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Cupidon, Cupidon a passé par là,
A passé par là...
Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Cupidon, Cupidon, a passé par là...

Dans ce petit bois, les dimanches,
Je viens, plus joyeux qu'un pinson,

Faire des bouquets de pervenches
Et fureter chaque buisson.
Parfois je lis ou je rimaille
A propos de ceci, cela!
Mais à qui ce chapeau de paille...?
Ah! ah! ah!
Cupidon a passé par là...

Midi sonne. Midi c'est l'heure
De la sieste et de l'appétit.
Je suis bien ici, j'y demeure :
Cette herbe est ma table et mon lit.
Jusqu'au soir je dors comme un ange.
Personne ici ne me troubla.
Mais ces baisers que l'on échange...
Ah! ah! ah!
Cupidon a passé par là...

La nuit descend calme et sereine,
Il faut retourner à Paris ;
Mais que vois-je ?... Arthur, Madeleine..,
Ma maîtresse! un de mes amis!
Ils ont pris tous les deux la fuite.
A quoi bon s'enfuir pour cela?
Je n'irai pas à leur poursuite...
Ah! ah! ah!
Cupidon a passé par là...

La musique se trouve à Paris, chez L. Vieillot. éditeur, rue Notre-Dame-de-Nazareth, 32.

MADEMOISELLE NINI

FANTAISIE

Paroles et musique de M. Gustave Leroy.

Nini, dira tout le monde,
Qu'est-ce donc qu'un nom pareil?
C'est celui d'une enfant blonde
Comme un rayon de soleil.
Et dont l'âme espiègle, folle,
Comme un doux chant me console,
Et même m'a rajeuni.
Voilà ma Nini,
Mademoiselle Nini. } *bis.*

Dans ses gaîtés enfantines,
Elle montre, sans courroux,
Deux longs rangs de perles fines,
Semblant dire : baisez-nous.
C'est mon travail des dimanches,
Car par trente-deux dents blanches
Son écrin rose est garni.
Voilà ma Nini, etc.

Combien de prudes bourgeoises,

Ont envié ses grands yeux,
Qui, doux comme des turquoises,
Ont de fauves reflets bleus;
Puis, sur chaque œil se dessine
Un beau sourcil qui s'incline,
Comme un riche épi jauni.
   Voilà ma Nini, etc.

Mais son cœur, c'est autre chose,
Il a su si peu germer,
Qu'en une feuille de rose
On pourrait le renfermer;
Que personne ne le raille,
S'il est de petite taille,
Il est d'or pur... tout bruni.
   Voilà ma Nini, etc.

Si je viens, qu'elle s'habille...
Craignant mes regards mondains,
Elle couvre. pauvre fille,
Son sein avec ses deux mains;
Puis, dans mes bras, la peureuse
Se cache toute frileuse,
Comme l'oiseau dans son lit.
   Voilà ma Nini, etc.

Si j'attaque la sottise,
Elle parle charité;
C'est un livre où mon cœur puise

Des exemples de bonté.
Beau livre que l'on admire,
Et qu'on recommence à lire
Aussitôt qu'on l'a fini.
. Voilà ma Nini etc.

La musique se trouve à Paris, chez L. Vieillot, éditeur, 32, rue Notre-Dame-de-Nazareth.

LES PETITES AFFICHES

CHANSONNETTE

Paroles de M. Frédéric de Courcy

Musique de M. L. Clapisson

Voilà, voilà, voilà les petites affiches !
Journal moral, journal impartial...
Abonnez-vous, abonnez-vous, pauvres et ri-
Voilà, voilà le journal sans égal !... [ches !

Très-politique, dans le fond,
Il est malin de sa nature,
Et les cuisinières y font
De la haute littérature;

Les medecins!... avec succès,
Rédigent l'article décès...
Voilà, voilà, etc.

Il se trouve sur le pavé
Un garçon de très-bonne mine,
Ayant été bien élevé
Et sachant faire la cuisine!
Il peut servir avec honneur
De secrétaire ou de coiffeur...
Voilà, voilà, etc.

Après avoir seul affronté
Toutes les chances de la perte,
Un ami de l'humanité
Vient de faire la découverte
D'un moyen sûr pour s'enrichir!
Vous êtes prié d'affranchir...
Voilà, voilà, etc.

L'homme et la femme, sans enfants,
Voudraient se placer pour tout faire;
L'homme est plus âgé de deux ans
Et la femme est octogénaire;
Certificats bien octroyés
Par ceux qui les ont renvoyés!...
Voilà, voilà, etc.

Sur un magnifique château,
Près des rives de la Garonne,

Immeuble garanti plus beau
Que les palais de la couronne ;
Par hypothèque, aux premiers rangs,
On désire emprunter cinq francs...
Voilà, voilà, etc.

Mademoiselle Dutilleul,
Jeune personne très-novice,
Voudrait, chez un monsieur tout seul,
Entrer pour faire le service,
Et le public est averti
Qu'elle a déjà longtemps servi...
Voilà, voilà, etc.

Un Anglais, moderne Crésus,
Et bon époux au fond de l'âme,
Tout ensemble, aux effets perdus,
Affiche son chien et sa femme ;
Pour sa femme, il ne promet rien,
Mais il promet tout pour son chien !...
Voilà, voilà, etc.

Pour payer son terme lundi,
Une jeune et simple grisette,
Sans déménager, en garni,
Désire louer sa chambrette :
Sur sa porte on lit : Madelon,
Petit logement de garçon...
Voilà, voilà, etc.

Dans les quatre coins de Paris,
Affichons les fripons qui trichent,
Affichons les sots enrichis,
Affichons tous ceux qui s'affichent!
Et crions, comme des damnés,
Au nez des badauds étonnés!...

Voilà, voilà, voilà les petites affiches!
Journal moral, journal impartial...
Abonnez-vous, abonnez-vous, pauvres et
Voilà, voilà le journal sans égal!... [riches!

La musique se trouve au bureau central de musique, 29, place de la Bourse.

VERSE ENCORE!

COUPLETS

Chantés par Mme Ugalde-Beaucé, au théâtre de l'Opéra-Comique, dans Galatée

Paroles de MM. Michel Carré et Jules Barbier,

Musique de M. Victor Massé.

Sa couleur est blonde et vermeille,
Son parfum est plus doux encor,

On dirait qu'un rayon sommeille
Épanoui dans son flot d'or!
Grands dieux! ta chaleur me pénètre,
Enivrante et douce liqueur,
Et ton parfum remplit mon être,
Comme l'amour remplit le cœur.

Ah!
Ah! verse encore,
Vidons l'amphore;
Qu'un flot divin
De ce vieux vin
Calme la soif qui me dévore. } *bis.*
Le vin, le vin,
Est un trésor divin,
Le vin
Est un trésor divin, } *bis.*
Un trésor divin! (*ter*)

Déjà, dans la coupe profonde,
Tout s'éclaire d'un nouveau jour :
J'y vois les sottises du monde
Et les mensonges de l'amour.
J'y vois par des ombres légères,
Tous les cœurs plus ou moins dupés;
Par des rêves ou des chimères,
J'y vois tous les hommes trompés.
Ah!

Ah! verse encore,
Vidons l'amphore;
Qu'un flot divin
De ce vieux vin
Calme la soif qui me dévore. } *bis.*
Le vin, le vin
Est un trésor divin,
Le vin
Est un trésor divin, } *bis.*
Un trésor divin! (*ter*)

La musique se trouve chez L. Vieillot, 32, rue Notre-Dame-de-Nazareth.

Galatée, opéra-comique en 2 actes, en vente à Paris, chez MM. Michel Lévy frères, éditeurs, rue Vivienne. Prix : 1 fr.

LE SIRE DE FRAMBOISY

LÉGENDE DU MOYEN AGE

Recueillie par MM. E. Bourget et Laurent de Rillé
et chantée par M. Joseph Kelm,
au théâtre des Folies-Nouvelles.

Au brrruit rrretentissant de ma grande trom-
[pette,
Du bugle et du saxhorrrn, venez! petits et
Peuple, bourgeois, manants, [grands,
Venez prêter l'oreille à mon historiette,

Elle contient pour tous de hauts enseignements.
Or donc... oyez ! oyez ! oyez !
Ce qui veut dire : écoutez ! écoutez !

Il se mouche sur le dernier accord. — Avec emphase et d'un ton héroïque.

Avait pris femme le Sir' de Franc-Boisy. (*bis.*)

(*Avec regret. — Voix cassée de vieillard.*)

La prit trop jeune... bientôt s'en repentit. (*bis.*)

(*D'un air belliqueux.*)

Partit en guerre, pour tuer les ennemis.

(*D'un air piteux et boitant.*)

Revint de guerre après sept ans et d'mi.

(*D'un air ébahi.*)

De son domaine, tout l' monde était parti.

(*Avec anxiété.*)

Que va donc faire le Sir' de Franc-Boisy ?

(*D'un air effaré.*)

Chercha sa femme, trois jours et quatre nuits.

(*Avec indignation.*)

Trouva Madame dans un bal de Paris.

(*Le Sire de Franc-Boisy.—Voix sourde et cuivrée d'un tyran basse-taille.*)

— Cordieu ! Madame ! que faites-vous ici ?

La dame de Franc-Boisy. — Voix de fausset. — Avec coquetterie.

— J' dans' la polka avec tous mes amis.
(Le Sire avec une fureur croissante.)
— Cordieu! Madame, avez-vous un mari?
(La dame d'un air folichon et satisfait.)
— Je suis, Monsieur, veuve de cinq ou six.
(Le Sire avec exaspération.)
— Corrrdieu! Madame, cett' vie là va fini!
(La dame suffoquée et effrayée.)
— Qui êt's-vous doncque pour me parler ainsi?

(Le Sire d'une voix foudroyante.)
— Je suis lui-même... le Sir' de Franc-Boisy.
Avec une précipitation effarée.)
La prend, l'emmène au château d'Franc-Boisy.
(Explosion criarde.)
Lui tranch' la tête... d'un' ball' de son fusil.
(Parlé pendant la ritournelle.)
Hélas!

MORALITÉ.

(D'un air piteux.)
De cett' histoire, la moral' la voici : (*bis*)

(*Gaiement.*)
A jeune femme, il faut jeune mari! (*bis*)

La musique se trouve chez M. Meissonnier fils, éditeur, 18, rue Dauphine, à Paris.

LA VIE DE PARIS

RONDE

Chantée par Mme Boisgontier et MM. Danterny et Leclère au théâtre des Variétés dans *les Souvenirs de Jeunesse*

Paroles de MM. Lambert Thiboust et Delacour

Musique de M. Sylvain Mangeant.

Air : *De la Ronde des Barrières de Paris.*

Cité splendide et fière,
Toujours hospitalière,
S'il est sur cette terre,
S'il est un paradis,
C'est toi, ville bruyante,
Où la jeunesse ardente
Travaille, espère et chante...
Oui, c'est toi!... C'est Paris!

Vive la folie!
Et que le plaisir
Laisse à notre vie (*bis.*)
Un gai souvenir. (*bis.*) } *bis.*

Frétillon qui frétille,
On voit en bonne fille
La grisette gentille
Vous aimer sans le sou.
Faut s'amuser... et comme
On n'est pas économe,
Plus d'un futur grand homme
A mis sa montre au clou.
Vive la folie! etc.

C'est au cinquième étage
Que, lorsqu'on a votre âge,
Pour reprendre courage,
Il suffit d'un refrain.
La gaîté, c'est l'hôtesse
Qui répète sans cesse :
« Fêtez votre jeunesse,
Vous serez vieux demain!

Vive la folie!
Vive le plaisir!
Retrouvons la vie (*bis.*)
Par le souvenir! (*bis.*) } *bis.*

La musique se trouve à Paris, chez L. Vieillot, éditeur, 32, rue Notre-Dame-de-Nazareth.

Les Souvenirs de Jeunesse, com.-vaud. en 4 actes, en vente, à Paris, chez MM. Michel Lévy frères, éditeurs, 2 *bis*, rue Vivienne. Prix : 1 fr.

JE N' SAIS PUS C' QUE J' SUIS.

CHANSONNETTE COMIQUE

Paroles de Francis Tourte. Musique d'E. Bousquet,

Chantée par Édouard Clément.

J'ons un âne qu'aime à braire,
Un bœuf noir;
J' les conduis à la rivière
Chaque soir;
Mais tout va mal à la ferme
Nom de nom...
Faudra ben que j' mette un terme
Au guignon.
Par mégarde, v'là l'histoire,
L'autre jour,
C'est les poules que j' mèn' boire,
Gueux d'amour!

J' crais qu' j'en perds la tête,
J' crais qu' j'en suis tout bête,
D'honneur, foi de Jean-Louis, } *bis.*
Je n' sais pus ce que j' suis!
Foi d' Jean-Louis, foi d' Jean-Louis,
Je ne sais pus c' que j' suis!

C' qui m'enjôle, c'est Toinette,
L' croirait-on;
C'est l' minois d'une fillette
Du canton.
C'est la fille la plus sage
De Montreuil;
Mais tous nos gas du village,
L'y font d' l'œil;
Si j' l'épouse pas, qu'à m' taquine,
Mes amis;
J'aval' de la nicotine
J' m' péris.
J' crais qu' j'en, etc.

Pour moi-même, ça me flatte,
Son cœur bat;
Ell' m'a dit, la grosse chatte,
Mon p'tit chat.
Enfoncé les camarades
L'-z'amoureux!
Y z'en sont pour leurs bourrades
J' suis heureux;

J' suis marié de par le maire,
N, i, ni;
On a beau dire et beau faire
C'est fini.
J' crais que j'en, etc.

Ma femm' n'est pas trop sauvage
Entre nous;
C' qui fait qu' bien souvent j'enrage,
J' suis jaloux :
Jean, Nicolas, François, Pierre,
Sans raison;
Guignent la journée entière
Ma maison.
Tous ces galants, l' diabl' m'emporte,
Ça m' rend fou,
Surtout quand j'entends d' ma porte
Le coucou.

J' crais qu' j'en suis moins sage
Malgré l' mariage,
D'honneur, foi d' Jean-Louis,
Je n' sais pus c' que j' suis, } *bis.*
Foi d' Jean-Louis, foi d' Jean-Louis,
Ah! j' sais ben c' que j' suis!

La musique se trouve chez M. F. Gauvin, éditeur de musique, Palais-Royal, péristyle de Chartres, 11 et 12, à côté du Théâtre-Français.

MARGOT, LÈVE TON SABOT.

CHANSON

Chantée par M. COUDERC, au théâtre
de l'Opéra-Comique, dans les *Noces de Jeannette.*

Paroles de MM. Michel CARRÉ et Jules BARBIER

Musique de M. Victor MASSÉ.

Margot! Margot!
Lève ton sabot, (*bis.*)
La nôce commence au bruit des crincrins
Et des tambourins,
Fais sauter ton bonnet par-dessus les moulins.

Margot a l'âme bonne
Et le cœur sur la main,
Par amour du prochain,
Sa porte, en aucun temps, n'est fermée à per-
Oh! oh! oh! oh! [sonne.
Margot! etc.

Margot n'est point sévère
Et fait peu d'embarras,

Elle rit des contrats,
Et chez elle, l'amour se passe de notaire.
Oh! oh! oh! oh!
Margot! Margot!
Lève ton sabot, (*bis.*)
La danse commence au bruit des crincrins
Et des tambourins,
Fais sauter ton bonnet par-dessus les moulins.

La musique se trouve à Paris, chez L. Vieillot, éditeur, 32, rue Notre-Dame-de-Nazareth.

Les Noces de Jeannette, opéra-comique en 1 acte, en vente, à Paris, chez MM. Michel Lévy frères, éditeurs, 2 *bis*, rue Vivienne. Prix : 1 fr.

GLICÈRE.

CHANT ANACRÉONTIQUE.

Paroles et musique de M. Édouard Donvé.

Allons, Glicère,
Rougis mon verre,
D'un jus bien doux
Dont mon cœur est toujours jaloux.
Et puis, à table,
Bacchante aimable,

Enivrons-nous,
Les glous glous sont du rendez-vous.
Et puis, à table, } *bis.*
Bacchante aimable, }
Enivrons-nous,
Les glous glous sont du rendez-vous.
La la la la la la la la la la la la la la la la la.

Entre la peine et la misère,
Où l'homme est jeté pour souffrir,
Les dieux ont laissé sur la terre
Un petit coin pour le plaisir.
Allons, Glicère, etc.

Verse si l'amour m'abandonne,
Car, par un fortuné destin,
Je retrouve, avec Erigone,
Le feu sacré, le feu divin.
Allons, Glicère, etc.

Verse, sans toi tout m'importune,
Verse, sans toi tout n'est qu'erreur;
Verse, ton verre est ma fortune
Et ton sourire est le bonheur.
Allons, Glicère, etc.

Verse, si la Parque s'avance;
Car, en chantant, ma voix lui dit:
Tu n'es qu'un rêve qui commence
Pour l'homme heureux, quand tout finit.

Allons, Glicère,
Rougis mon verre,
D'un jus bien doux,
Dont mon cœur est toujours jaloux.
Et puis, à table,
Bacchante aimable,
Enivrons-nous,
Les glous glous sont du rendez-vous.
Et puis, à table, } *bis.*
Bacchante aimable, }
Enivrons-nous,
Les glous glous sont du rendez-vous.
La la la la la la la la la la la la la la la la la.

La musique se trouve à Paris, chez L. Vieillot. éditeur, rue Notre-Dame-de-Nazareth, 32.

LE REFRAIN DES AMOUREUX.

CHANSONNETTE

Paroles et musique de Mme Amélie PERRONNET.

Vous répétez toujours la même chose,
Par vos discours, croyez-vous me toucher ?
Oui, ma fraîcheur est celle de la rose,
Mon cœur encore est plus dur qu'un rocher.

Depuis longtemps que je sais vous comprendre,
Je ne crois plus la moitié de vos vœux;
Car je sais bien que ce transport si tendre } *bis.*
Est le refrain de tous les amoureux. }

Quand je parais, soudain, sur mon passage,
Chacun de vous, alors, cherche à s'offrir;
Votre douleur, est dit-on, mon ouvrage;
D'un soupirant, moi, je fais un martyr.
Lettres d'amour par vous me sont écrites,
Et mieux encor, je les lis dans vos yeux;
Mais je sais bien que ce que vous me dites } *bis.*
Est le refrain de tous les amoureux. }

Lorsque chacun et m'adore et m'admire,
Je n'ai pas l'air de m'en apercevoir;
De vos tourments, moi, je ne fais que rire,
Et nul de vous n'obtient un mot d'espoir.
Non, car je crains l'inconstance terrible,
Je souffrirais les maux les plus affreux;
Aussi mon cœur veut rester insensible } *bis.*
Au doux refrain de tous les amoureux. }

La musique se trouve chez L. Vieillot, 32, rue Notre-Dame-de-Nazareth.

DÉDICACE

AU POÈTE HENRI CANTEL.

DÉCADENCE DU PAYS LATIN.

Air *du Vieux Quartier latin.*

Le temps n'est plus... où la vie était belle
Dans le quartier des riantes amours,
Où chaque femme avait un infidèle
Qui la quittait et l'estimait toujours,
Où le bonheur allait à la Chaumière
Sans discuter sur le vieux droit romain,
Où la grisette était noblement fière,
Où sans rougir... on lui donnait la main!

Le luxe ardent, sous ses longs plis de soie,
Des faux plaisirs a caché les remords;
Adieu... les jours de cette folle joie
Qu'en nos logis... on rencontrait alors...
Quand partageant et richesse et misère,
Dans ces hôtels que vous avez quittés,

Dessous ces toits... où chante une ouvrière,
Tous nos hymens... étaient si bien fêtés.

O mes amis, le siècle est à la mode
Pour les habits et pour les sentiments;
Avec raison vous cultivez le code,
De ce chaos sondez les éléments;
Aimer... fi donc... c'est une absurde chose
Que sottement pratiquaient nos aïeux,
A leurs élans... vous préférez la prose,
Et la jeunesse éteint ses plus beaux feux.

Jeune et blasé... c'est la moderne gloire,
Dont on se pare avec certain orgueil,
Sur chaque femme... on veut crier victoire,
En vieux sultan... qui jette son coup d'œil...
Ces beaux défis sont de pauvres miracles
Qu'il faut solder ainsi qu'en certain lieu,
A ce prix-là... vous levez les obstacles,
On vous exploite... et l'on vous dit... adieu!...

O toi... qui viens tout rempli d'espérance
Dans ce quartier qu'on t'avait peint si beau;
Au lendemain j'ai compris ta souffrance,
Sur les gazons et les fleurs d'un tombeau...
En vain en toi... le bonheur étincelle,
En écoutant des airs jadis chéris,
C'est une eau morte... où vogue ta nacelle;
L'amour... n'est plus qu'un *marchand à Paris.*

Parfois, pourtant, des éclairs de jeunesse,
Comme au vieux temps... vous ont électrisé.
Parfois encor... dans un moment d'ivresse,
Je me suis dit... que rien n'était brisé.
Méprisant tout et bijoux et toilette;
Sans en rien dire à son modeste amant;
Naguère encore on a surpris Lisette.
Qui nous cachait... un noble dévouement.

Le temps encor n'a pas tari la source
Du pur ruisseau de l'hospitalité.
Pour un ami... l'on ouvre encor sa bourse,
Et l'on comprend la noble pauvreté;
Ainsi qu'au bois la timide fauvette
Compose un chant... pour le printemps joyeux;
Peut-être... un jour... ma pauvre chansonnette,
Tu sauras plaire... à des amants heureux !!...

Eugène PÉGAND.

LE PETIT DOIGT DE MA GRAND'MÈRE

CHANSONNETTE

Paroles de F. Tourte, musique de A. Marquerie.

Rose, pourquoi cette dentelle
Ces rubans, cette fleur?

A-t-on besoin d'être aussi belle
Pour prier le Seigneur?
Parlez avec plus de franchise;
Mon petit doigt prétend,
Qu'au bal, et non pas à l'église,
Le plaisir vous attend.

— L'oracle, pour une chimère,
A tort vous étourdit;
Votre petit doigt, ma grand'mère,
Ne sait pas ce qu'il dit! (*bis.*)
Non, non, non, non, non, non non, non,
Votre petit doigt, grand'mère,
Ne sait pas, ne sait pas, ne sait pas ce qu'il dit!

— Chaque jour, c'est ruse nouvelle
Pour tromper ma rigueur;
Mon petit doigt, mademoiselle,
A lu dans votre cœur.
A ses parents, Pierre, il me semble,
Fit un pareil larcin.
Et ce soir vous allez ensemble
Prier le même saint.
L'oracle, etc.

— Rose, mon petit doigt l'assure,
Lui qui ne ment jamais,
Pierre vous aime, j'en suis sûre;
Qu'il dise ses projets.

Aux doux sentiments qu'il confesse,
Je sais que l'on se rend,
Que votre cœur, à sa tendresse,
N'est pas indifférent.

— S'il devine que j'aime Pierre,
L'oracle est érudit;
Votre petit doigt, ma grand'mère,
Sait très-bien ce qu'il dit!
Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Votre petit doigt, grand'mère,
Sait très-bien, sait très-bien, sait très-bien ce
(qu'il dit.

La musique se trouve chez M. Chaillot, éditeur, 354, rue Saint-Honoré, à Paris.

PANDORE OU LES DEUX GENDARMES.

CHANSON

Chantée par M. Levassor

Paroles et musique de M. Gustave Nadaud.

(Le brigadier doit avoir l'accent *gascon* et Pandore l'accent *alsacien.*)

Deux gendarmes, un beau dimanche,
Chevauchaient le long d'un sentier;

L'un portait la sardine blanche,
L'autre le jaune baudrier.
Le premier dit d'un ton sonore ;
« — Le temps est beau pour la saison!
— Brigadier (répondit Pandore), } *bis.*
Brigadier, vous avez raison! »

Phœbus, au bout de sa carrière,
Put encor les apercevoir;
Le brigadier, de sa voix fière,
Troubla le silence du soir :
« — Vois, dit-il, le soleil qui dore
Les nuages à l'horizon!
— Brigadier, etc. »

« — Ah! c'est un métier difficile :
Garantir la propriété;
Défendre les champs et la ville
Du vol et de l'iniquité;
Pourtant l'épouse qui m'adore
Repose seule à la maison.
— Brigadier, etc. »

« — Il me souvient de ma jeunesse;
Le temps passé ne revient pas...
J'avais une folle maîtresse
Pleine de mérite et d'appas,
Mais le cœur... (pourquoi?...) je l'ignore,

Aime à changer de garnison.
— Brigadier, etc. »

« — La gloire, c'est une couronne
Faite de rose et de laurier;
J'ai servi Vénus et Bellone :
Je suis époux et brigadier.
Mais je poursuis ce météore
Qui vers Colchos guidait Jason.
— Brigadier, etc. »

Puis ils rêvèrent en silence ;
On n'entendit plus que le pas
Des chevaux marchant en cadence ;
Le brigadier ne parlait pas.
Mais, quand revint la pâle aurore,
On entendit un vague son :
« Brigadier, répondait Pandore, } *bis.*
Brigadier, vous avez raison! » }

La musique chez MM. Heugel et Ce, 2 *bis*, rue Vivienne.

LE DOMINO NOIR.

RONDEAU

Chanté par Mme DAMOREAU-CINTI, au théâtre de l'Opéra-Comique.

Paroles de M. SCRIBE, musique de M. D.-F.-E. AUBER

Ah! quelle nuit!
Le moindre bruit
Me trouble et m'interdit,
Et je m'arrête, hélas!
A chaque pas.
Soudain, j'entends
De lourds fusils, au loin, retentissants,
Et puis, qui vive! hola!
Qui marche là?
Ce sont des soldats un peu gris,
Par un sergent ivre conduits;
Sous un sombre portail, soudain, je me blottis.
Et grâce à mon domino noir,
On passe sans m'apercevoir.
Tandis que moi,
Droite, immobile et mourante d'effroi,
En mon cœur, je priais

Et je disais :
O mon Dieu, Dieu puissant,
Sauve-moi de tout accident,
Sauve l'honneur du couvent!

Ils sont partis,
Je me hasarde, et m'avance et frémis;
Mais voilà qu'au détour
D'un carrefour,
S'offre à mes yeux
Un inconnu, sombre et mystérieux,
Ah! quelle est ma frayeur,
C'est un voleur!
Il me demande, chapeau bas,
La faveur de quelques ducats;
Et moi, d'un air poli, je lui disais tout bas :
Je n'ai rien, monsieur le voleur,
Qu'une croix de peu de valeur.
Elle était d'or,
Je la cachais, et de mon mieux encor;
Le voleur, malgré ça,
S'en empara.
Et pendant ce moment,
O mon Dieu, disais-je en tremblant
Sauve l'honneur du couvent!

En cet instant,
Passe en chantant,
Un jeune étudiant,

Le voleur, à ce bruit,
Soudain s'enfuit;
Mon défenseur
S'approche alors : calmez votre frayeur,
Je ne vous quitte pas,
Prenez mon bras.
Non, non, monsieur, seule j'irai.
— Non, Sénora, bon gré, mal gré,
Jusqu'en votre logis, je vous escorterai.
— Non, non, cessez de me presser.
— Calmez-vous, je vais vous laisser.
Mais un baiser,
Un seul baiser, comment le refuser?
Un baiser, je le veux;
Il en prit deux.
Et pendant ce moment,
O mon Dieu, disais-je en tremblant,
Sauve l'honneur du couvent!

La musique chez MM. Brandus et Ce, 103, rue Richelieu.

Le Domino Noir, opéra-comique en 3 actes, en vente, à Paris, chez M. Tresse, éditeur, 2 et 3, galerie de Chartres, Palais-Royal. Prix : 60 cent.

L'INGÉNUE DE SAINT-LO

ET

LE PETIT PARISIEN

HISTORIETTE

Paroles et musique de M. Amédée de BEAUPLAN.

Y a bé longtemps que j' roulons,
Quand est-ce donc qu' j'arriverons ?
Et qu'un brin j' nous dégourdirons !
Il est bé temps qu'on nous débale,
V'là l' soleil qui paraît, enfin ;
Man p'tit monsieu, man bon voisin,
Vous qu'êt' natif d' la capitale,
Ça s'rait-i Paris qu' j'aperçois,
C' beau grand clocher doré qu' je vois,
Là ou c' que fument tous les toits,
Où c' que d' l'eau coule cont' un bois ?
Quoi, c'est Paris, queu plaisir, queu bonheur !
Mais pourquoi donc qu' ça m' fait comm' un' [frayeur ?
Vous m'offrez poliment d'être mon conducteur.

Ben obligé, p'tit Parisien,
J' vois qu' vous avez l'âme bé bonne,
Ici mé, je n' connais personne,
Et j' viens d' Saint-Lô voir man parrain } *bis.*
Ben obligé, p'tit Parisien.

Enfin, nous v'là dans c' biau Paris;
Sont-ils mouvants, font-ils des cris;
On dirait des vrais ahuris.
Bon, v'là l' bureau d' la déligence,
V'là qu' chacun réclam' ses effets :
Moi, j'ai deux mall', trois gros paquets,
Un grand panier qu'a pus qu'une anse,
Un sac de nuit et deux mann'quins
Cont'nant du beurre et cinq lapins.
Je n' les vois point; ah! queu guignon!
Mé pauv' lapins, où c' qui sont donc?
— De vos lapins ne vous tourmentez pas,
Le voisin va vous tirer d'embarras :
Je me charge de tout, pour vous plus de tracas.

— (*Parlé en traînant beaucoup.*) Quiens.....
Ben obligé, p'tit Parisien,
J' vois qu' vous avez l'âme bé bonne,
Ici, mé, je n' connais personne,
Un p'tit peu d'aide est un grand bien,
Ben obligé, p'tit Parisien...
V'là mé lapins... j' lé vois, j' lé tien...
Ben obligé, p'tit Parisien.

Dans c'te bell' voiture, ma foi,
V'là bé tous mes effets, je croi;
Chez man parrain, conduisez-moi;
C'est monsieu Bouclé qu'y se nomme,
Coiffeur de la grande Opéra.
Pourquoi qu' vous fait' arrêter là?
Moi, déjeûner cont' un jeune homme?
Je n' sais point si ça n'est pas mal...
Quoi! c'est ça qu'est l' Palais-Royal?
Lé bell' boutiques, l' biau jardin!
C'est qu' j'ons tout d' même joliment faim.
C'tit Parisien m'a l'air d'un enjôleur.
Mais v'là l' fricot! Jarni la fine odeur.
Ma fé, puisque j'y suis, autant qu' j'y fasse hon-
Je n'vous r'fuse point, p'tit Parisien, [neur.
Car je sens qu' l'estomac m' demande;
Pardon, si l'appétit m' commande;
J'irons tantôt voir man parrain.
Ben obligé, p'tit Parisien.
Queu bon fricot, ça fait du bien.
A vot' santé, p'tit Parisien.

Je n' sais point si j' dois accepter
Ces beaux bijoux qu' vous v'nez d'ach'ter?
C' beau chapeau bé fait pour tenter.
C'est qu' ça donn'rait bé d' la tournure,
Si j' voulions cor nous promener;
Ma fé, tant pis, j' vas m'en orner.
J' laiss'rons tout ça dans la voiture,

Quand j' descendrons chez man parrain.
Si ça s' pouvait, p'tit Parisien,
J' voudrais bé voir les animaux,
Les homm's de cire et les tableaux.
I dit comm' ça qui n' peut point me r'fuser.
Mais, quoi qu' j'entends qui vient d' me pro-
[poser!
Comment qu' vous avez dit? un gentil p'tit
[baiser?

(*Parlé.*) Un baiser, m' n'ami, assez causé, bé des choses chez vous.

Nenni, point d' ça, p'tit Parisien,
Vous m' prenez sans dout' pour une autre?
J' vois ton jeu, mais tu n' vois point l' nôtre.
On peut s' prom'ner, ça n' gâte rien;
Mais point d' baiser, j' vous l' défends bien.
Ne l' tentez point, p'tit Parisien,
Faudrait taper et ça n' vaut rien.

Bonté du ciel, v'là qui fait nuit!
Voyez donc comme l' temps s'enfuit
Quand on s'amuse et quand on rit.
Quoi qu' c'est donc encor qui m' propose:
Un bal costumé... quoi qu' c'est qu' ça?
Il est trop tard... j' n'entre point là...
J' voudrais pourtant connaît' la chose.
Vous dit's que c'est ben amusant;
Ma fine, entrons un p' tit instant.

Je m'sens tout'brav'sous c'grand chapeau...
V'là-t-i du monde, ah! qu' c'est-i beau!
Les beaux pierrots, les beaux p'tits postillons.
V'là-t-i des Turcs...Mais qui qu'j'apercevons?
Non, je n'm'abuse point, c'est bé lui qu'j voyons.

(*Parlé avec beaucoup d'accent et de débit.*) Quiens, vous v'là ici, monsieu Bouclé, c'est-i plaisant da... v'là ti un tour! Vous n' me r'mettez donc point... Simonne Rabot .. Moi, j' vous r'mets ben sous vot' perruque. Et c'tiot blondin (*en appuyant*) d'vinez qui qu' c'est, man parrain... maginez-vous qu' c'est man voisin d' gauche d' la déligence; j' l'avons pris à Quin (*Caen*), et d' puis c'matin que j' sis débarquée, gn'a point d'honnêteté qui n' m'fasse; i n' veut point m' lâcher. (*Cette fin doit se dire sans respirer et de plus en plus vite*) : I ma tout fait voir en voiture avec mes malles, mes paquets, vingt livres d' beurre et cinq gros lapins qu' mon onc' a f'rais tués pour vous da...

C'est man parrain, p'tit Parisien,
Que je r'trouve en porichinelle;
Pas vrai qu' l'aventure est nouvelle?
J' vous rends vot' bras, j' vas prendre l'sien;
Ben obligé, p'tit Parisien.
Embrassons-nous, mau bon parrain,
Jusqu'au revoir, p'tit parisien.

La musique chez M. Meissonnier fils, 13, rue Dauphine

ADIEU MES PETITS ANGES

SOUVENIRS

Chantés par M. Amédée Artus, au Casino des Arts

Paroles de M. Édouard Dugas,

Musique de M. Paul Henrion.

Ou Air : *Si ça t'arrive encore.* (La Marraine.)

Quand je suis triste et désolé.
De gais portraits charment ma vue
Des femmes qui m'ont consolé,
Je passe une tendre revue.
L'une me presse encor la main,
L'autre me dit : « Comme tu changes! »
— Je songe à faire mon chemin :
Bonsoir; adieu, mes petits anges.

La première aimait les romans
Et les mélodrames terribles;
Je me rappelle ses serments
Et son goût pour les comestibles :
Il lui fallait avec *Marty*
De la galette et des oranges;

Mais elle avait trop d'appétit.
Bonsoir; adieu, mes petits anges.

La seconde, à sa vive ardeur
Livrait son âme tout entière :
« Ah! disait-elle, avec ton cœur
« Je ne voudrais qu'une chaumière. »
Vers l'Italie ou le Tyrol,
Elle aurait habité des granges;
Et je payais son entre-sol.
Bonsoir; adieu, mes petits anges.

Celle-ci chérissait les vers;
Nous ne parlions pas d'autre chose.
J'aurais craint d'irriter ses nerfs
Si je l'eusse adorée en prose.
Sans regretter mes jours perdus
A vous griffonner des louanges,
Je rime moins et gagne plus.
Bonsoir; adieu, mes petits anges.

Et cette autre au noble maintien!
Les bijoux étaient sa faiblesse;
Une bague en collier de chien
Aurait tenu son cœur en laisse.
Je ne trouverais plus urgent
De vous en couvrir les phalanges :
Et puis l'or coûte de l'argent.
Bonsoir; adieu, mes petits anges.

Dans un rêve, ainsi je croyais
Revoir celles qui m'ont su plaire,
Quand ma femme, que j'oubliais,
Me réveilla tout en colère.
En songeant aux mots que j'ai dits,
Elle me fait des yeux étranges ;
Je ne suis pas au paradis.
Bonsoir ; adieu, mes petits anges.

La musique se trouve à Paris, chez M. Paté, éditeur, 14, passage du Grand-Cerf.

UNE NOCE A MONTREUIL.

Air : *Mire dans mes yeux tes yeux.*

Enfants, dis-je à deux confrères,
Nous avons bon pied bon œil,
Au lieu d' flâner aux barrières
Si nous allions à Montreuil.
Allons viv'ment qu'on s'embarque,
J' possède un couple d'écus ;
Tapez, tapez-moi là-d'ssus
Ça sonne le monarque.
Tapez, tapez-moi là-d'ssus
Et n'en parlons plus.

A Charonn' c'est l' moins qu'on entre
Boire un p'tit coup chez Savart,
Mais l'un d' nous s' sent mal au ventre
En avalant son nectar,
Savart, craignant qu'i' n' s'insurge,
Dit en r'versant un coup d' jus :

Tapez, tapez-moi là-d'ssus,
C'est bon mais ça purge,
Tapez, tapez-moi là-d'ssus
Et n'en parlons plus.

Nous y v'là, bonjour la mère,
Fricassez-nous un lapin,
— Bah ! faites-en sauter un' paire,
Histoir' de goûter vot' vin.
Nous somm's en fonds comm' dit c't'autre,
Les trois n' s'ront pas superflus.

Tapez, tapez-moi là-d'ssus,
Ce s'ra chacun l' nôtre,
Tapez, tapez-moi là-d'ssus
Et n'en parlons plus.

Tu cries à casser les vitres,
Voyons de quoi te plains-tu?
A trois nous n'avons qu' douze litres,
Vrai nous aurons l' prix d' vertu
Moi je n' quitte pas la guinguette
Qu' mes goussets n' soient décousus.

Tapez, tapez-moi là-d'ssus
Qu'on mont' la feuillette
Tapez, tapez-moi là-d'ssus
Et n'en parlons plus.

Allons, qui prend la parole,
L'un ou l'autr' ça m'est égal,
Mais n' chantez pas d' gaudriole
J' trouv' ça trop sentimental,
Chantez, le vin nous excuse,
D' Martin les r'frains les plus crus.

Tapez, tapez-moi là-d'ssus.
N'y a qu' ça qui m'amuse,
Tapez, tapez-moi là d'ssus
Et n'en parlons plus.

Deux époux d' la rue Saintonge
Sont avec nous dans la cour,
L'mari boit comme une éponge,
Et la femme crie comme un sourd.
Avec quell' rage elle contemple
Les pichets qu' son homm' a bus.

Tapez, tapez-moi là-d'ssus.
Faut faire un exemple,
Tapez, tapez-moi là-d'ssus
Et n'en parlons plus.

J' suis amoureux quand je chante

Et qu' j'ai pompé mon p'tit coup,
Aussi j' vois bien qu' la servante
N'est pas déchiré' du tout,
Ses p'tits yeux gris semblent dire :
De certains appas charnus,

Tapez, tapez-moi là-d'ssus,
Ça m' fait toujours rire,
Tapez, tapez-moi là-d'ssus
Et n'en parlons plus.

C'est fini faut s' mettr' en route,
Allons somm's-nous disposés,
Quand nous aurons bu la goutte
Tous nos gros sous s'ront usés.
Quand vous s'rez dans votr' domaine
Sur vos *poussiers* étendus,

Tapez, tapez-moi là-d'ssus,
En v'là pour la s'maine,
Tapez, tapez-moi là-d'ssus
Et n'en parlons plus.

Ch. Colmance.

TROMPEZ-MOI, TROMPONS-NOUS!

FRANCHISE

Paroles et musique de M. Amédée de Beauplan.

Vous me trompez, je le vois bien,
De vos discours, je ne crois rien.
C'est égal, c'est égal,
C'est bien plus original!
Trompez-moi, trompons-nous,
C'est un plaisir assez doux;
En tous temps, en tous lieux,
Les jeunes comme les vieux,
On ne fait que cela,
Tout le monde en est là! } *bis.*
Trompez-moi, trompons-nous,
Ah! ah! ah! ah! ah!
Ce plaisir est assez doux.
Ah!

Vous me jurez fidélité,
J'en jure autant de mon côté;
Nous faisons des serments

Comme en font tous les amants :
Seulement, nous savons
Que tous les deux nous mentons.
C'est égal, c'est égal,
C'est bien plus original!
On ne fait que cela,
Tout le monde en est là!
Trompez-moi, etc.

Pour moi, vous voudriez mourir;
Pour vous, moi, je voudrais périr!
Et, pourtant, nous savons
Qu'à bien vivre nous tenons.
C'est égal, c'est égal,
C'est bien plus original!
Le fer ou le poison,
Nous jurons que tout est bon;
Nous ne ririons pas trop,
Si l'on nous prenait au mot.
Trompez-moi, etc.

Lorsque nous aurons, par malheur,
Quelque rancune sur le cœur,
Loin d'être moins joyeux,
Nous nous ferons les doux yeux;
Vengeons-nous par des traits,
Mais ne nous boudons jamais.
Bouder est ennuyeux,
Se tromper vaut cent fois mieux;

On ne fait que cela,
Tout le monde en est là!
Trompez-moi, trompons-nous, } *bis.*
Ah! ah! ah! ah! ah!
Ce plaisir est assez doux.
Ah!

La musique se trouve à Paris, chez M. Heu, éditeur, 10, rue de la Chaussée-d'Antin.

MA VOISINE.

Paroles de M. Charles Letellier,

Musique de M. A. Marquerie.

De l'autre côté de la rue,
Depuis quatre jours j'aperçois
Le plus joli petit minois
Qui jamais ait charmé la vue.
Contours charmants, air enchanteur
Yeux langoureux, bouche mutine,
Seize ans à peine et ma voisine,
C'est trop de moitié pour mon cœur.
Belle voisine,
Quand j'examine
Vos doux attraits,

Ah! si j'osais,
Je vous dirais que... mais je n'oserai jamais,
Non, non, non, non, je n'oserai jamais,
Non, non, jamais,

Quand le jour commence à paraître,
Caché derrière mon rideau,
Je la vois, avec un peu d'eau,
Mouiller les fleurs de sa fenêtre :
Elle se croit seule, et, sans peur,
Loin de toute œillade indiscrète,
Tandis qu'avec une lorgnette,
Je la contemple avec ardeur.
Belle voisine, etc.

Après les soins de son ménage,
A sa fenêtre elle s'asseoit,
Place un dé d'ivoire à son doigt,
Chante et travaille à quelque ouvrage.
Ses longs cheveux noirs et bouclés
Tombent sur son cou qui s'incline,
Et mes yeux, sous sa mousseline,
Devinent des trésors cachés.
Belle voisine, etc.

Mais déjà l'étoile brillante
Invite au sommeil, au repos,
Et je vois sur ses blancs rideaux
S'agiter une ombre élégante ;

L'ombre s'envole, alors adieu...
Je m'endors, et dans sa chambrette
Un doux rêve à ses pieds me jette,
Où j'ose lui dire avec feu :

Ah ! ma voisine,
Forme divine
Du paradis
Je vous chéris,
Et je vous dis :
Toujours, vous serez mes amours,
Toujours, toujours,
Vous serez mes amours,
Toujours, toujours.

La musique se trouve à Paris, chez M. Paté, éditeur, passage du Grand-Cerf, 14.

LE GARÇON BOULANGER

CHANSONNETTE

Chantée par M. F. Berthelier, de l'Opéra-Comique, aux concerts de la salle de Hertz.

Paroles de M. E. Bourget, musique de M. P. Henrion.

La boulangère a des écus ;
Mais elle est moins riche que belle ;

Depuis longtemps je n'en dors plus,
Car je me consume pour elle.
Moins riche, ell' verrait mon chagrin;
Mais veuve, elle est fine matoise.
Hélas! je suis dans le pétrin;
J'y meurs d'amour pour la bourgeoise!...
Hein!!! faisons le pain
Et le levain,
Il est des feux bien plus terribles
Que les feux de mon four; (*bis*)
Hein!!! faisons le pain
Et le levain,
Ce sont les feux inextinguibles
De l'amour! (*ter*)
Hein!

Son teint de lis et de satin
Est bien plus pur que ma farine!...
Tandis que moi, soir et matin,
Je me dessèche et je me mine...
O ciel, tous mes maux, voyez-les!
Je suis un être bien à plaindre...
Mes bras sont comm' mes pains mollets,
Et je n'ai plus la forc' de geindre...
Hein!!! faisons le pain, etc.

Comme Richard Cœur-de-Lion,
En proie à ma fièvre brûlante,
Je geins sans cesse en ma prison,

Au souvenir de mon amante.
A Cendrillon, son pied si beau
Eût disputé jadis le trône;
Tandis qu'en secret, en gruau,
Seul, je lui tresse une couronne!...
Hein!!! faisons le pain, etc.

A forc' de geindre, un' certain' fois,
On le d'mande à la boulang'rie;
La boulangèr' lui dit: François,
Voulez-vous v'nir à la mairie?
Vous faites marcher la maison,
En voulez-vous être le maître?
— Trésor du ciel! fit le mitron,
J' s'rais mon patron et l' vot' peut-être!
Quoi! j'aurai celui
D'êtr' vot' mari!
Pour moi, quel bonheur indicible!
Ah! bourgeois', quel beau jour!
Car pour nous, dès ce jour,
Hein!!! je f'rai le pain
Et le levain,
Pour moi, plus de travail pénible...
O amour! ô amour!
Quel beau jour!
Hein!

La musique se trouve à Paris, chez M. Colombier, éditeur, 6, rue Vivienne.

BOIS CE VIN QUE L'AMOUR DONNE

CHANSON DE LA COUPE

Chantée par Mme Borghi-Mamo, au théâtre impérial de l'Opéra, dans *Herculanum*.

Paroles de MM. Méry et Hadot, musique de F. David.

Bois ce vin, que l'amour donne
En automne, (*bis*)
Chaque goutte, au teint vermeil,
Est un feu qui nous embrase,
Une extase, (*bis*)
Un sourire du soleil.

Bois ce vin : la vigne féconde
Le mûrit au berceau du jour,
Pour Vénus, la fille de l'onde,
La blonde mère de l'Amour.
Oui, ce vin, conseiller céleste,
Nous dit à tous de la saisir,
La seule vérité qui reste,
La douce ivresse du plaisir ! (*bis*)
Bois !
Bois, ce vin, etc.

En buvant ce vin, on oublie
Les tristes instants du passé,
De toute chaîne qui nous lie
Le souvenir est effacé.
La mémoire nous est ravie;
Nous renaissons, la coupe en main;
A chaque jour de notre vie
Succède un plus beau lendemain. (*bis*)
Bois!

Bois ce vin que l'amour donne
En automne, (*bis*)
Chaque goutte, au teint vermeil,
Est un feu qui nous embrase,
Une extase, (*bis*)
Un sourire du soleil.
Chaque goutte, au teint vermeil,
Est un feu qui nous embrase,
Une extase,
Un sourire du soleil;
Une extase.
Un sourire, un sourire du soleil.

La musique se trouve à Paris, chez L. Vieillot, 32, rue Notre-Dame-de-Nazareth.

Herculanum, grand opéra en 4 actes, en vente, à Paris, chez Michel Lévy frères, éditeurs, 2 *bis*, rue Vivienne. Prix : 1 franc.

LA PETITE MARGOT

RONDEAU

Chanté par Mlle Léontine, au théâtre de la Gaieté.

Paroles de MM. Clairville et Milon.

Air *du rondeau des Deux Maîtresses* (Doche).

C'est sur l'herbage,
Dans un village,
Qu' la p'tit' Margot se dépêcha d' grandir;
Du toit champêtre,
Qui m'a vu naître,
Je garderai toujours le souvenir

J' n'avais alors ni clinquants ni parure,
Je n' savais pas tant seul'ment c' que c'était;
Mais quand l' printemps réveillait la nature,
Sa première fleur brillait à mon corset.
J'étais heureuse,
J'étais joyeuse,
Et dans c' temps-là j'aurais donné d' bon cœur,
Tout un royaume
Pour l'humble chaume
Qui m' promettait tant d' plaisir et d' bonheur.

Quand je passais m' dandinant sur mon âne,
Les villageois m' trouvaient très-bien comm' ça,
Et si j' n'avais qu' des habits d' paysanne,
Ils savaient bien qu'un bon cœur battait là.
J' n'étais pas fière,
On pouvait m' faire
Tout c' qu'on voulait sans qu' j'y trouve aucun
D'un' gaîté franche, [mal ;
Chaque dimanche,
De l'avant-deux je donnais le signal.

Je n'voyais pas de grands airs comm' les vôtres,
Personne alors ne me dictait des lois ;
C'est à la ville, en f'sant rougir les autres,
Que j'ai rougi pour la première fois.
Pauvre fillette,
Que je regrette
Ce temps heureux qui ne reviendra plus !
O mon village !
O mon jeune âge !
O mes beaux jours, qu'êtes-vous devenus ?

Puisque j' devais, dans le monde où vous êtes,
Chercher l' bonheur sans jamais savoir où,
Il fallait donc m' laisser avec mes bêtes,
Mon chat, mon chien et mon cousin Jaillou.
C'est sur l'herbage,
Dans un village,
Qu' la p'tit' Margot se dépêcha d' grandir ;

Du toit champêtre,
Qui m'a vue naître,
Je garderai toujours le souvenir.

Margot ou les Bienfaits de l'Éducation, vaudeville en 1 acte, de MM. Clairville et Milon, en vente chez M. Marchant, éditeur, 12, boulevard Saint-Martin. Prix : 50 centimes.

A LA FLEUR DU BEL AGE

RONDE

Chantée par Mlle Massi, au théâtre de l'Opéra-Comique, dans *le Pré aux Clercs*.

Paroles de M. de Planard, musique de M. Hérold.

A la fleur du bel âge,
Georgette, chaque jour,
Disait dans le village :
Jamais n'aurai d'amour.
Un soir, par imprudence,
Au son du tambourin,
Elle suivit la danse,
Dans le bosquet voisin...
Ah ! pauvre Georgette,

Le bal est un plaisir
Eveillant le désir,
Et l'amour, en cachette,
Y guette
Une fillette
Toujours. } *bis.*

Robert, du voisinage,
Etait le beau danseur ;
Il la voit, il l'engage :
Pour elle, quel honneur!
De son bras il la serre
Sur son cœur doucement,
Et la jeune bergère
Trouva ce jeu charmant.
Ah! pauvre Georgette, etc.

Tout en faisant la chaîne,
Robert prit un baiser;
Et puis, sous le grand chêne,
On s'alla reposer.
La nuit vient... comment faire?
Robert offre son bras,
Et, depuis, la bergère
Soupire et dit tout bas :
Ah! pauvre Georgette,
Le bal est un plaisir
Eveillant le désir,

Et l'amour, en cachette,
Y guette
Une fillette
Toujours. } *bis.*

Le Pré aux Clercs, opéra-comique en 3 actes, de M. Eugène de Planard, musique de M. Hérold, en vente, à Paris, chez M. Tresse, éditeur, galerie de Chartres, 2 et 3, Palais-Royal. Prix : 1 fr.

L'INFUSION DES OMNIBUS

Actualité jouée par Blondelet,
au théâtre des Folies-Dramatiques

Paroles de M. E. Bourget, musique de M. ***.

(*Elle arrive en courant et en agitant en l'air son parapluie, et crie pendant la ritournelle.*) Conducteur ! conducteur ! ah ! j' t'en moque ! que le bon Dieu bénisse... l'infusion des omnibus !...

REFRAIN.

C'est indigne,
Pas un' ligne
D' voiture à placer !

Faut des maîtres
Pour ces lettres
Qu'on vient d'y placer.
Dans Paris, l' monde a l'air, d'vant ces om-
D'un tas d'olibrius. [nibus,

1er COUPLET.

J'ai poussé, dans l' temps,
Des cris de chats-huants
Contr' les poids et les m'sures;
Je r'commence encor,
Pour blâmer plus fort
L'infusion des voitures.

(*Parlé.*) En v'là une d'invention!... voyons, saperloche! c'est y ça des lignes d'OMNIBUS?... moi, j'appelle ça des lignes de rébus... qui dit : *omnibus*, dit : *pour tous*, à c' qu'on dit... Eh ben! moi, je prétends que toutes fois et quantes qu'il faut avoir reçu une inducation transcendante, connaître les *alpha* et les *bêta* pour en être, je dis que vot' infusion ne peut amener que la confusion des confusions... du moins, c'est mon opinion.

C'est indigne, etc.

2e COUPLET.

Avec l'A B C,
Que j' sais pas assez,
Faut que je cherch' ma route;

Ma manièr' de voir,
Le jour comm' le soir,
Fait que je n'y vois goutte.

(*Parlé.*) Pardine! est-ce que je suis la seule qui ne sache pas lire?... Dans le temps... j' disais : j' prends la voiture verte, j' prends la voiture jaune, et c'était fini... roule ta bosse, me v'là partie... Ajoutez à ça que Paris était le seul pays oùs que l'on voyait l'hiver circuler des HIRONDELLES (*Elle rit.*) Bien plus, dans ma maison, y avait un jeune homme, qui écrit dans le PHILOCOME, le courrier des coiffeurs, qu'avait composé sur tous les noms des voitures des choses d'un esprit d'ange... entr'autres, l'éloge des PARISIENNES, et comme je suis d' Paris, ça m'avait flattée... V'là c' qui disait, écoutez, comme c'est joli: « Non, rien n'égale la PARISIENNE... légère comme une GAZELLE... DILIGENTE comme une HIRONDELLE, la jeune DAME FRANÇAISE, ayant nom PARISIENNE, l'emporte sur les BÉARNAISES, les BATIGNOLLASES, et se trouve la CITADINE la plus FAVORITE des OMNIBUS!... » C'est-y câlin, ça?... (*Avec indignation.*) Allez donc!... décrire des choses galantes comme ça avec vos girouettes de lettres!...

C'est indigne, etc.

3e COUPLET.

Si j'étais préfet,
V'là c' que j'aurais fait :
Fallait, pour s' fair' comprendre,
Prendr' le sens, oui-da,
Que chaque lettre a,
Lorsqu'on la fait entendre.

(*Parlé.*) C'était simple comme bonjour... Si on m'avait consultée, moi, v'là ce que j'aurais fait... j'aurais pris, par exemple, la ligne **O** pour desservir les quais... j'aurais fait descendre l'**O** tout le long, le long de la rivière... c'était tout naturel... J'aurais donné à la Chaussée-d'Antin les voitures **U P** (*huppées*); aux Invalides, les voitures **A G** (*âgées*); pour l'Ecole-Militaire, les voiture **D P** (*d'épées*); au quartier Latin, le **P Y** (*pays grec*); au coin de la rue des Quatre-Vents, les voitures sous le **V** (*soulevées*); au quartier Bréda, les voitures **M E** (*aimées*); pour la Bourse, les lignes d'**A J O** (*d'agiot*); et pour les gens pressés, les voitures **L E** (*ailées*), et le public étant ainsi **E D** (*aidé*), au lieu d'être **A J T** (*agité*) et de **V G T** (*végéter*), aurait fini par **C D** (*céder*).

C'est indigne, etc.

4e COUPLET,

Je n'ai vu qu' du feu.

Voulant voir mon n'veu,
Qui demeure à Montmartre.
Trois fois j'ai voulu,
Trois fois j'ai pas pu ;
A fallu z'en rabattre.

(*Parlé.*) Enfin, une dernière fois... j'entre tout d' go dans l' bureau, et je dis au buraliste : Monsieur, je veux et je tiens absolument à aller à Montmartre, et dans vos voitures!... — C'est très-simple, qui m' dit ; vous n'avez qu'à vous y rendre dans la lettre **I**. — La laiterie ?... mais ça m' va... Justement, mon neveu qu'est nourrisseur... la laiterie pour les nourrisseurs... mais ça rentre dans mon système; avec votre laiterie, vous tombez dans mon système!... Une autre fois, j'allais à Pantin, on me dit : c'est la ligne de la Villette; il vous faut le **K**. J'allais mettre la main sur le **K**, lorsque je suis tombé sur la lettre qui suit le **P**... Une autre fois encore, je ne sais plus oùs que j'allais... On m'avait dit qu'on avait lu qu'il me fallait l'**U**.. Le buraliste me dit : Il vous faut l'**U**, vous trouverez l'**U** à l'aile... — Comment, à l'**L** ?... — Oui, vous trouverez l'**U** à l'aile gauche du Louvre... Je vas à c't' aile, oùs qu'on me donne le **N° 77**. (*Elle fait la grimace.*) Hum ! Le buraliste me dit : vous avez le **N° 77**,

vous avez le temps de prendre l'air... Je sors du bureau sur le crottoir... je vois l'**R** qui passe... Ma foi, je fais ce qu'il m'a dit, c't homme... je grimpe dans l'**R**, qui me mène... devinez où?... à Chalenton-Saint-Molisse... Ah! sac à papier! si vous m'aviez vue... j'étais pu une femme... j'étais une tomate!... Je reviens furieuse faire une scène à c' buraliste... qui me dit tranquillement : c'est une erreur... une autre fois, je vous inviterai à prendre le **T**... — Prendre le thé, moi?... pas avec vous, mon chou! Vous pouvez bien m'inviter à prendre l'air, le thé, tout ce que vous voudrez, mais n... i... ni... fini de rire, mon gros... Je ne prendrai plus que des fiacres, des sapins, des berlingots, des polkas, des milords ou des vinaigrettes... j' prendrai de tout, excepté... de votre **A B C**, même des cabs... vous savez, de ces bêtes de voitures anglaises qu'on fouette à l'envers... j' prendrai des cab à la course... des *cab à l'heure*... tiens! qu'est-ce que j' dis : des cabaleurs... Oui, ça m' va, des cabaleurs!... beaucoup de cabaleurs!... ça fait qu' ça f'ra tomber vos rébus... d'omnibus...

C'est indigne,
Pas un' ligne
D' voiture à pincer!

Faut des maîtres
Pour ces lettres
Qu'on vient d'y placer.
Dans Paris, l' monde a l'air, d'vant ces om-
D'un tas d'olibrius, [nibus,

La musique chez M. P. Godet, éditeur, rue des Jeûneurs 17.

LA MANSARDE DE BÉRANGER

ROMANCE

Paroles de Marc Constantin

Un jour Lisette, au déclin de sa vie,
Lassée enfin d'un titre passager,
Allait revoir la mansarde chérie
Que si longtemps habita Béranger!
Comme autrefois je tremble, disait-elle,
Quand près de lui j'accourais me glisser,
Et tout gaîment sans me faire annoncer!
L'amour alors m'abritait de son aile!
Doux souvenir viens encor me bercer! (*bis*)

Quand j'arrivais au seuil de sa chambrette,
Tout aussitôt il me tendait les bras!
J'avais son cœur, et mon divin poëte

Se désolait quand je n'arrivais pas.
Libres alors comme les hirondelles
Que dans les airs on voit se balancer,
Tout près du ciel nous savions nous placer,
Et j'apprenais ses chansons immortelles!
Doux souvenir viens encor me bercer! (*bis*)

Toujours joyeux malgré notre infortune,
Nous savions fuir les regards indiscrets!
Pour nous aimer, qu'importait la fortune!
Dans la mansarde elle avait peu d'attraits.
Souvent le soir, au milieu d'un poëme
Il s'arrêtait, et pour se délasser,
Entre deux vers qu'il voulait retracer,
En souriant il me disait : Je t'aime!...
Doux souvenir viens encor me bercer! (*bis*)

Adieu, plaisirs, instants de folle ivresse,
Sans liberté le bonheur fuit toujours!
Pour un palais il faut que je délaisse
L'humble réduit, témoin de nos amours!
Si j'ai perdu cette flamme céleste
Et mes beaux jours qu'il me faut effacer,
Mon Béranger, je dois y renoncer,
Mais, par bonheur, que ta gloire nous reste!
Doux souvenir viens encor me bercer! (*bis*)

La musique se trouve chez F. Gauvin, éditeur de musique, Palais-Royal, péristyle de Chartres, 11 et 12.

LA PETITE MADELON

HISTORIETTE

Paroles de M. A. Renaud, musique de A. de Beauplan.

La petite Madelon,
Un beau matin, de chez sa mère,
S'en fut avec un garçon,
A qui la belle était bien chère.
Ils s'aimaient tous deux
En vrais amoureux,
Soupirant nuit et jour
Pour l'amour;
Peu d'argent comptant;
Mais ils s'aimaient tant;
L' sentiment
Vaut bien mieux que l'argent.
Ah! ah! ah! ah! (*bis*) comme ils s'aimaient [tous deux,
Ces amoureux.
Ah! ah! ah! ah! (*bis*) comme ils s'aimaient [tous deux.

Quitter père et mère ainsi,
Assurément, c'est très-blâmable;
Mais s'il faut tout dire ici,

Madelon devient excusable.
On lui refusait
Celui qu'elle aimait,
En parler lui valait
Un soufflet:
Au lieu de calmer,
Ça fait plus aimer;
L' sentiment
Qu'est battu d'vient plus grand.
Ah! ah! ah! ah! (*bis*) comme ils s'aimaient
Ces amoureux. [tous deux,
Ah! ah! ah! ah! (*bis*) comme ils s'aimaient
[tous deux.

Le jour touchant à sa fin.
Ils arriv'nt dans un beau village,
Le lend'main de grand matin,
Ne rêvant qu'à leur mariage.
D'un air égaré
Ils vont chez l' curé,
Le prier d' les unir,
D' les bénir;
L' curé vertueux,
Leur dit qu' c'est affreux,
Et qu'il faut
Déguerpir au plutôt.
Ah! ah! ah! ah! (*bis*) comme ils pleuraient
Ces amoureux. [tous deux,
Ah! ah! ah! ah! (*bis*) comme il pleuraient
[tous deux.

Et pour comble de malheur,
Leurs parents, étant sur leur trace,
Sous le toit du saint pasteur,
Quel affreux scandale se passe!
Quels cris, quel transport!
On se bat à mort;
Mais enfin, le curé,
Inspiré,
Invente un sermon
Qu'obtient leur pardon,
Et permet d' les unir,
D'en finir. [deux,
Ah! ah! ah! ah! (*bis*) comme ils riaient tous
Ces amoureux. [deux.
Ah! ah! ah! ah! (*bis*) comme ils riaient tous

La musique chez M. Heu, 10, rue de la Chaussée-d'Antin.

COMME ON S'AIME A FALAISE

CHANSONNETTE

Chantée par M. Édouard Clément, aux concerts de la salle Barthélemy.

Paroles et musique de Francis Tourte.

Vous connaissez la p'tit' Rougeaude,
La fille au bonhomme Mathieu,

J' brûlons pour ell' d'un' fièvre chaude
Qui me consomme à petit feu.
J'en perds la faim, j'en perds la tête;
La payse, je n' sais pourquoi,
Quand j'en déchèche, pauvre bête,
Est ni pu ni moins comme moi.

Voilà comme on s'aime à Falaise,
C'est ça qu'est s'aimer tendrement!
Voilà d' l'amour chaud comme braise,
D' l'amour normand!

Hier, je m'en r'venions d' l'église,
Quand sur le bord du grand fossé,
Dans l' chemin, j' rencontr' ma payse,
Avec son p'tit air dégoisé;
Al' me tricotait des bretelles
Tout en veillant ses animaux;
J' veux l'y d'mander de ses nouvelles,
Et je n' pouvons bailler deux mots!
Voilà comme, etc.

L'enjôleuse, il faut que j' l'enjôle,
J' l'y lance un regard agaçant;
Puis, j' te l'y r'passe un coup d'épaule,
Un grand coup d'épaule en passant.
A m' riposte la gross' rougeotte :
Prenez gard', monsieur l'enflammé,
Tout en m'alongeant un' calotte,

Une calotte à poing fermé !
Voilà comme, etc.

Voyant qu' j'étions ben avec elle,
Son pèr' qui nous guettait, c'est sûr,
Me tomb' dessus comme la grêle ;
Dam ! c'était l'y qui tapait dur !
On s'explique, il voit qu'il se blouse,
Y m' dit : Pardon, j' vous ai touché ?
Y m' donn' sa fille et je l'épouse ;
J'en suis quitt' pour un œil poché !

Voilà comme on s'aime à Falaise,
C'est ça qu'est s'aimer tendrement !
Voilà d' l'amour chaud comme braise,
D' l'amour normand !

La musique chez L. Vieillot, éditeur, 32, rue Notre-Dame-de-Nazareth.

L'ENFER A L'OPÉRA OU LES BALS MUSARD

Ronde fantastique par Alexis Dalès

Musique de M. Gustave Leroy.

Air : *Dansez, dansez farfadets* (Gust. Leroy).

Dansez Titis et Pierrots,
Flambards et Bergères,

Dansez Jeannots, Mousquetaires,
Turcs et Dominos,
La vive folie
Ne sera
Qu'à l'Opéra,
Que l'on se rallie
Au bal chicandard
Du célèbre Musard.
Tra la la la la la la la la,
Tra deri dera la la la. (*bis*)

L'orchestre monstre fait trembler la salle,
Au grand galop chacun prend ses ébats;
On croirait voir une ronde infernale
Et les démons se livrer aux sabbats.

Dansez, etc

Le grand Musard, par son archet magique,
De son royaume anime les concerts;
Dans ce séjour céleste et fantastique,
Le paradis se marie aux enfers!

Dansez, etc.

Courez au bal, ô lorettes superbes,
Aux feux du soir vous brillerez toujours,
Le gaz ardent s'élance en mille gerbes,
Soleil brillant des folles nuits d'amour.

Dansez, etc.

Dans le foyer, voyez ce gentilhomme
Se pavanant auprès d'un domino,
Il croit séduire, ô candide jeune homme,
Une vertu transfuge du Prado.

Dansez, etc.

Dans une loge, évitant la lumière,
Une lionne attend son débardeur.
La courtisane aime aussi le mystère,
Où donc Satan nicha-t-il la pudeur?

Dansez, etc.

Dans un quadrille, entendez-vous Frisette,
Rose Pompon, la reine Bacchanal?
Par son cancan, la joyeuse lorette
Ferait rougir jusqu'au municipal!

Dansez, etc.

Bientôt Musard, par la foule nombreuse,
Est entouré, succès pyramidal,
Chacun le presse, et l'épaule nerveuse
D'un mousquetaire est son char triomphal.

Dansez, etc.

Bravo Paris! que l'étranger louange,
Au vice aimable élève un vaste autel;
Quand les bijoux s'y mêlent à la fange,
Un bal masqué, c'est la tour de Babel!

Dansez Titis et Pierrots,
Flambards et Bergères,
Dansez Jeannots, Mousquetaires,
Turcs et Dominos,
La vive folie
Ne sera
Qu'à l'Opéra,
Que l'on se rallie
Au bal chicandard
Du célèbre Musard.
Tra la la la la la la la la la,
Tra deri dera la la la.

La musique se trouve chez L. Vieillot, 32, rue Notre-Dame-de-Nazareth.

MOI, JE DORS!

COUPLETS DE LA PARESSE

Chantés par M. Sainte-Foy au théâtre de l'Opéra-Comique dans *Galathée*.

Paroles de MM. Michel Carré et Jules Barbier.

Musique de M. Victor Massé.

Ah! qu'il est doux de ne rien faire,
Quand tout s'agite autour de nous,

Que Phœbus ou Phœbé m'éclaire,
Qu'il pleuve ou qu'il vente au dehors,
Moi, je dors! moi, je dors! (*bis*)

Dormir est plaisir, est plaisir céleste,
Le bonheur nous vient en dormant.
Travailler me semble funeste,
Et tout tracas, oui, tout tracas est assommant.
N'en déplaise aux dieux qu'on adore,
Morphée est un Dieu plein d'esprit;
Car son autel est un bon lit,
Et c'est en dormant qu'on l'honore,
En dormant, en dormant.
Ah!
Ah! qu'il est doux, etc.

Chacun ici-bas rend hommage
Aux maîtres qui veillent sur nous;
Les matelots, pendant l'orage,
Invoquent Neptune à genoux.
Les buveurs, dans leur folle ivresse,
Adressent leurs vœux à Bacchus;
Les amoureux fêtent Vénus,
Et moi, je fête la Paresse,
La Paresse.
Ah!

Ah! qu'il est doux de ne rien faire,
Quand tout s'agite autour de nous,

Que Phœbus ou Phœbé m'éclaire,
Qu'il pleuve ou qu'il vente au dehors,
Moi, je dors ! moi, je dors ! (*bis*)

La musique chez L. Vieillot, 32, rue Notre-Dame-de-Nazareth.

Galathée, opéra-comique en 2 actes, en vente chez MM. Michel Lévy frères, éditeurs, 2 bis, rue Vivienne. Prix : 1 r.

LE POSTILLON DE LONJUMEAU

CHANSON

Chantée par M. Chollet, au théâtre de l'Opéra-Comique.

Paroles de MM. de Leuven et Brunswick,

Musique de M. A. Adam.

Mes amis, écoutez l'histoire
D'un jeune et galant postillon ;
C'est véridique, on peut m'en croire,
Et connu de tout le canton.
Quand il passait dans un village,
Tout le beau sexe était ravi,

Et le cœur de la plus sauvage
Galopait en croupe avec lui.

Oh! oh! oh! oh!
Qu'il était beau,
Le postillon de Longjumeau.
Oh! oh! oh! oh!
Qu'il était beau, (*bis*)
Le postillon de Longjumeau. (*bis*)
Ah! qu'il est beau, qu'il est beau, qu'il est beau, } *bis.*
Le postillon de Longjumeau.

Mainte dame de haut parage,
En l'absence de son mari,
Exprès se mettait en voyage,
Pour être conduite par lui.
Aux procédés toujours fidèle,
On savait, qu'adroit postillon,
S'il versait parfois une belle,
Ce n'était que sur le gazon.

Oh! oh! oh! oh!
Qu'il était beau,
Le postillon, etc.

Mais pour conduire un équipage,
Voilà qu'un soir il est parti!
Depuis ce temps, dans le village,
On n'entend plus parler de lui.
Mais ne déplorez pas sa perte,

Car de l'hymen suivant la loi,
La reine d'une île déserte,
De ses sujets l'a nommé roi.
Oh! oh! oh! oh!
Qu'il était beau,
Le postillon de Longjumeau!
Oh! oh! oh! oh!
Qu'il était beau, (*bis*)
Le postillon de Longjumeau! (*bis*)
Ah! qu'il est beau, qu'il est beau, qu'il est [beau. } *bis.*
Le postillon de Longjumeau.

Le Postillon de Longjumeau, opéra-comique en 3 actes, de MM. de Leuven et Brunswick, en vente au Magasin théâtral, 12, boulevard Saint-Martin. Prix : 60 c.

MOMUS EN CAMPAGNE

AIR : *Dans ce modeste et simple asile* (A. ADAM).

Accordons
Nos mirlitons,
Momus s'exile
De la ville;
Chansonniers, suivons, gaîment,
La marotte du régiment!

Eloignons-nous de la taverne
Où l'hiver enchaînait nos pas;
Momus, le roi qui nous gouverne,
Conduit ailleurs ses gais soldats. (*bis*)
Au lieu de poudrières,
Emplissons
Bidons et carnassières,
Et puis sous nos bannières,
Assurons
Le pillage aux lurons!

Accordons, etc.

Libres, parcourons les campagnes,
L'esclavage est près d'un vizir;
Nos mirlitons, sur les montagnes
Sont les trompettes du plaisir. (*bis*)
Par les amours, Zéphire
Escorté,
Nous ouvre son empire;
C'est aux champs qu'on respire,
En gaîté,
L'air de la liberté!

Accordons, etc.

Fuyons une cité morose
Où les plaisirs cherchent la nuit,
Où l'amour, pour cueillir la rose,
S'enferme en un sombre réduit. (*bis*)

Les filles d'Epicure,
Au retour,
Du char de la nature,
D'un tertre de verdure,
En plein jour,
Font un trône à l'Amour!

Accordons, etc.

Bien qu'enivrés d'un doux breuvage,
N'oublions pas nos rendez-vous;
Que chaque fête du village,
Soit pour nous la fête des fous! (*bis*)
Armés d'un thyrse, guerre
Aux garçons
D'humeur atrabilaire!
Guerre! sur la fougère,
Aux tendrons
Que nous y poursuivrons!

Accordons, etc.

Partons, partons, chers camarades!
D'un dieu si doux, gais échansons,
Que nos refrains et nos rasades
Jettent la joie où nous passons! (*bis*)
Là-bas on nous convie...
En avant!
Tambourin et folie!
Sous la treille fleurie,
En chantant,

L'amitié nous attend!
Accordons
Nos mirlitons,
Momus s'exile
De la ville,
Chansonniers, suivons, gaîment,
La marotte du régiment!

Feu PERCHELET.

A MOI, FOLLES IVRESSES!

CHANSON

Chantée par Mlle WERTHEIMBER,
au théâtre de l'Opéra-Comique, dans *Galathée.*

Paroles de MM. Michel CARRÉ et Jules BARBIER.

Musique de M. Victor MASSÉ.

A moi, folles ivresses,
Ephémères tendresses
Sans regrets et sans pleurs; (*bis*)
A moi, belles années,
Par l'amour couronnées
De rêves et de fleurs; (*bis*)

Que votre ardente flamme
Rajeunisse mon âme,
Ranimez mes désirs
Par d'éternels plaisirs. (*bis*)
Ah!
Loin des esprits moroses,
Vivons! vivons! vivons! vivons!
Et sur des lits de roses,
Buvons! buvons! buvons! buvons!
Et sur des lits de roses,
Buvons! ah! buvons!

A moi, coupes aimées,
Que vos douces fumées
Réchauffent mes vingt ans; (*bis*)
A moi, chansons bruyantes,
Espérances riantes
Qui dorez mon printemps; (*bis*)
Rappelez à la vie
Ma jeunesse endormie,
Et d'un refrain vainqueur,
Etourdissez mon cœur. (*bis*)
Ah!
Loin des esprits moroses,
Vivons! vivons! vivons! vivons!
Et sur des lits de roses,
Buvons! buvons! buvons! buvons!
Et sur des lits de roses,
Buvons! ah! buvons!

La musique se trouve chez L. Vieillot, éditeur, rue Notre-Dame-de-Nazareth, 32.

Galathée, opéra-comique en 2 actes, en vente, à Paris, chez MM. Michel Lévy frères, éditeurs, rue Vivienne, 2 *bis*. Prix : 1 fr.

LA CHANSON DE VALENTIN

Chantée par M. Bressant,
au théâtre du Gymnase-Dramatique
dans *Diane de Lys*.

Paroles de MM. Alexandre Dumas fils,

Musique arrangée par M. Alfred Quidant.

Je suis pris par une femme,
Cheveux blonds et teint de lait,
Aussi fait-elle à mon âme
Autant de mal qu'il lui plaît.
(*Parlé.*) Valentin ? — Monsieur !
Verse, verse, verse, verse,
Verse-nous du vin tout plein.
Ah ! ah ! Valentin,
Verse, verse, verse, verse,
Ah ! ah ! Valentin,
Verse-nous du vin tout plein !

C'est dans le vin que j'oublie
Ma folie et ma raison ;
Elle n'est pas si jolie
Que le vieux bourgogne est bon.
(*Parlé.*) Valentin ? — Monsieur !
Verse, verse, verse, verse.

Et quand j'ai bu ma bouteille,
D'elle je ris à mon tour ;
Je la trouve laide et vieille,
Je me fiche de l'amour.
(*Parlé.*) Valentin ? — Monsieur !
Verse, verse, verse, verse,
Verse-nous du vin tout plein.
Ah ! ah ! Valentin,
Verse, verse, verse, verse,
Ah ! ah ! Valentin,
Verse-nous du vin tout plein.

La musique se trouve, à Paris, chez L. Vieillot, éditeur, 32, rue Notre-Dame-de-Nazareth.

Diane de Lys, comédie en 4 actes, de M. A. Dumas fils, en vente, à Paris, chez MM. Michel Lévy frères, éditeurs, 2 *bis*, rue Vivienne. Prix : 1 fr. 50 c.

DAME! ON M'A RACONTÉ ÇA!

FABLIAU

Chanté par Mme Marie CABEL, *au théâtre Lyrique*
(Opéra National).

DANS LA PROMISE.

Paroles de MM. de LEUVEN et BRUNSWICK,

Musique de M. Louis CLAPISSON.

Il était une fillette,
Dame! on m'a raconté ça!
Pour un mat'lot, la pauvrette
Avait beaucoup d'amour là.
C'était son ami fidèle;
Mais il partit, et voilà
Qu'un père disposa d'elle...
Dame! on m'a raconté ça!
Ah!...
Dame! on m'a raconté ça!

Quand Pierr' revint au village,
Dame! on m'a raconté ça!

C'était le jour du mariage...
Le pauvre garçon pleura.
La fillett', voyant sa peine,
S' dit, hélas! il en mourra;
Si j' pouvais briser ma chaîne!...
Dame! on m'a raconté ça!
Ah!...
Dame! on m'a raconté ça!

Il faut que je compromette
Celui que mon cœur aima;
Oui, tantôt dans ma chambrette,
Son chapeau se trouvera.
Mais la fillett', malhabile,
Au lieu de ce chapeau-là,
Prit celui d'un imbécile...
Dame! on m'a raconté ça!
Ah!...
Dame! on m'a raconté ça!

Son futur, un cœur honnête,
Contre elle alors se fâcha;
Mais devant lui la fillette
Se mit à genoux comm' ça.
Que pouvait-il faire? En somme,
Sensible à cet aveu-là,
Il pardonna, le digne homme...
Dame! on m'a raconté ça!

Ah!...
Le brave homme, il pardonna!

La Promise, opéra-comique en 3 actes, en vente, à Paris, chez MM. Michel Lévy frères, éditeurs, rue Vivienne, 2 *bis*. Prix : 1 fr.

PAUVRES HOMMES

CHANSONNETTE COMIQUE

Chantée par M. F. Berthelier de l'Opéra-Comique.

Paroles et musique de M. Edmond Lhuillier.

Pauvres hommes
Que nous sommes,
Comme on nous fait filer doux!
Chaque femme,
Sur mon âme,
Est plus maîtresse que nous : [loups!
Nous sommes les brebis, les femmes sont les

Regardez au bal, par exemple,
Ces femmes couvertes de fleurs,
Ce sont les déesses du temple,
Et nous les humbles serviteurs!

Quelle beauté, quelle toilette !
Vraiment, c'est plaisir à les voir !
Et nous, quel air de trouble-fête
Avec ce vilain habit noir !

(*Parlé.*) Mais le bal commence! admirez quelle vigueur va déployer ce faible sexe ! ces faibles femmes mettront dix danseurs hors de combat ! et quand vient le souper, quel coup de dent ! comme les pâtés disparaissent ! comme le champagne saute ! et pendant que ces dames, bien assises, se reposent en se restaurant, nous sommes debout, serrés, écrasés dans les portes, agrippant par-ci par-là un os, un verre de n'importe quoi ! si encore nous pouvions nous rabattre sur les plateaux ! Ah ! bien, oui ! — « Laissez passer les sirops pour les dames ! laissez passer les glaces pour les dames, et les bouillons, pour les dames, et les sandwiches, pour les dames ! » Quant aux hommes, qui s'en occupe ? Ah ! si, la maîtresse de la maison, quand il s'agit de faire danser une petite pensionnaire ou de reconduire chez elle, à trois heures du matin, à l'autre bout de Paris, par dix degrés de froid, une ingénue de soixante-cinq ans...

Ah ! oui, les hommes, sur ma foi,
Sont bien à plaindre, croyez-moi !...
Pauvres hommes, etc.

Lorsque ces dames sont marraines,
Nous payons les gants, les bonbons!
Et quand vient le temps des étrennes,
Pour changer, c'est nous qui payons.
Nous payons bouquets et parure,
Quand au bal nous les conduisons;
C'est nous qui payons la voiture,
C'est nous qui payons les violons!

(*Parlé.*) Et les quêtes de toute sorte, et les loteries, et les billets de concert, et les loges de spectacle, et les petits bancs, et les marrons glacés, et les soupers, et les coupés! et la bourse oubliée au jeu (car ces dames oublient souvent leur bourse), et ces mille impôts levés sur nous par leur fantaisie et acquittés par notre galanterie...

Ah! oui, les hommes, croyez-moi,
Sont bien à plaindre, sur ma foi!...
Pauvres hommes, etc.

Mais c'est bien pis, quand à la fête,
L'amour, hélas! vient se mêler;
Un homme amoureux, c'est si bête!
C'est alors qu'on nous fait aller.
Sous sa fenêtre, dans la rue,
Nous passons, repassons le soir,
Et nous faisons le pied de grue,
Dans l'espoir de l'apercevoir.

(*Parlé.*) Nous ramassons ses vieux bouquets, ses vieux gants, ses vieilles pantoufles, pour les mettre sur notre cœur ! quel bonheur ! nous lui adressons des vers brûlants, incandescents, phosphorescents ! nous la comparons à la lune, aux étoiles, à la brise ; un tas de bêtises ! Nous remplaçons son caniche, nous portons le châle à la promenade, nous faisons les commissions, nous nous avilissons, nous bêlons comme des moutons, nous maigrissons, parfois même nous nous asphyxions ; bref, nous tournons au melon, au potiron, au cornichon ! ! !

Et tout cela, le plus souvent,
Pour le roi de Prusse, ah ! vraiment !

Pauvres hommes
Que nous sommes,
Comme on nous fait filer doux !
Chaque femme,
Sur mon âme,
Est plus maîtresse que nous : [loups.
Nous sommes les brebis, les femmes sont les

La musique se trouve chez M. Meissonnier fils, éditeur, rue Dauphine, 18, à Paris.

CROQUEFER

OU

LE DERNIER DES PALADINS

BALLADE

Chantée par M. Pradeau, au théâtre
des Bouffes-Parisiens.

Paroles de MM. Jaime et Tréfeu.

Musique de J. Offenbach.

Mon château qu'il était chic,
Ah ! oui, nom d'un petit bonhomme,
Mon château qu'il était chic
Perché sur un roc à pic !
Bâti mille ans avant Rome,
Par un mien cousin germain,
Bâti mille ans avant Rome
Avec du ciment romain.
(*Avec fierté.*)
Tra la la la la la la la la la la la la la la la la la la

Quand mon père l'acheta
C'était beau, m'a dit ma mère,

Quand mon père l'acheta,
Comm' le temple de Vesta !
Je n'ai pas connu mon père,
Cet estimable vieillard,
Je n'ai pas connu mon père,
Je suis né trois ans trop tard.

(*Avec regret.*) Tra la la la, etc.

Alors j'avais douze archers,
Un groom et quatre équipages,
Alors j'avais douze archers,
Trois chevaux et six cochers;
Je voulais avoir des pages
Pour me suivre à l'Opéra,
Je voulais avoir des pages,
Mais mon histoire en aura.

(*Avec noblesse.*) Tra la la la, etc.

J'avais moutons et fermiers
Bons à tondre à chaque aurore,
J'avais moutons et fermiers,
J'en tirais force deniers;
Le mouton paît bien encore
Dans ces prés verts et touffus,
Le mouton paît bien encore,
C'est le fermier qui n' pai' plus !

(*Avec dédain.*) Tra la la la, etc.

Je chassais dans mes grands bois
Avec mes bons chiens de race,
Je chassais dans mes grands bois
Tous les gibiers à la fois;
Je n'ai plus de cors de chasse,
Ni grands bois, ni fins limiers,
Je n'ai plus de cors de chasse,
Je n'ai que des cors aux pieds.

(*Avec douleur.*) Tra la la la, etc.

J'avais femme et n'en ai plus,
Elle avait la vue très-basse,
J'avais femme et n'en ai plus,
Elle avait tout's les vertus;
Elle a suivi dans un' chasse,
Au lieu du cerf qu'on chassait,
Elle a suivi dans un' chasse
Un régiment qui passait.

(*Avec tristesse.*) Tra la la la, etc.

O vous tous qui m'écoutez,
Grâce, je vous en supplie!
O vous tous qui m'écoutez,
Grâc', pour tant d'absurdités!
Les auteurs de cett' folie,
A l'instant mêm', m'apprend-on,
Les auteurs de cett' folie,

On les mène à Charenton.

(*Avec gaîté.*)
Tra la la la la la la la la la la la la la la la la la la.

La musique se trouve à Paris, chez MM. HEUGEL et Ce, éditeurs, 2 *bis*, rue Vivienne.

DÉDIÉE AU QUARTIER-LATIN.

—

ADIEU DE L'ÉTUDIANT A SA GRISETTE

AIR : *Que je voudrais avoir encor vingt ans.*
Ou : *T'en souviens-tu ?*

Te souviens-tu... disait à sa grisette
Un étudiant sans soucis d'avenir...
Comme autrefois, dans ma pauvre chambrette,
Je savourais le nectar du plaisir :
Comme autrefois, pour combler ton ivresse,
J'oubliais tout et fortune et vertu...
Alors... alors... j'ignorais la tristesse... } *bis.*
O Rosita !... dis-moi... t'en souviens-tu ? }

Je t'admirais, tressant ta chevelure,
Qu'entre mes doigts j'aimais tant à rouler;
Je me plaisais à froisser ta parure,
A voir ton œil des feux d'amour briller.
Alors le sang me bouillait dans la veine,
J'étais heureux du bonheur d'un élu,
Car de mon cœur je t'avais fait la reine...
O Rosita!... dis-mois... t'en souviens-tu?

Sur mes genoux... ou bien sur ta couchette...
Combien de fois j'escomptai tes désirs?
Combien de fois la muraille indiscrète
A révélé nos baisers, nos soupirs?
Ma Rosita!... si gentille... et si folle...
Que d'heureux jours... avec toi... j'ai vécu...
Le vieux latin... généreux et frivole,..
Aimait alors... dis-moi... t'en souviens-tu?

J'avais vingt ans... j'ignorais la misère...
Et de l'amour je cherchais les secrets...
Comment songer à l'existence mère,
Quand cet enfant nous ouvre ses bosquets?
Rien ne venait assombrir l'existence...
Ce beau roman... hélas! je l'ai tout lu...
De ces instants parfumés d'espérance,
O Rosita!... dis-moi... t'en souviens-tu?

Te souviens-tu comme j'adorais l'ombre,
Quand le soleil brillait à nos carreaux?

Mais à présent, que tout me paraît sombre,
Je n'aime plus à fermer les rideaux,
Car il me faut la chaleur bienfaisante
En souvenir d'un doux rêve perdu.
Pour te parer d'une robe charmante,
J'étais joyeux... dis-moi... t'en souviens-tu?

Oh! bien souvent j'ai fermé ton corsage,
Et tout cela me valait un baiser...
J'en prenais deux... tu m'appelais volage,
Moi j'en riais... et toi... de m'accuser!...
Dans ton miroir j'épiais ton sourire,
Quand sur ton cou j'ajustais ton fichu...
En ton regard qu'il m'était doux de lire...
O Rosita!... dis-moi... t'en souviens-tu?

Et puis un jour, ô ma bonne grisette!
Sans nul espoir il fallut me quitter...
Ce matin-là, négligeant ta toilette,
Entre mes bras tu te pris à pleurer...
De longs soupirs oppressaient ta poitrine...
De nos adieux... je me sens tout ému...
Lorsque mon cœur vers le passé s'incline, } *bis.*
J'entends ces mots: De moi te souviens-tu? }

EUGÈNE PÉGAND, étudiant.

LA PERMISSION DE DIX HEURES

CHANSONNETTE COMIQUE

Paroles de M. F. Chollot,

Musique de M. René Favarger.

Dans les grenadiers
D' la garde ou d' ligne,
On aim' les lauriers
Autant que la vigne;
Pour quant à l'amour,
Le garde française,
Le fait à son aise
La nuit et le jour;
De ce dieu, de ce dieu, c'est le troubadour.
Lorsque jeune fille
Lui paraît gentille,
Galant séducteur,
Il parle à son cœur,
Et toujours il en est vainqueur (*bis*)

(*Parlé.*) La tête gracieusement placée sur les épaules, l'œil ouvert et mobile, la mous-

tache retroussée, aussi persévérant que galamment audacieux, le garde française ne s'effarouche jamais quand la belle lui dit :

— Allez, monsieur l' garde française,
Vous me parlez là bien en vain ;
J'ons d' la vertu, n' vous en déplaise,
Vous pourrez repasser demain.

— Fort d'un' permission,
J' décidai la belle
A croir' ma passion
Sincère, éternelle ;
Mais elle avait peur,
La pauvre petite,
Pourtant elle hésite,
M'appelant trompeur ;
Bon que j' dis, bon que j' dis, j'ai touché son [cœur.
Je suis militaire,
N' craignez rien, ma chère,
Comptez sur ma foi,
Calmez votre effroi,
Et venez prom'ner avec moi. (*bis*)

(*Parlé.*) La promenade et la conversation sont les délassements favoris de ce petit espiègle de Cupidon ; on le dit tapageur, et pourtant comme la timide fauvette il recherche la solitude, et tout en dirigeant notre promenade vers la paisible retraite de ce vo-

latile, la belle enfant, son bras moelleusement appuillié sur le mien, répétait tout bas, en baissant les yeux :

Allez, monsieur, etc.

— Las de m' promener,
J' dis à ma déesse :
Dix heur's vont sonner,
Il faut que j' vous laisse.
Pendue à mon cou,
Ma jolie conquête,
Dandinant la tête,
M' disait : Mon bijou :
— Quoi ! partir, quoi ! partir, fâcheux contre-
— Faut qu'on s'y résigne, [coup.
C'est là ma consigne,
L' devoir du troupier-
M'appelle au quartier,
Avant tout faut fair' son métier. (*bis*)

(*Parlé.*) Dix heures ! ! ! Comme Mars, je dépose le carquois aux pieds de Vénus pour reprendre la giberne. Mais la parole d'un militaire est sacrée, comptez là-dessus... des reproches... calmez-vous, ma toute belle ; vous êtes alarmée... c'est comme moi (*sans calembour*), mais...

Ma chèr', je suis garde française,

Vous me parlez là bien en vain,
J'ons d' l'honneur, n' vous en déplaise,
Vous pourrez repasser demain.

La musique se trouve chez L. Vieillot, éditeur, 32, rue Notre-Dame-de-Nazareth.

SON AMOUR M'A FAIT ROI

PASTORALE

Chantée par M. Roger au théâtre impérial de l'Opéra dans *le Prophète.*

Paroles de M. Eugène Scribe;

Musique de G. Meyerbeer.

Pour Bertha, moi je soupire,
Je ne veux pas d'autre empire ;
Oui, son cœur est tout pour moi,
Son amour, son amour m'a fait roi!

Pour moi, le plus beau royaume,
Le plus beau royaume
Ne vaut pas ce toit de chaume,
Humble empire, doux séjour

De la paix et de l'amour,
Où Bertha sera toujours
Mes seuls amours,
Toujours, toujours
Mes seuls amours,
Toujours (*ter*) mes amours!

Au lieu de pompe royale
Pour sa chambre nuptiale,
J'ai cueilli la fleur des champs.
C'est ce soir, ce soir que je l'attends :
Ce soir, le plus beau royaume,
Le plus beau royaume
Ne vaut pas ce toit de chaume,
Humble empire, doux séjour
De la paix et de l'amour,
Où Bertha sera toujours
Mes seuls amours,
Toujours, toujours
Mes seuls amours!
Toujours (*ter*) mes seuls amours!

JE L'AIME COMME ÇA

CHANSONNETTE

Paroles de M. F. Tourte, musique de Mme V. Arago.

Je vais épouser, à Pâques,
Notre meunier, le gros Jacques;
Tous ses rivaux sont jaloux;
En me faisant les yeux doux,
Ils me répètent sans cesse :
Avec votre gentillesse,
Pouvez-vous, pour un peu d'or,
Epouser un tel butor?

Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Vous avez beau dire,
Vous avez beau rire,
Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Je l'aime comm' ça,
Oui, je l'aime comm' ça!

Il n'a pas, sur ma parole,
L'esprit du maître d'école;
Il n'a pas l'air agaçant
Du petit fermier Vincent;
Il n'a pas, j'en suis certaine,

La mine d'un capitaine;
S'il n'est pas le plus malin,
Il a le plus beau moulin!
Ah! ah! ah! etc.

Notre meunier, je le pense,
Ne brille pas à la danse;
S'il ne me fait pas danser,
S'il ne me fait pas valser,
Sa ménagère coquette,
Pour ses rubans, sa toilette,
Soyez-en bien convaincus,
Fera danser ses écus!
Ah! ah! ah! etc.

La musique se trouve à Paris, chez M. E. Mayaud, diteur, 7, boulevard des Italiens.

LA GRISETTE

CHANSON

Paroles de M. Frédéric de Courcy.

Musique de M. C. Plantade.

Oui, je suis grisette!
On voit ici-bas

Plus d'une coquette
Qui ne me vaut pas.

Je suis sans fortune,
Je n'ai pas d'aïeux;
Oui, mais je suis brune
Et j'ai les yeux bleus...
Oui, je suis, etc.

Un vieux duc me presse,
Je résisterai,
Et serai duchesse
Lorsque je voudrai...
Oui, je suis, etc.

Libre en ma demeure,
J'écris à Julien :
« Ah! viens de bonne heure,
« Tu feras le mien... »
Oui, je suis, etc.

On nous fait la guerre,
Et pourtant, je crois,
Nous n'en avons guère
Qu'un seul à la fois...
Oui, je suis, etc.

Moi, je fais l'épreuve
D'un hymen complet,

Et je deviens veuve
Quand cela me plaît...
Oui, je suis, etc.

Une prude jeûne
Avec ses façons,
Et moi, je déjeune
Avec des garçons...
Oui, je suis, etc.

Pour avoir dimanche
Bonnet et ruban,
J'ai la robe blanche
Que je mets en plan...
Oui, je suis, etc.

Fi d'un bal qu'éclaire
Le feu des quinquets!
Vive la Chaumière!
On a des bosquets...
Oui, je suis, etc.

Je suis ouvrière,
Voilà tout mon bien,
Et j'aide ma mère
Qui ne gagne rien...
Oui, je suis, etc.

J'aurais bien su rendre
Mon sort fortuné;

J'en ai tant vu vendre
Ce que j'ai donné...
Oui, je suis, etc.

Mais simple et modeste,
Je ne veux pas d'or,
Et ce qui me reste,
Je le donne encor...

Oui, je suis grisette!
On voit ici-bas
Plus d'une coquette
Qui ne me vaut pas.

La musique chez M. Heu, 10, rue de la Chaussée-d'Antin.

LES PANTINS DE VIOLETTE

RONDEAU

Chanté par M. Pradeau, au théâtre des Bouffes-Parisiens.

Paroles de M. Léon Battu, musique d'Adolphe Adam.

Dans ce monde
A la ronde

Chacun doit essayer
Un métier ;
Mais la chance
Se balance,
On fait, non ce qu'on veut,
Ce qu'on peut.

Les prodigues font des largesses,
Les amoureux font de doux yeux;
Les intrigants font des bassesses,
Les riches font des envieux.
Les gens dévots font pénitence,
Et les sots font de l'embarras;
Les intempérants font bombance,
Les poltrons font les fiers-à-bras.
Les pharmaciens font la rhubarbe,
Les procureurs font des exploits;
Les perruquiers vous font la barbe,
Les gueux font flèche de tout bois.
Les filles font les ingénues,
Les acteurs font rire ou pleurer;
Les critiques font des bévues,
Les auteurs font souvent bâiller.
Les gens mécontents font la moue,
Les gens insensés font crédit ;
Les gens vaniteux font la roue,
Les gens bêtes font de l'esprit.
Les romanciers font du baroque
Les bonnes gens font amitié;

Les gens de talent font époque,
Ceux qui n'en ont pas font pitié.
Quand l'un fait des économies,
L'autre à la lune fait un trou ;
Puis d'autres font des infamies,
Puis d'autres ne font rien du tout...
Rien du tout, rien du tout !

Dans ce monde,
A la ronde
Chacun doit essayer
Un métier ;
Mais la chance
Se balance,
On fait, non ce qu'on veut,
Ce qu'on peut,
Moins ce que l'on veut
Que ce qu'on peut.
} *bis*.

La musique se trouve chez MM. Brandus et Ce, éditeurs, 103, rue Richelieu, à Paris.

Les Pantins de Violette, opérette-bouffe en 1 acte, en vente à Paris, chez MM. Michel Lévy frères, éditeurs, 2 *bis*, rue Vivienne. Prix : 40 cent.

RONDE DES PIERROTS

Chantée

par M. Félix Vollet au théâtre de l'Ambigu-Comique
dans le drame *le Voile de Dentelle.*

Paroles de MM. Eugène Nus et Léonce,
Musique de M. Amédée Artus.

Pierrots et paillasses,
Accourez au bal ;
Pas de contumaces
Pour le carnaval.
C'est de la folie
Le jour,
En avant l'orgie,
L'amour !
Plaisirs de la vie
Sont courts.
Que jeunesse ait son cours !
Des pierrots,
Vive la sagesse,
Leurs grelots
Chassent la tristesse, } bis.
Rire, aimer, vider les brocs.
Pour tous travaux,
Voilà, voilà les pierrots.

Narguons les sots,
Vidons les brocs,
Dansons,
Sautons,
Agitons nos grelots;
Narguons les sots,
Vidons les brocs,
Hourra, hourra!
Pour tous les pierrots.

Si l'argent nous manque
Comme le crédit,
Nous laissons la banque,
Aux loueurs d'habits.
Vois notre Pierrette,
Elle a,
Pour notre toilette,
Déjà
Pris dans sa couchette
Un drap;
Notre habit, le voilà!
Des pierrots, etc.

Pierrots des gouttières,
Gourmands et viveurs,
Nous sommes vos frères,
Oiseaux tapageurs!
Pourvu qu'on ripaille
D'abord,
Qu'on aime et qu'on piaille

A mort,
Sur un lit de paille
On dort
Plus joyeux qu'un milord !
Des pierrots
Vive la sagesse,
Leurs grelots
Chassent la tristesse, } *bis.*
Rire, aimer, vider les brocs,
Pour tous travaux,
Voilà, voilà les pierrots.
Narguons les sots,
Vidons les brocs,
Dansons,
Sautons,
Agitons nos grelots ;
Narguons les sots,
Vidons les brocs,
Hourra, hourra !
Pour tous les pierrots.

La musique se trouve chez M. Meissonnier fils, éditeur, 18, rue Dauphine, à Paris.

Le Voile de Dentelle, drame en 5 actes, en vente, à Paris, chez MM. Michel Lévy frères, rue Vivienne, 2 *bis*. Prix : 60 c.

LA FAUVETTE DES TOITS

Musique de Paul HENRION.

AIR : *Prends mon cœur pour ton cœur.*

Je n'ai, simple grisette,
Pour biens que mes dix doigts,
Mais je suis la fauvette,
La fauvette des toits.
Je n'ai, simple grisette,
Pour biens que mes dix doigts,
Mais je suis la fauvette,
La fauvette des toits.

Ma voix, qu'on dit touchante,
Retentit aussitôt
Que l'alouette chante,
Que bruït le marteau.
Qu'un riche ait sans partage
Les plaisirs qu'il paiera,
A mon cinquième étage,
Je donne l'opéra!

Je n'ai, simple grisette, etc.

Compagnon de misère,
Hôte de mon grenier,
J'ai pour amant sincère
Un humble chansonnier.
De sa philosophie
J'écoute les leçons,
Et mon cœur me confie
Ses projets de chansons.
Je n'ai, simple grisette, etc.

Un mot de moi tempère
Son chagrin le plus noir,
Je dis si bien : Espère,
Qu'il renaît à l'espoir ;
Sans regrets, sans envie,
Je vis au jour le jour,
Dieu parsème ma vie
D'harmonie et d'amour !

Je n'ai, simple grisette,
Pour biens que mes dix doigts,
Mais je suis la fauvette,
La fauvette des toits.
Je n'ai, simple grisette,
Pour biens que mes dix doigts,
Oui, je suis la fauvette,
La fauvette des toits.

Charles GILLE.

LES MYSTÈRES DU CARNAVAL

RONDE

Chantée par Mlle Léontine, au théâtre de la Gaité.

Paroles de MM. Anicet-Bourgeois et Michel Masson

Musique de Paul Henrion.

Au bruit d'un joyeux bacchanal,
Arlequins
Et malins,
Savoyards et bergères,
Je vais dévoiler les mystères
Du carnaval.
Ohé! ohé! ohé! ohé!
Quel tapage infernal!
Célébrons les mystères
Du carnaval!

C'est à ne pas s'y reconnaître,
Amis, dans les jours gras,
Car chacun veut paraître
Justement c' qu'il n'est pas.
Là-bas, sous l'habit d'un' déesse,
Je r'trouve ma fruitièr' d'à côté,

Et plus loin, dans un' sauvagesse,
Un' dam' des chœurs de la Gaîté.
Quell' majesté!
Quell' dignité!
Et quell' taille élégante!
Comm' c'est bien joué!
Tout ça c'est loué!
Pour quatre francs cinquante!

Au bruit d'un joyeux, etc.

Dans l'monde, à la Courtille,
Pêle-mêle charmant,
La maman perd sa fille,
La fill' trouve un amant.
Un Jeannot malheureux s'enflamme
Pour un' pierrette aux fins attraits,
L' masque tomb', y r'connaît sa femme,
Qui v'nait là pour lui fair' des traits.
Y rest' baba;
Pendant c'temps-là,
Madam' court à la danse,
Et pour Jeannot,
Un peu plus tôt,
Le carême commence.

Au bruit d'un joyeux, etc.

C'est à qui f'ra la noce,
On s' bouscul' sans affront,

Si Mayeux perd sa bosse,
L'autr' s'en fait deux au front.
Et, chose surtout bien fantasque,
On voït des maris consternés,
Qui pourtant n'avaient pas pris d'masque,
Se trouver avoir un pied d' nez.
Au jour final
Du carnaval,
Que d' secrets, il faut taire!
Par-ci, par-là,
Que d' Cœlina,
Que d'enfants du mystère!

Au bruit d'un joyeux bacchanal,
Arlequins
Et malins,
Savoyards et bergères,
Je vais dévoiler les mystères
Du carnaval.
Ohé! ohé! ohé! ohé!
Quel tapage infernal!
Célébrons les mystères
Du carnaval!

Cette ronde est extraite de la pièce *les Mystères du Carnaval*, en vente, à Paris, chez MM. Michel Lévy frères, éditeurs, 2 *bis*, rue Vivienne. Prix: 60 cent.

PAS DE BEAUTÉ PAREILLE

COUPLETS

Chantés par M. Hermann-Léon, au théâtre
de l'Opéra-Comique,
dans *les Mousquetaires de la Reine.*

Paroles de M. de Saint-Georges

Musique de M. F. Halévy.

Écoutez cette chanson antique
Que dans Paris, alors, partout l'on répétait!

Pas de beauté pareille
A l'objet de mes feux,
Et l'aurore vermeille
Brille moins que ses yeux.
Rien ne vaut cette belle,
Et voilà l'étonnant:
Elle est aussi fidèle
Que mon cœur est constant!
En vain, plus d'un riche seigneur,
Plein d'ardeur,
Offre des bijoux, des présents,
Très-brillants

Elle préfère au beau galant
Son soldat, qui pourtant
N'a pas dix sous vaillant!
C'est à la cour du roi Henri,
Messieurs, que se passait ceci! (bis.)

Je partis pour la guerre;
Mais à quand le retour?...
En lui disant ; Espère,
J'emportai mon amour!
Eh bien! malgré l'absence,
Malgré de mauvais jours,
Quand je revins en France,
Elle m'aimait toujours!
Dix ans entiers dans un couvent,
En priant,
Les yeux fixés sur son missel
Ou le ciel,
Elle disait : Dieu tout-puissant,
Rendez-moi mon amant
Bien portant et constant!
C'est à la cour du roi Henri,
Messieurs, que se passait ceci! (bis.)

La musique se trouve, à Paris, chez MM. Brandus et Ce, éditeurs, 103, rue Richelieu.

Les Mousquetaires de la Reine, opéra-comique en 3 actes, en vente chez MM. Michel Lévy frères, 2 *bis*, rue Vivienne. Prix : 1 fr.

LA SÉPARATION

Musique de M. Paul HENRION.

Au point du jour, dans sa chambrette,
A l'amant qu'elle aima le mieux,
En pleurant, la tendre Lisette,
Disait au moment des adieux :
— Quand le lien qui nous enchaîne
Est à jamais brisé par vous,
Monsieur, ne montrez pas de haine,
Pour nous quitter embrassons-nous ! (*bis*).

Retournez dans votre famille,
Ne consultez pas ma douleur :
Je n'étais qu'une pauvre fille,
Pouvais-je aspirer au bonheur ?
De quelque riche demoiselle
Vous allez devenir l'époux;
Sans intérêt j'étais fidèle,
Pour nous quitter embrassons-nous !

En fuyant le bruit de la ville,
Après un modeste repas,
Dans les sentiers de Romainville,
Souvent l'amour guida nos pas;

Un épais rideau de feuillage,
Cachait les plaisirs les plus doux;
Nos bois ont perdu leur ombrage,
Pour nous quitter embrassons-nous!

Ah! laissez-moi pour héritage,
Ce portrait, par vos mains tracé;
Mes yeux, en fixant votre image,
Verront plus gaîment le passé.
Je sourirai, dans ma vieillesse,
A notre premier rendez-vous.
Alfred, encore une caresse,
Pour nous quitter embrassons-nous! (*bis.*)

Édouard Dugas.

LE VIEUX BRACONNIER

CHANSONNETTE

Chantée par M. F. Berthelier, au théâtre de l'Opéra-Comique.

Paroles de M. de Richemont,
Musique de M. L. Abadie.

Dans le pays on m'appelle :
Pierre le vieux braconnier;

J'étais, on se le rappelle,
La terreur du gros gibier;
Mais depuis qu'une couronne
De cheveux blancs me coiffa,
Je braconne, je braconne, } *bis.*
Un lapin par-ci par-là.

J'étais un buveur terrible,
Et le vin blanc, rouge ou noir,
Descendait comme d'un crible
Dans mon vaste réservoir;
Je buvais plus que personne,
Maintenant, ce n'est plus ça,
Je braconne, je braconne
Un verre par-ci par-là.

La fortune, avec sa roue,
Me fuyait de plus en plus;
Je ne comptais, je l'avoue,
Pas plus d'amis que d'écus;
Mais depuis qu'en ma main sonne
Quelque argent qu'on me légua,
Je braconne, je braconne
Un ami par-ci par-là.

J'ai pitié de la souffrance,
Car j'ai souffert bien souvent;
Le pauvre vit d'espérance,
Mais il faut du pain, pourtant.

Quand je peux, je fais l'aumône,
Béni soit qui m'aidera !
Je braconne, je braconne
Quelques sous par-ci par-là.

Jadis auprès d'une femme,
Je me posais en vainqueur,
Et j'ai souvent, c'est infâme,
Fait soupirer plus d'un cœur.
Maintenant, Dieu me pardonne,
En advienne que pourra,
Je braconne, je braconne
Un baiser par-ci par-là.

Maintenant, la chose est claire,
Mon voyage est terminé ;
Mais on croirait que sur terre
Le bon Dieu m'ait oublié.
En attendant qu'il me donne
L'ordre... qui trop tôt viendra,
Sans tricher, je lui braconne } *bis.*
Quelques jours par-ci par-là. }

La Musique se trouve à la Compagnie Musicale, 18, rue Dauphine.

CONSEILS A LISETTE

AIR *de la Treille de sincérité.*

Ma Lisette,
Sois moins coquette,
A mes vœux livre ton lacet,
Tu me plairais mieux sans corset. (*bis*)

Ma tendresse pour toi, ma belle,
Doit me mériter de beaux jours;
Cède aux vœux d'un amant fidèle,
Ton corset nuit à nos amours; (*bis*)
Sous le rempart que l'on oppose,
Sous cet indiscret appareil,
Tu prives et le lis et la rose
Et du zéphir et du soleil.
Ma Lisette, etc.

Réponds-moi, ma jeune maîtresse,
Ce corset, pour toi d'un grand prix,
Pourra-t-il rendre à ta vieillesse
Ce que tes beaux jours auront pris? (*bis*)
Ne brille pas par imposture,
On n'a pas deux fois sa fraîcheur;

Vouloir corriger la nature,
C'est insulter le Créateur.
Ma Lisette, etc.

Un auteur, plus aimant que sage,
A dit : Femmes, sous vos fichus,
On en voudrait voir davantage,
Si vous en cachiez un peu plus. (*bis*)
Mais un corset, bien loin, ma chère,
De dissimuler vos appas,
En fait supposer, au contraire,
Aux coquettes qui n'en ont pas.
Ma Lisette, etc.

La fausse prude qui s'affiche
Exploite les inventions,
Pour vendre un embonpoint postiche
A l'amateur d'illusions. (*bis*)
Sachons apprécier les choses,
Ne nous laissons pas prendre au nom ;
Les chardons qu'on nommerait roses
En seraient-ils moins des chardons ?
Ma Lisette, etc.

Une méthode ridicule
Doit-elle enchaîner la beauté ?
Ton sein languit dans sa cellule,
Lise, ah ! rends-lui sa liberté. (*bis*)

Tu fais un vol à ma tendresse,
Mon amour n'est plus couronné;
Car le corps a moins de souplesse
Quand il se trouve emprisonné.

Ma Lisette,
Sois moins coquette,
A mes vœux livre ton lacet,
Tu me plairais mieux sans corset! (*bis*)

Alexis DALÈS.

CE QU'UN MARI NE PEUT SOUFFRIR

CHANSONNETTE

Paroles de MARC CONSTANTIN,

Musique de M. L. AMAT.

Pour vous guider en mariage,
Si vous daignez me consulter,
Prenez, mesdames, du courage,
Veuillez de grâce m'écouter :
Plus d'un époux, c'est triste à d re,
Est querelleur, jaloux, grondeur,
Chez lui jamais il ne sait rire,

C'est un tyran qui vous fait peur !...
Etre joyeuse et fuir l'orage
Qui sur son front vient s'assombrir,
Voilà ! voilà ! dans son ménage,
Ce qu'un mari ne peut souffrir !

Si vous voulez, mes pauvres anges,
Lorsqu'il fait beau sortir un peu...
Sortir, fi donc ! souhaits étranges :
N'avez-vous pas le coin du feu ?
Vous aimeriez, c'est peu de chose,
Voir l'opéra qui fait fureur,
Pour essayer le ruban rose
Qui vous paraît le plus flatteur...
Rien que cela, pas davantage,
Que pourrait-on moins obtenir ?
Voilà ! voilà ! dans son ménage,
Ce qu'un mari ne peut souffrir !

Si vous parlez chiffons, toilette,
A peine s'il vous répondra !
Il vous dira : Tu perds la tête,
Ou bien : La tête te perdra !
Modes, concerts, bal ou parure,
Rien ne lui plaît, tout va très-mal,
Et peu poëte en sa nature,
Il n'a de foi qu'en son journal.
De recevoir le moindre hommage,
Il faut encor vous garantir...

Voilà! voilà! dans son ménage,
Ce qu'un mari ne peut souffrir!

Sitôt qu'il rentre, il est maussade:
Le tête-à-tête est ennuyeux;
L'air de chez lui le rend malade,
C'est au cercle qu'il sera mieux.
Il veut toujours être le maître,
En toute chose avoir raison,
Puis, il voudrait vous voir peut-être
Son humble esclave en sa prison.
Mais par bonheur votre finesse
De tout écueil vous fait sortir!
Voilà! voilà! sans qu'il paraisse,
Ce qu'un mari ne peut souffrir!

La musique se trouve chez MM. Heugel et Ce, éditeurs, 2 bis, rue Vivienne, à Paris.

LE CORNICHON

TYPE UNIVERSEL

AIR *des Amours du Diable.*

C'est un cornichon,
C'est un cornichon
Qui plaît à la ronde;

Que rêve en ce monde
La brune ou la blonde ?
C'est un cornichon !

Le mari trompé par sa femme,
Cornichon !
Le galant qui séduit la dame,
Cornichon !
Rivant sa chaîne à la mairie,
Ce barbon,
Qui pour les autres se marie,
Cornichon !
Quand la jeune épouse est rebelle
Au grison,
S'il est planté là par la belle,
Qu'en dit-on ?
C'est un cornichon, etc.

Un milord explorant sans cesse
L'Opéra,
Dans les coulisses pour maîtresse
Prend un rat ;
Bien qu'elle eût des lions sans nombre
Pour amants,
Le pigeon gobe en vrai concombre
Ses serments ;
Transporté du désir de plaire,
Si l'Anglais
A fait bâtir à sa bergère

Un palais,
C'est un cornichon, etc.

Dans le grenier de ma voisine
A l'œil noir,
Qui relève un peu sa cuisine
Chaque soir?
Jamais notre souper qui fume
N'est complet
Sans cet appétissant légume.
Qui lui plaît,
Qui charme la simple grisette
Sans façon?
Et qui fait vivre la lorette
Du grand ton?
C'est un cornichon, etc.

Bien souvent près de femme aimable
Que voit-on?
Soit à côté, soit sur la table,
Cornichon!
Mais du convive alerte et preste
Qui soudain
Des yeux, de la voix et du geste
Va bon train,
En voyant la belle sourire
Au larron,
Tout bas sans crainte on pourrait dire

Au tendron :
C'est un cornichon, etc.

Complétant d'un Robert-Macaire
Le million,
Q'est le crédule actionnaire ?
Cornichon !
Qu'est trop souvent d'un sot en place
Le patron ?
Du charlatan qu'est le paillasse ?
Cornichon !
Mais l'écoutant comme un oracle
Tout du long,
Du badaud qui crie au miracle
Le vrai nom,
C'est un cornichon, etc.

Nos fabricants de mélodrames,
Cornichons !
Tous nos grands faiseurs de réclames,
Cornichons !
Les faux dévots, ces bons apôtres,
Cornichons !
Ces vieux diseurs de patenôtres,
Cornichons !
Les géants du siècle où nous sommes,
Cornichons !
Enfin nos loyaux gentilshommes,
Cornichons !

Car le cornichon,
Oui, le cornichon,
Brille en ce bas monde;
Que cherche à la ronde
La brune ou la blonde?
C'est un cornichon!

C. et A. P.

MA LISON, MA LISETTE

AIR : *C'est ma gaîté* (de FAVART).

C'est ma Lison, ma Lisette,
Ma grisette,
C'est ma Lison
Que j'adore avec raison!

S'il fut jamais tendron
A l'humeur guillerette,
Au minois frais et rond,
Vrai gibier de luron,
C'est ma Lison, etc.

Qui, n'ayant pour tout bien
Que sa mine drôlette,

Aux baisers d'un vaurien
Vient la livrer pour rien?
C'est ma Lison, etc.

Sur le pavé glissant,
Trottillant, légerette,
Qui rend de tout passant
Le regard caressant?
C'est ma Lison, etc.

Au pauvre, en son chemin,
Qui donne à l'aveuglette,
Sans songer que demain
Elle sera sans pain?
C'est ma Lison, etc.

Qui mange sans compter
L'argent que je lui prête,
Mais qui, pour m'en prêter,
Vingt fois sut emprunter?
C'est ma Lison, etc.

Qui jadis me trompa
Sans paraître coquette,
Puis, pour moi qui dupa
Celui qui m'attrapa?
C'est ma Lison, etc.

Par de tendres leçons,
Qui donne à ma musette
Quelques traits polissons
Dont je fais des chansons?

C'est ma Lison, etc.

Dimanches et lundis,
Fatiguant ma couchette,
Qui fait un paradis
De mon pauvre taudis?

C'est ma Lison, etc.

Lorsque de moins jouir
La prudence projette,
Entre elle et l'avenir,
Qui jette le plaisir?

C'est ma Lison, ma Lisette,
Ma grisette,
C'est ma Lison
Que j'adore avec raison!

Édouard HACHIN.

PARIS LA NUIT

RONDE

Chantée par M. Charles Pérey et Mlle H. Jouve, au théâtre de l'Ambign-Comique.

Paroles de MM. Dupeuty et Cormon,

Musique de M. Amédée Artus.

Les cafés se garnissent
De gourmets, de fumeurs,
Les théâtres s'emplissent
De joyeux spectateurs;
Les passages fourmillent
De badauds, d'amateurs,
Et les filous frétillent
Derrière les flâneurs.

Oui, voilà mes amis, voilà Paris la nuit, } *bis.*
Oui, du plaisir et du bruit,
Voilà Paris la nuit.
Oh! eh! oh! eh!
Voilà Paris la nuit! (*bis.*)

Oui, du plaisir et du bruit,
Voilà Paris la nuit.

Les maris sont de garde...
Les amants au logis;
Mais, chut! ça ne regarde
Que les gens établis.
On se bat, on se grise,
Ivrognes et viveurs,
Et la patrouille grise
Ramasse les buveurs.

Oui, voilà, mes amis, etc.

Bientôt, donnant l'exemple,
Les rich's rentrent chez eux;
Jusqu'au boul'vard du Temple,
Tout r' devient silencieux.
On n' voit plus qu' la silhouette,
Derrièr' les rideaux bleus,
D'une noce, en goguette,
Qui danse chez Deffieux...

Oui, voilà, mes amis, etc.

Mais j'entends, à la ville,
Sonner l'heure... ah! mâtin,
Pour l'ouvrier agile,
C'est déjà le matin.
Le marteau, la tenaille,

Commencent à marcher,
On se lève, on travaille...
Vite, allons nous coucher!

Oui, voilà, mes amis, voilà Paris la nuit,
Oui, du plaisir et du bruit,
Voilà Paris la nuit! } *bis.*
Oh! eh! oh! eh!
Voilà Paris la nuit! (*bis.*)
Oui, du plaisir et du bruit,
Voilà Paris la nuit.

La musique se trouve, à Paris, chez M. Prilipp, éditeur, 19, boulevard des Italiens.

Paris la Nuit, drame en 5 actes, en vente chez M. Tresse, éditeur, galerie de Chartres, 2 et 3, Palais-Royal. Prix : 50 cent.

L'HOMME BLASÉ

AIR : *J'arrive à pied de Province,*
Ou : *Quel cochon d'enfant.*

Jusqu'à son heure dernière
L'homm' cherche toujours
La plus joyeuse manière
De passer ses jours.

J' crois qu' j'ai trouvé la meilleure,
Car sans m' fair' prier,
J' m'en vas toujours un quart d'heure
Avant d' m'ennuyer.

Qu'un sot s' présente où j'habite,
J' suis déjà parti.
Quand l' médecin m' rend visite,
J' suis toujours sorti.
Si j'attends dans ma demeure
Quelque créancier,
J' m'en vas toujours un quart d'heure
Avant d' m'ennuyer.

D'être l'amant d'une belle,
Si j'ai quelqu' espoir,
On est sûr de m' voir chez elle
Du matin au soir.
Mais si par raison majeure,
Elle tient à s' marier.
J' m'en vas toujours un quart d'heure
Avant d' m'ennuyer.

Qu'un' dam' dans une romance,
D'un ton larmoyant,
Nous chant' les malheurs d'Hortense
Et de son amant.
Qué qu' ça m' fait qu' la princesse meure
Pour son chevalier?

J' m'en vas toujours un quart d'heure
Avant d' m'ennuyer.

Un soldat d'infanterie,
Flambant fantassin,
Me parle de l'Algérie
En lorgnant mon vin;
Ta carotte est supérieure,
Mais, mon vieux troupier,
J' m'en vas toujours un quart d'heure
Avant d' m'ennuyer.

On doit entendre de Blaise
Un récit nouveau,
Quand chacun prend une chaise
Moi j' prends mon chapeau;
Sitôt qu'il braille ou qu'il pleure,
J'enfil' l'escalier.
J' m'eu vas toujours un quart d'heure
Avant d' m'ennuyer.

J'ai la garde citoyenne
En grande affection,
Mais j' n'aim' pas trop qu' mon tour vienne
D'aller en faction.
Pour la prom'nad' extérieure
J' suis trop peu guerrier.
J' m'eu vas toujours un quart d'heure
Avant d' m'ennuyer.

Dès qu'un poèt' nous chant' l'aurore,
  Vous m' voyez filer.
Sitôt qu'un savant pérore,
  J' voudrais m'en aller.
Le tombeau dont on nous leurre
  N' peut pas m'effrayer,
Pourvu qu' j'y aille un quart d'heure
  Avant d' m'ennuyer.

Charles Colmance.

LE GENOU DE MARINETTE

Air *de ma Brunette* (Étienne Arnaud).

Le regard de Marinette,
  Charmante fillette,
  Belle et pas coquette,
Le regard de Marinette
  Me fait de bonheur
  Bondir le cœur!

Nul ne peut voir son air timide
Sans être épris, sans l'admirer,
Dans son œil vif, pur et limpide
On aimerait à se mirer...

La fille au seigneur du village,
Dont j'entends vanter la beauté,
A-t elle un aussi doux visage,
Autant d'entrain et de gaîté... (*bis*)

La gaîté de Marinette,
Charmante fillette,
Belle et pas coquette
La gaîté de Marinette,
Me fait de bonheur
Bondir le cœur!

La fleur qui vient dans la prairie,
Et que j'effeuille en mon espoir,
Est bien moins blanche et moins jolie
Que Marinette à l'œil si noir!
Plus folle que notre hirondelle,
Au temps joyeux de la moisson,
Nulle autre ne danse comme elle,
Ne sait de plus douce chanson. (*bis*)

La chanson de Marinette,
Charmante fillette,
Belle et pas coquette,
La chanson de Marinette
Me fait de bonheur
Bondir le cœur!

Un soir tout près de la rivière
Elle vint rire et folâtrer;

Lorsqu'en jouant son jeune frère
Au bord de l'eau la fit tomber...
J'étais alors penché sur l'onde,
Je regardais je ne sais où...
Lorsque je vis sa jambe ronde
Et son joli petit... genou. (*bis*)

Le... genou de Marinette,
Charmante fillette,
Belle et pas coquette,
Le... genou de Marinette
Me fait de bonheur
Bondir le cœur!

E. L.

LES INDISCRÉTIONS D'UN GARÇON

CHANSONNETTE COMIQUE

Chantée par M. Levassor, au théâtre des Variétés.

Paroles de M. Lefort, musique de M. Waldimir.

(*Parlé.*) Messieurs et Mesdames, je me marie demain. Les personnes qui voudraient bien m'honorer de leur présence et me faire

savoir leur adresse, recevront l'invitation suivante :

« M. ROSSIGNOL *a l'honneur de vous faire part du Mariage de* M. MERLE, *son beau-fils, avec* Mlle PINSON. *Les époux seront bénis à Saint-Nicolas-des-Champs. On dînera rue de l'Oseille ; on y dansera peut-être, mais c'est moins sûr.* »

Adieu, ma folle vie,
Adieu, garçons, adieu !
Demain, à la mairie
Je me marie...
Le mariage est une loterie...
A la grâce de Dieu !

Dans une heure ma future
Va visiter ma maison ;
Elle fera, je le jure,
L'inventaire du garçon ;
Elle voudra, la pauvrette,
Découvrir quelques secrets.
O ma chambre, sois muette,
Oreillers, soyez discrets !...

(Parlé.) Oui, ma future va venir dans une heure ; mais, dans une heure, j'aurai brûlé tous ces dons d'amitié qui tombent chaque jour dans les appartements de garçons, et

j'en jetterai les cendres sons les pas de ma femme; ma femme !... oui !... une jeune personne ingénue et candide à qui j'ai demandé : M'aimerez-vous ? et qui m'a répondu : « Je ne sais pas; parlez à maman; » comme on dirait : Parlez... au portier. Voilà celle qui doit me faire oublier le passé, mes bals de l'Opéra, et mes nuits, et mes émotions, et le tremblant *Qui est là ?* de l'épouse et le terrible *C'est moi !* du mari, et mes fuites sur les toits dans le costume des anges disputant aux chats un lit dans la gouttière !... Il faut oublier tout cela !

Adieu, etc.

Commençons, mon feu s'allume,
L'œuvre de destruction :
Sachet, et vous, essuie-plume,
Au feu ! sans distinction;
Pantoufles, petite glace,
Portefeuille, au feu ! Demain,
Là, dans l'âtre, à votre place
Sera le bois de l'hymen.

(*Parlé.*) Voyons, cassette, mes amours, rends-moi fidèlement compte de ce que tu as reçu. Qu'est-ce que c'est ?... un papillon sur lequel on a brodé ces mots : *Vole vers moi : ne crains pas la chandelle, je la soufflerai...* au

feu!... Ceci?... ah! c'est un soufflet; on y lit : *Tu m'en as donné un, je te le rends*. Pauvre fille!... quelle abnégation!... au feu! Voici un épagneul sur lequel on a fait graver cette épigramme : *Sois chien pour la fidélité, mais ne le sois pas pour tes maîtresses*. Une rose? (une clarinette où l'accompagnateur joue : *Tu n'auras pas ma rose!*) puisque je l'ai, au feu! Une petite bassinoire sur laquelle on lit: *Tu es si froid!* au feu! au feu!... Ceci, c'est le portrait de mon cheval, au bas duquel on a écrit : *M'aimes-tu autant que lui?* non, certes, au feu!... Ah! voici une jolie paire de bretelles, avec cette inscription brodée en soie : *Ne me porte jamais sur tes épaules*. Pauvre Julie! j'ai cependant eu la constance de la porter ainsi pendant quinze jours!... Qu'est-ce que c'est que cela? un corset!... vite au feu!...

Adieu, etc.

Au fond de cette cassette,
Ce sont des lettres d'amour,
Dans un style de grisette,
Simple et naïf tour à tour :
Patois mis en paragraphe
Sur papier à tranche d'or,
Et vous, fautes d'orthographe,
Je veux vous relire encor...

(*Parlé.*) Voyons le n° 1, quelle est-elle? C'est la première d'Emilie, dite Jujube. On l'appelait Jujube, parce qu'elle se disait toujours enrhumée pour qu'on lui en payât. (*Lisant le n° 1*) :

« Mossieur

« Pour quit me prenez vous, sachet que je né pas l'habitude de ressevoir des lettes des mossieu vous ette malin formé je vous défan de mégrir.

ÉMILIT rue Chochat 4,
au 3e la porte en fasse. »

(*Après avoir lu.*) Au feu!... A une autre... c'est de Félicité!... (*Lisant le n° 2*) :

« Mon cher Augusse

« La veuve d'un cheffe d'escadre rond mort en 1804 etant dans le plus pressans besouin ne pourrait tu pas adressé chez moi ton offrande ô malheur avec lequel j'aurai l'honneur d'être

FÉLICITÉ. »

(*Après avoir lu.*) Le chef d'escadron était mort dix-huit ans avant que sa veuve ne vint au monde, au feu! La troisième est d'un bas-bleu. (*Lisant le n° 3*) :

« Monsieur,

« Pour couper court à la calomnie, je ne vous dirai qu'un mot : au temps des Romains, je serais encore digne d'entretenir le feu sacré dans le temple de Vesta.

HERMIONE. »

(*Après avoir lu.*) Au feu!... Celle-ci est anonyme. (*Lisant le n°* 4) :

« Serrepaon tu père irra sur le chat fautrete. »

(*Après avoir lu.*) Qu'est-ce que cela voulait donc dire? Ah! j'y suis! *Tu périras sur l'échafaud, traître!...* Au feu!... Cette autre est de Léonie, elle avait la manie de rimer des charades : voici une de celles qu'elle m'envoya. (*Lisant le n°* 5) :

« Un oiseleur sant moi n'atrape rien au vole
« Le pêcheur ne pêche pas quan de moi il est [veuf
« Ceux du pont de Cinq Clout me désole ;
« J'aime mieux au gratin ceux de sole,
« Ou bien aux champinions ceux de bœuf.

« Le mot de la charade d'avant-z-hier est : On ne fume pas issy. »

(*Après avoir lu.*) Au feu!... En voici une que j'ai reçue ce matin. (*Lisant le n° 6*) :

« Bel ange,

« On dit que tu vas te marier. Bonne chance; si tu trouvais un mari pour moi, quelque chose de pas trop clair-voyant, envoye moi donc ça. J'aimerais assez une oreille dure, un vieux sourd. Le monde est si méchant que mon mariage n'est possible qu'avec cette espesse d'homme là.

Adieu ta PALMIRE. »

(*Après avoir lu.*) Au feu!... Il n'en reste plus que deux. Celle-ci est de Zoé; elle est facile à reconnaître, elle met des cédilles sous les S. (*Lisant le n° 7*) :

« Ma biche,

« Mon parrain qui vient de menvoyer de Dieppe des sabot et des arrang pauvre chère homme qui crois que jean mange encore et que jean porte toujours c'es donc pour te dire. Je suis etté ché le vieux duc. Après bien des si des mais, il a fait des si des ment sont 'estament et il m'a mis dedans il ne m'a rien lessé du tout moi ki le mâtin méme é u la bétise de la souh eater la bonne ané et une

parfaite santé. Je regrette la parfaite santé.
« A ce soir mon gros joufflu.

Zoé qui t'aime !! »

(*Après avoir lu.*) Au feu !... Aux derniers les bons... Cette lettre renferme une allégorie, que m'envoya une marchande de denrées coloniales : *un cornichon* et *du macaroni*, cela voulait dire : mon mari va filer...

On frappe... c'est ma future... Messieurs, je réclame toute votre discrétion... je vais ouvrir..

Adieu, ma folle vie,
Adieu, garçons, adieu !
Demain, à la mairie
Je me marie...
Le mariage est une loterie...
A la grâce de Dieu !

La musique se trouve, à Paris, chez M. Heu, éditeur, 10, rue de la Chaussée-d'Antin.

LE GARÇON DE MOULIN

CHANT RUSTIQUE

Paroles et musique de Pierre Dupont.

Tic tac, tic tac, j'ai de l'amour,
Tic tac, tic tac, pour plus d'un jour,
Lon la la la, j'ai de l'amour,
Tic tac, tic tac, pour plus d'un jour.

Quand l'eau verte bat les palettes
De ma roue et les chasse en l'air,
Quand retombent en gouttelettes
Les flots de moire et d'argent clair;
Je ne pense qu'à mon amie,
Elle est fine comme un bouleau,
Ses yeux ont la couleur de l'eau,
Et sa joue est un peu blémie.

Tic tac, etc.

Pendant que ma mie est à coudre
Et pique son joli doigt blanc,
Je regarde ma meule moudre
Toujours tournant, grondant, roulant;

Mon Dieu! que l'eau du moulin gèle,
Si, pendant que je veille au grain,
Le cœur de quelque beau voisin
Allait faire tic tac chez elle.

Tic tac, etc.

Si j'avais, sur une rivière,
Un joli moulin battant l'eau,
Dès demain j'aurais ma meunière
Installée en mon gai château;
De soie et de toilette fine
Je la nipperais joliment;
Quelques jours de bon traitement
Auraient bientôt rougi sa mine.

Tic tac, etc.

Elle aurait cent aunes de toile,
Autant qu'on en peut employer;
Une chaîne en or, un beau voile,
Une grande armoire en noyer;
Douze chaises de fine paille,
Un lit avec un baldaquin;
Il faut savoir user du gain
Et s'amuser quand on travaille.

Tic tac, etc.

Puisqu'en travaillant je m'amuse,
Seulement pour les effrayer,

Sur les poissons de mon écluse
Je traînerais mon épervier ;
Ma meule en état, par semaine,
Plus de cent sous de blé moudrait,
Et le malheureux trouverait
De beau pain blanc ma huche pleine.

Tic tac, etc.

Jeannette aurait une couronne,
De beaux enfants dans quelque temps ;
Ainsi le cerisier boutonne,
Ainsi l'oiseau niche au printemps ;
Mais, hélas ! au clair de la lune,
Comme chez Pierrot j'ai rêvé,
Mon père ne m'a pas trouvé
Sur le chemin de la fortune.

Tic tac, etc.

Mon amour me tourne la tête,
Je sens que j'en deviendrai fou ;
Quand même j'obtiendrais Jeannette,
Que peut-on faire sans un sou ?
Je veux trouver une machine
Pour scier d'un coup la moisson,
Ou pour changer un sac de son
En un sac de blanche farine.

Tic tac, tic tac, j'ai de l'amour,

Tic tac, tic tac, pour plus d'un jour,
Lon la la la, j'ai de l'amour,
Tic tac, tic tac, pour plus d'un jour.

La musique se trouve, à Paris, chez M. Aulagnier, éditeur, 28, rue de Provence.

GENIÈVRE DE BRABANT

COMPLAINTE

Chantée par M. Levassor au théâtre du Palais-Royal.

Paroles de MM. Salvador et Buffin,

Musique de M. Hervé.

Il était un' princess' tout' rempli' d' qualités ;
Son nez et son bon cœur étaient partout cités.
Elle avait des ch'veux noirs, des yeux bleus [d' firmament ;
C'est c' qui fait qu'on l'app'la Geniève de [Brabant.
Sonnez, sonnez cors et bassons,
Sonnez pour Genièvr' de Brabant,
V'lan !

Un beau jour son mari, qui n' la quittait ja
[mais,
Partit quinze jours en chasse, au milieu des
[forêts;
Puis, il laisse au palais, Golo, son favori,
Qui haïssait Genièvr' dont il était haï!
Sonnez, etc.

Lorsque le roi revint, Golo lui dit : Seigneur,
J' vas vous apprendr' quéqu' chos' qui n' f'ra
[pas votr' bonheur!
Vot' femm' ne vous aime guère, vot' fils n'
[vous aim' pas plus!
Ce sont, dans vot' ménag' deux objets su-
Sonnez clairons, etc. [perflus.

Le roi s' mit à la f'nêtr' pour cacher son effroi.
Puis il dit à Golo : Toi, qui n'es pas Siffroi,
Avec deux bons gendarm's emmèn' ma femm'
[bien loin,
Et puis, avec son p'tit, va l'occir' dans un coin!
Sonnez clairons, etc.

Quand ils fur'nt arrivés dans un p'tit bois
[d' bouleaux,
Un des gendarm's lui lit, en pleurant comm'
[deux veaux :
Nous avons reçu l'ordr' de vous couper le cou!

Ah! fichtre! dit Genièvr', ça va m' gêner
Sonnez clairons, etc. [beaucoup!

Elle crie en voyant leurs funèbres apprêts :
Tuez mon fils d'abord, vous m' laiss'rez vivr'
[après!
Un des gendarm's, ému, s'écrie : Ah! nom
[d'un chien!
Nous n'aurons jamais l' cœur de lui percer le
Sonnez clairons, etc. [sien!

Un' bich' vint à passer, la pauvre mèr' lui dit:
J' voudrais vous dir' quéqu' chos', ma bich',
[v'nez par ici :
Le lait d' chèvre est très-bon, à ce qu'on dit
[chez nous,
J'en voudrais pour mon p'tit, en avez-vous
Sonnez clairons, etc. [sur vous?

Le roi voyant un jour la bich' qu'il poursuivait
S'enfuir comme une lâche au milieu d'la forêt,
La suit, et trouve un' femm' dans un état
[piteux,
Et qui, pour tout vêt'ment, n' possédait que
Sonnez clairons, etc. [ses ch'veux!

— Quel est vot' nom, madam'? — Geniève, et
[v'là mon fils.

Cett' biche est sa nourric', ces deux daims sont
[ses p'tits.
— Quoi ! c'est toi, dit le roi ; viens, donne-moi
[tes mains,
Je n' veux pas, plus longtemps, te voir avec
Sonnez clairons, etc. [*des daims.*

Ils retourn'nt au palais ; là, pour sa punition,
Golo fut étranglé, sa veuve n'eut pas d' pen-
[sion ;
Puis, on nomma portier le gendarme si bon ;
La reine l'embrassa et lui fit des *daims... don.*
Sonnez clairons, etc.

MORALE.

La moral' de ceci, c'est pour tous les maris,
D' n' pas laisser leurs femmes avec *des favoris*,
Et que dans un grand bois, partout, ou bien
[ailleurs,
Quand on a de grands ch'veux, on peut s' fi'ch'
Sonnez clairons, etc. [des tailleurs !

La musique se trouve à Paris, chez MM. Heugel et Ce, éditeurs, 2 *bis*, rue Vivienne.

LE CHAMPAGNE

RONDEAU

Chanté par M. SERRES, dans *les Sept Châteaux du Diable*, au théâtre de la Gaîté.

Paroles de MM. DENNERY et CAIRVILLE.

AIR du *rondeau des Deux Maîtresses*,
Ou : *C'est sur l'herbage* (La petite Margot).

C'est le champagne,
Vin de Cocagne,
Philtre enchanteur créé par Lucifer;
Videz nos tonnes,
Que nos Bretonnes
Boivent ce vin, chef-d'œuvre de l'enfer.

C'est un poison dont le goût électrise,
C'est un démon qu'on avale gaîment,
C'est le nectar qui, de la gourmandise,
Est aujourd'hui le premier talisman.

Vin des grisettes,
Vin des lorettes,

L'amour lui doit ses plus chères faveurs;
Quand ce vin mousse
La vie est douce,
Et le péché peut s'emparer des cœurs.

C'est le secret de beaucoup de faiblesses;
C'est le fléau des malheureux époux;
Serments d'amour, baisers, tendres caresses,
Ce n'est pas cher, c'est quatre francs dix sous.

Prodige étrange,
Par lui, tout change,
A la laideur il donne des appas;
De la science
A l'ignorance,
Et de l'esprit à ceux qui n'en ont pas.

S'il le voulait, par sa toute-puissance,
Ce vin joyeux, évitant plus d'un choc,
Dans un banquet réunirait la France,
Abd-el-Kader et le roi de Maroc!

C'est le champagne,
Vin de Cocagne,
Philtre infernal créé par Lucifer;
Videz nos tonnes,
Que nos Bretonnes
Boivent ce vin, chef-d'œuvre de l'enfer.

La musique se trouve chez L. Vieillot, 32, rue Notre-Dame-de-Nazareth.

Les Sept Châteaux du Diable, en vente chez M. Tresse, éditeur, Palais-Royal, galerie de Chartres, 2 et 3. Prix : 60 cent.

MARIE

ROMANCE

Paroles de M. E. Lethais, musique de M. L. Abadie

Air : *Ta résille.* (Louis Abadie.)

O dis-moi, douce Marie,
N'es-tu pas la plus jolie,
Des reines de la prairie;
Qui passe en chantant le soir.
    Ton sourire,
    Qu'on admire;
Ton tendre cœur qui soupire.
    Dans la plaine,
    O ma reine,
Je voudrais toujours te voir.

J'ai parcouru l'Italie,
L'Allemagne, la Russie.

J'ai vu la fille du roi
Qui n'est pas si bien que toi!
O dis-moi, etc.

Oui, j'ai visité la France,
J'ai vu la riche Provence:
Et du Midi jusqu'au Nord
Je n'ai vu pareil trésor!
O dis-moi, etc.

J'ai vu notre Normandie,
J'ai vu nos îles fleuries,
J'ai vu nos bosquets en fleur,
Rien ne sourit à mon cœur.
O dis-moi, etc.

La musique se trouve chez M. J. Meissonnier, 18, rue Dauphine.

LES RUES D'ANJOU ET DE POITOU

Air *de Madame Grégoire.*

Par la rue d'Anjou,
L' matin, Claude allait à l'ouvrage;
Par la rue d' Poitou,
Rose allait en apprentissage;

Ell' logeait rue d'Anjou
Et Claude rue d' Poitou.
A tout Parisien ça démontre
Qu' l'un de l'autre faisait rencontre,
Car la rue d'Anjou
Donn' dans la rue d' Poitou.

Quand on s' rencontrait,
Sans s' parler, on était bien aise;
Claude pâlissait,
Rose dev'nait comme un' p'tit' fraise.
On se r'gardait en d'ssous,
Avec des yeux si doux!...
Puis on s' croisait en changeant d' rue,
Sans pourtant se perdre de vue,
Car la rue d'Anjou
Donn' dans la rue d' Poitou.

En cherchant des yeux,
Un matin, qu'il pleuvait à verse,
Notr' couple amoureux
S' cogne, et Ros' tombe à la renverse;
D' voir son ange étendu,
Claude est tout confondu:
— Je r'gardais par chez vous, mam'selle;
— A vot' port', je r'gardais, dit-elle;
Car la rue d'Anjou
Donn' dans la rue d' Poitou.

A la ramasser,
En s'excusant, Claud' s'évertue;
D' vous rien n' peut m' blesser,
Répond Ros' d'une voix émue.
Mais qui me sèchera?
Maman me grondera;
Je crains de la voir apparaître,
D'ici nous voyons sa fenêtre,
Car la rue d'Anjou
Donn' dans la rue d' Poitou.

Claude, étourdîment,
Offr' son logis à cell' qu'il aime,
Rose, innocemment,
Accepte en ce péril extrême;
Mais v'là qu' par un cancan
On instruit la maman.
Cell'-ci que l' danger précipite,
En deux sauts les surprend au gîte,
Car la rue d'Anjou
Donn' dans la rue d' Poitou.

Elle dit soudain :
Claud', pour vous ma fille s'écarte
De son droit chemin.
Non, dit Claud', vous perdez la carte
Du tracé de Paris;
Ne j'tez pas les hauts cris;
C'est vrai, j' parle à Ros' qui m'écoute,
Mais nous suivons la droite route,

Car la rue d'Anjou
Donn' dans la rue d' Poitou.

Queuqu' temps après c' jour,
Tout's les filles de ces deux rues,
Vers le carrefour,
Pour voir un' noc' sont accourues;
D' *Saint-François*, elle allait
Dîner chez *Bonvallet*.
En voyant le bonheur de Rose,
Chaqu' fille espérait... la mêm' chose,
Car la rue d'Anjou
Donn' dans la rue d' Poitou.

Édouard Hachin.

LE
PROFESSEUR DE GRACE ET DE MAINTIEN

BOLÉRO

Chanté par M. Levassor, au théâtre du Palais-Royal,
dans *le Lait d'Anesse*.

Paroles de MM. Gabriel et Dupeuty.

Air des *Deux Mules du Basque* (Paul Henrion).

Quand on est leste et Parisien,
Maître de grâce et de maintien,

On doit avoir, joyeux flambard,
Du plaisir la première part.
Gais enfants
De vingt ans,
Vous qui suivez ma loi,
Là-bas, dansez pour moi!
Eh! houp! eh! houp! grisettes si chères,
Eh! houp! eh! houp! sautez mes amours.
Eh! houp! eh! houp! polkeuses légères,
Eh! houp! eh! houp! galopez toujours.

Dans ces jolis p'tits endroits-là,
Tout s'élance à mon tra la la,
Tout s'arrête ou tout bouge.
Chez Mabille, où je suis fêté,
J'ai vu devant moi l'autre été
Pâlir le Château-Rouge! (*bis.*)
Quand on est leste, etc.

Je professe au pays latin,
Classe le soir, jusqu'au matin,
Tarif pour chaque élève :
Un bol de punch pour un garçon,
Et sauf un péché bien mignon,
Rien pour les filles d'Ève. (*bis.*)

Quand on est leste et Parisien,
Maître de grâce et de maintien,
On doit avoir, joyeux flambard,

Du plaisir la première part.
Gais enfants
De vingt ans,
Vous qui suivez ma loi,
Là-bas, dansez pour moi!
Eh! houp! eh! houp! grisettes si chères,
Eh! houp! eh! houp! sautez mes amours.
Eh! houp! eh! houp! polkeuses légères,
Eh! houp! eh! houp! galopez toujours!

Ces couplets sont extraits de la pièce : *le Lait d'Anesse*, en vente, chez MM. Michel Lévy, frères, éditeurs, 2 *bis*, rue Vivienne. Prix : 60 c.

ROSINE

Paroles et musique de M. Joseph Vimeux.

Dès que je vis ma Rosine,
Je sentis doux feu d'amour;
J'aime sa piquante mine,
Et j'y pense nuit et jour.
Je fus séduit par vos attraits,
O Mariette! ô Caroline!
Mais l'amour de ma Rosine,
Sur mon cœur règne à jamais,
Sur mon cœur (*bis*) règne à jamais.

J'ai reçu de Caroline
Un billet tendre et galant;
Je préfère ma Rosine,
Et je veux rester constant.
  Je fus séduit, etc.

Mainte belle en Angleterre
Sut me plaire tour à tour,
Et je suis sur mer, sur terre,
Favori du dieu d'amour.
  Je fus séduit, etc.

J'aime, des dames de France,
La grâce et le doux maintien;
Mais jamais à la constance,
Leur amour n'entendit rien.
  Je fus séduit, etc.

Chaque soir, ta voix divine,
Appelant le lendemain,
Me disait : « De ta Rosine
Viens calmer le noir chagrin. »
  Je fus séduit, etc.

La musique se trouve chez L. Vieillot, éditeur, rue Notre-Dame-de-Nazareth, 32.

L'AUBERGE DU RAMEAU D'OR

Paroles de M. A. Dalès, musique de M. V. Lacoste.

Jadis Auteuil eut pour trésor
La brunette Simonne,
De l'auberge du Rameau d'Or,
Simonne était patronne;
Quand Pierre allait, dès le matin,
Pour admirer son œil noir et mutin,
On le trouvait, le soir encor,
Buvant au Rameau d'Or.

Vainement Pierre offrit son cœur,
Jugez de son malaise!
Il s'engagea, non sans douleur,
Dans la Garde Française.
Loin d'oublier au régiment
L'objet chéri, qui causait son tourment,
Pour en parler, il prit encór
Le nom de Rameau d'Or.

Mais un jour au pauvre affligé,
Un billet de Simonne
Transmit ces mots : « J'ai ton congé..

Ma main, je te la donne. »
On maria les deux époux;
Depuis ce jour, les tendres rendez-vous,
En secret, se donnent encor,
Où fut le Rameau d'Or.

La musique se trouve, à Paris, chez M. Paté, éditeur, 26, passage du Grand-Cerf.

PETIT PIERRE

CHANSONNETTE

Paroles de M. C. Regnard,

Musique de M. Mantez-Clodomir.

Ou Air : *Trouvez-moi donc une Laurette.*

Qu'as-tu donc, pauvre petit Pierre,
Tu sembles pensif et rêveur ?
Pourquoi rester sur cette pierre
Et la main ainsi sur ton cœur?
— Mon bon monsieur, sous ce feuillage,
J'attends jusqu'à la fin du jour; (*bis*)
On m'a dit, dans notre village, } *bis.*
Qu'ici devait passer l'Amour. }

— L'Amour? mais c'est une folie!...
Enfant, on s'est moqué de toi;
C'est quelque fillette jolie
Qui peut te le montrer, crois-moi.
— Oh ! oui, la fille au blanc corsage
Qui vient par ici chaque jour
Doit, m'a-t-on dit dans le village,
Avec elle amener l'Amour.

— Tiens, justement elle s'avance,
Belle et pure dans ses quinze ans;
Ne sens-tu pas que sa présence
Met le trouble dans tous tes sens?
— Je ne sens rien; mais son visage
Me paraît beau comme le jour.
— Enfant, retourne à ton village :
Tu n'as pas vu passer l'amour,

Depuis ce jour, l'enfant candide
Au même endroit porte ses pas;
Il ne prend que son cœur pour guide,
Et son cœur ne lui parle pas;
Pourtant la fille au blanc corsage
Passe devant lui chaque jour;
Mais petit Pierre n'a pas l'âge
Où fillette montre l'Amour.

La musique se trouve chez M. Chaillot, rue Saint-Honoré, 354.

LA LUNE DE MIEL

CHANSONNETTE NORMANDE

Paroles de M. Eugène de LONLAY.

Musique de M. LAIR DE BEAUVAIS.

PLEINE LUNE.

Des garçons de la plaine,
C'était le plus gentil,
Il me disait, dit-il :
Ma bonne Madeleine,
Prends-moi pour ton époux ;
Tes goûts seront mes goûts,
T'aimer et t'obéir
Voilà mon seul désir.
Et moi, pauvre innocente,
Naïve et confiante,
Je lui dis : Je veux ben,
François, voilà ma main. (*bis*)

Lune de miel, ô mes amours ! } *bis.*
Vous devriez durer toujours. }

PREMIER ET DERNIER QUARTIER.

Pendant une semaine,
Il fut tendre et gentil;
Il me disait, dit-il :
Ma bonne Madeleine,
Me trouves-tu galant ?
As-tu de l'agrément ?
Tiens, je voudrais mourir
Si ça t' faisait plaisir.
Moi, charmée et surprise
D'entendre c'te bêtise,
Je lui disais : ma foi,
Faut qu' tu vives pour moi. (*bis*)
Lune de miel, ô mes amours ! } *bis.*
Vous devriez durer toujours. }

ÉCLIPSE TOTALE.

Au bout d'un mois à peine
Il ne fut plus gentil ;
Il me disait, dit-il :
Madame Madeleine,
Verrai-je encor longtemps
Tous ces beaux soupirants,
Qui semblent près de vous
Rire de votre époux ?

Quand j'ai pris une femme
C'était pour moi, madame;
Pour finir cet abus,
Vous ne sortirez plus! (*bis*)

Lune de miel, ô mes amours!
C'en est donc fait et pour toujours!
Lune de miel, ô mes amours!
Adieu, adieu et pour toujours!

La musique se trouve chez M. Chaillot, éditeur, 354, rue Saint-Honoré, à Paris.

PETITE LISE

OU

LA NYMPHE DE LA MANSARDE

AIR du *Petit Pierre* (CLODOMIR).
Ou de *la Fée aux Aiguilles* (CAMILLE DE VOS).

Pauvre nymphe de la mansarde
Que poursuit un amour moqueur,
Auprès de toi si je m'attarde,
Ce n'est point pour froisser ton cœur;

De ton âtre la cendre est grise...
Pourtant il fait bien froid ce soir!...
Sur mes genoux, petite Lise,
Pour mieux causer, veux-tu t'asseoir?

Rêveur, j'aime à suivre la pente
Vers laquelle je suis poussé;
Malgré moi, je pleure et je chante
Quand j'interroge ton passé.
Enfant, excuse ma franchise :
Je dois parler, c'est un devoir...
Sur mes genoux, petite Lise,
Pour mieux causer, veux-tu t'asseoir

Combien tu devais être belle
Lorsque, de ton cœur virginal,
Il s'échappait une étincelle
Qui fait rêver à l'idéal.
Ton ange gardien, dans l'église,
A dû prier en voile noir...
Sur mes genoux, petite Lise,
Pour mieux causer, veux-tu t'asseoir?

Des pleurs!... Enfant, sois sans alarmes;
Ma voix réveille ta douleur...
Tant mieux! quand les yeux ont des larmes,
Il reste des parfums au cœur!
Ces pleurs, quand je les analyse,
Pour toi font renaître l'espoir...

Sur mes genoux, petite Lise,
Pour mieux causer, veux-tu t'asseoir ?

Si le vice, comme un infâme,
A bavé sur ton front vieilli,
Du moins, pauvre enfant, de ton âme
Il n'a point froissé même un pli.
Mais la plus belle âme se brise
Sous les frissons du désespoir...
Sur mes genoux, petite Lise,
Pour mieux causer, veux-tu t'asseoir?

Mon Dieu, comme le temps s'écoule,
Pourquoi m'appeler dans tes bras?
Je pars me mêler à la foule,
Où demain se perdront mes pas.
Que désormais Dieu te conduise !
Courage, espérance, au revoir !...
Sur mes genoux, petite Lise,
Pour mieux causer, veux-tu t'asseoir?

Alexandre GUÉRIN.

LA BELLE PROVENÇALE

ROMANCE

Paroles de M. Isnard,

Musique de M. Étienne Merle.

Va ! ne sois point jalouse
De la belle Andalouse,
Elle l'est moins que toi;
Il n'est pas une fille,
De Cadix à Séville,
Qui te vaille, ma foi!

Dis-moi, si jamais mains plus blanches
Ont tressé de plus noirs cheveux?
Si jamais d'aussi belles hanches
Ont porté corps plus gracieux?
Et ce pied, cette jambe fine,
Tous ces harmonieux contours,
Et cette bouche purpurine
Qui semble le nid des amours.

Va! ne sois pas, etc.

Crois-tu que ce soleil qui brille
Dans l'Océan de tes beaux yeux,
Réserve aux filles de Castille
Ses baisers les plus amoureux?
Crois-tu que l'air de tes montagnes
Soit moins enivrant et moins pur,
Que moins vertes sont tes campagnes,
Et que ton ciel ait moins d'azur?

Va! ne sois pas, etc.

Crois-tu, fille de la Provence,
Que ta joue ait moins d'incarnat;
Que ta taille ait moins d'élégance,
Et que ton œil ait moins d'éclat?
Va, bel ange de la nature,
Tout d'amour et de volupté,
A toi, céleste créature,
La pomme d'or de la beauté!

Va! ne sois point jalouse
De la belle Andalouse,
Elle l'est moins que toi;
Il n'est pas une fille,
A Cadix, à Séville,
Qui te vaille, ma foi!

La musique se trouve, à Paris, chez M. Schonenberger, éditeur, 18, boulevard Poissonnière.

JEANNETTE

CHANT RUSTIQUE

Paroles et musique de Pierre Dupont

Sitôt que je me lève
Lon la,
Je pense à mon ami,
C'est la fin de mon rêve,
Car je rêvais de lui;
C'est pour lui que je peigne
Et frise mes cheveux;
Et lorsqu'il me dédaigne.
Il fait pleurer mes yeux.

Ah! Dieu sait que je l'aime
Invariablement,
Et j'en suis toute blême
D'y penser seulement.

Pour lui seul je m'habille
Propre comme un bijou,
Et c'est pour lui que brille
La croix d'or à mon cou;
C'est pour lui que j'achète

De jolis tabliers,
Et que les jours de fête
Je mets de beaux souliers.

Ah! Dieu sait, etc.

Quoiqu'étant du village,
Il a si bon maintien,
Un si riant visage,
Un si bel entretien;
Sa main carrée et rousse
Au besoin vous défend,
Mais il a la voix douce
Et les yeux d'un enfant.

Ah! Dieu sait, etc.

Que ne suis-je hirondelle
Ou bien martin-pêcheur,
Pour guetter s'il m'appelle
Dans l'ombre et la fraîcheur.
Quand il rôde et s'arrête
Autour de son moulin,
Pense-t-il à Jeannette
Lorsque Jeannette est loin?

Ah! Dieu sait, etc.

La preuve qu'il y pense,
C'est qu'il vient pour me voir
D'une grande distance

Lorsque tombe le soir;
A l'heure qu'il s'échappe
Je le sens accourir,
Quand à ma vitre il frappe
Je manque d'en mourir.

Ah! Dieu sait, etc.

En semaine, à la lune,
Le dimanche au soleil,
Quelle bonne fortune,
Quel amour sans pareil!
Nous nous parlons ensemble,
Sans rien dire souvent,
Sous la feuille qui tremble
Au caprice du vent.

Ah! Dieu sait, etc.

Mais, hélas! la prière
Des pauvres amoureux
Sert autant qu'une pierre
Qui roule dans un creux.
Jeannette sur la route
S'en va loin du meunier,
Et le meunier, sans doute,
Commence à l'oublier.

Ah! Dieu sait, etc.

La musique se trouve, à Paris, chez M. Aulagnier, 28, rue de Provence.

A BAS LES PATTES!

TYPE RUSTIQUE

Paroles et musique de M. Mahiet de la Chesneraye

Vaste poitrine et fortes hanches,
Le corsage bien découplé,
De grands yeux noirs et des dents blanches
Eclatant sous un teint hâlé,
Voilà la fille qui captive
Tous les gas des hameaux voisins;
Mais qui répond, alerte et vive,
Quand on prétend jouer des mains :
A bas les pattes!
Car tu te flattes,
Vainement, que je t'aimerai!
A bas les pattes! (*ter*)
Ou, par ma foi, je taperai!

Pour ses vaches grasses luisantes,
Pour ses chiens, bourrus compagnons,
Ses mains rouges sont caressantes,
Et sa bouche a les plus doux noms;
Mais que voulant prendre leur place,

Un berger devienne pressant...
Son sourire fait la grimace,
Elle répond en le poussant:

A bas les pattes! etc.

Quand on la voit rude à l'ouvrage,
Sous le soleil de la moisson,
Redonner à tous du courage,
En jetant au vent sa chanson,
Plus d'un jeune fermier aspire
A la dot qu'elle a dans ses bras;
Mais quand un geste veut lui dire...
Ces mots arrêtent les ébats :

A bas les pattes! etc.

Pourtant le dimanche on assure,
Qu'à son miroir, son œil subtil
Veille aux détails de sa parure,
De face ainsi que de profil;
Aussi, le soir après la danse,
Les soupirants sont si nombreux,
Qu'à chaque instant ce cri s'élance,
Du plus couvert des chemins creux :

A bas les pattes, etc.

Mais un jour vient que la cruelle,
Pensive, consulte son cœur,
Qui tout bas... bien bas, lui révèle

Le nom chéri d'un épouseur;
Pour celui-là que de faiblesses!
Ces mains, châtiant le délit,
Se font si pleines de caresses...
Que c'est en pleurant qu'elle dit :

A bas les pattes!
Car tu te flattes,
Aisément, que je t'aimerai
A bas les pattes! (ter)
Ou, par ma foi!... je me rendrai!

La musique se trouve à Paris, chez L. Vieillot, 32, rue Notre-Dame-de-Nazareth.

L'AUTEUR A SON AMI LASSAGNE

—

LE GRRRRRAND LA-Y-TOU

CHARGE

Paroles de M. Alexis DALÈS.

AIR du *La-y-Tou* (des Canotiers de la Seine).

Si vous voulez apprendre
Un refrain bien choisi,

Accourez tous m'entendre,
Ce refrain... le voici :
La-y-tou, j' trouv' ça magnifique!
La-y-tou, j' dis qu' c'est du bon goût!
La-y-tou, v'là de la musique,
La-y-tou, qui passe partout!

Le cruel Barbe-Bleue
Fut un homm' sans pitié,
On l'entendait d'un' lieue
Crier à sa moitié :
(*Grosse voix.*)
La-y-tou, vous êt's trop curieuse,
La-y-tou, ça m' déplaît beaucoup!
La-y-tou, à g'noux, malheureuse!...
La-y-tou, j' vas vous couper l' cou!

Plus tard, suivant c' modèle,
Le sir' de Framboisy,
A sa femme infidèle,
Sur l' même air, dit aussi :
(*Voix furieuse.*)
La-y-tou, vous m' trompez ma p'tite,
La-y-tou, ça n'est pas gentil!
La-y-tou, faut qu' j' vous décapite,
La-y-tou, avec mon fusil!

Par Circé, quand Ulysse
En pourceau s' vit changé,

Vexé de c'te malice,
Il disait affligé :
La-y-tou, c' que vous v'nez d' me faire,
La-y-tou, c'est peu folichon !
La-y-tou, vous m' jouez-là, ma chère,
La-y-tou, un vrai pied d'... *mouton !*

L'infortuné Tantale,
Aux enfers, tourmenté
D'un' soif que rien n'égale,
S'écriait... dépité :
La-y-tou, cett' chaleur me lasse,
La-y-tou, je r'tir' mon tricot ;
La-y-tou, j' voudrais bien qui passe,
La-y-tout, un marchand d' coco !

Lorsque des Danaïdes
Les époux trépassaient,
A leurs femmes perfides,
Ces malheureux chantaient :
La-y-tou, arrête, cruelle !
La-y-tou, ton cœur a du fiel !
La-y-tou, tu gâtes, ma belle,
La-y-tou, la lune de miel !

MORALE.

A tout faut un' morale,
Je l'entends bien ainsi ;

D' la mienne, j' vous régale,
Ecoutez, la voici :
La-y-tou, tra la la la lère,
La-y-tou, tra la la la la,
La-y-tou, tra la la la lère,
La-y-tou, ou... ça finit là!

La musique se trouve à Paris, chez L. Vieillot, éditeur, rue Notre-Dame-de-Nazareth, 32.

LE GOUT DE LISON

Air : *Non, non, non, vous n'êtes plus Lisette.*

C'est en vain que Mondor
Convoite ma Lisette,
Et veut à force d'or
Corrompre la fillette :
Et zon, zon, zon,
Rester toujours grisette,
Et zon, zon, zon,
C'est le goût de Lison.

Il offre un édredon,
Mais Lisette le raille,
Sur ce lit Cupidon

Enfonce, dort et bâille :
  Et zon, zon, zon.
Rebondir sur la paille,
  Et zon, etc.

Jamais riches atours
N'ont surpris sa tendresse,
Elle change d'amours
Pour en doubler l'ivresse :
  Et zon, zon, zon,
Caresse pour caresse,
  Et zon, etc.

Devant un beau miroir,
Que lui fait qu'on l'habille,
Car lorsqu'elle veut voir
Ses traits de jeune fille;
  Et zon, zon, zon,
Deux yeux où l'amour brille,
  Et zon, etc.

D'un palais argenté
Dédaigner l'atmosphère,
Au feu de sa gaîté
Réchauffer sa misère,
  Et zon, zon, zon,
La couronne de lierre,
  Et zon, etc.

.Ceignant du haut d'un char
Le rubis ou l'opale,
Elle eût de toute part,
Insulté la morale :
Et zon, zon, zon,
La tricher sans scandale,
Et zon, etc.

Sur un ton sémillant,
Parfois, il la provoque,
D'un langage brillant
La friponne se moque,
Et zon, zon, zon,
La badine équivoque,
Et zon, etc.

Si d'un air vaporeux
Le grand monde raffole,
Pour son cœur amoureux
Fi! d'une barcarolle.
Et zon, zon, zon,
Chanter la gaudriole,
Et zon, etc.

Dans nos bals du bon ton,
Sylphides ravissantes,
Vous repoussez, dit-on,
Les coupes enivrantes.
Et zon, zon, zon,

Imiter les bacchantes,
Et zon, etc.

Biens, faveur, parchemin,
Je t'offre tout, cruelle,
Lui dit-il, de l'hymen
Accepte la tutelle.
Et zon, zon, zon,
Vivre libre, dit-elle,
Et zon, zon, zon,
C'est le goût de Lison.

Édouard HACHIN et CHANU.

LES REINES DE MABILLE

OU

LA FONTAINE CLARA

RONDEAU

Paroles de M. Gustave NADAUD,

Musique de M. A. PILATI.

AIR de *la Valse favorite du Jardin Mabille.*

Pomaré, Maria,
Mogador et Clara,

A mes yeux enchantés
Apparaissez, belles divinités.
Le samedi, dans le jardin Mabille,
Vous vous livrez à vos joyeux ébats,
C'est là qu'on trouve une gaîté tranquille
Et des vertus qui ne se donnent pas.

Le Cerbère crépu
M'a déjà reconnu,
Et l'orchestre... bravo!
Est dirigé par monsieur Pilodo.
Voyez là-bas le sémillant Mercure,
Et ses fuseaux qui tricotent gratis,
Représentant le Dieu qui nous récure
Et la maison Giraudeau père et fils.

Dans un quadrille à part,
Voici le grand Chicard,
Avec grâce étalant
Un pantalon qui, dimanche, était blanc.
Ton noble front, ô grand roi de l'époque,
Porte le sceau de l'immortalité;
Mais avec toi, ton ignoble défroque
Veut-elle aller à la postérité?

Dans ton rapide essor,
Je te suis Mogador,
Partage mon destin,
Fille des cieux... et du quartier Latin.

En te faisant si belle d'élégance,
Ton père eût dû songer en même temps
A te doter d'un contrat d'assurance
Contre la grêle... et d'autres accidents.

Maria, passe l'eau,
Laisse-là ton Prado;
Prodiges superflus!
L'étudiant, hélas! ne donne plus!
Que j'aime autour de ta prunelle noire,
Ce cercle bleu, tracé par le bonheur,
Liste d'azur qui garde la mémoire
Des amoureux effacés de ton cœur.

O grande Pomaré,
A ton nom révéré,
Ton peuple transporté
S'est incliné devant ta majesté!
Ah! cambre-toi, ma superbe sultane,
Et sous les plis que tu sais ramener,
Fais ressortir ce vigoureux organe
Que la pudeur me défend de nommer.

De ton humble sujet,
Accepte ce bouquet,
Plus frais que tes appas,
Et parfumé... comme tu ne l'es pas.
Je t'aimais mieux, lorsque modeste et bonne
O Rosita, tu faisais cent heureux;

Ta tête alors n'avait pas de couronne,
Mais elle avait encore des cheveux.

O charmante Clara,
Professeur de polka,
J'aime mieux les ébats
Et les leçons que tu n'affiches pas.
Depuis dix ans, comment, sur cette foule,
As-tu gardé ton prestige enchanteur?
C'est que toujours la fontaine qui coule
De tes attraits entretient la fraîcheur!

Coule, coule toujours,
Fontaine des amours :
Qui sait si quelque jour
Je n'irai pas y puiser à mon tour?
Oui, tu vivras autant que la Chaumière,
Oui, sur l'airain ton nom se gravera;
On a bien fait la fontaine Molière,
Je te promets la fontaine Clara!

En voyant ces beaux yeux,
Ce sourire amoureux,
Et cette taille-là,
Qui ne dirait : « La reine, la voilà! »
Ah! que ne puis-je, en une folle orgie,
Réunissant vos quatre déités,
Vous décerner, comme à l'Académie,
Des prix Mouthyon de toutes qualités.

Pomaré, Maria,
Mogador et Clara,
Quel superbe festin
Je paierai quand... il n'en coûtera rien.
Pardon, pardon, Louise, ô Balocheuse,
Je t'oubliais, toi, tes trente printemps,
Ton nez hardi, ta bouche aventureuse,
Et tes amis plus nombreux que tes dents.

Pince avec agrément
Ce sublime cancan,
Dont l'élan infernal
Fait frissonner jusqu'au municipal!
Va, ne crains rien de l'austère police,
Sache braver la morale en pompon;
L'étudiant est là, jeune milice,
Qui craint Clichy plus que le violon.

Sans reproche et sans peur,
Viens embrasser l'auteur,
Et puissent mes couplets
Longtemps survivre à tes défunts attraits.

C'EST PLUS FORT QUE DE

JOUER AU BOUCHON

AVEC UN NOYAU DE CERISE

DICTON POPULAIRE

AIR : *A tous les coups l'on gagne.*

Tant bien que mal faire un couplet,
Ça n'est pas difficile ;
Mais trouver un nouveau sujet,
Ça devient moins facile.
Moi, pour refrain de ma chanson,
J' prends cette balourdise :
C'est plus fort que d' jouer au bouchon
Avec un noyau d' c'rise. } *bis.*

Je n' conçois pas, en vérité,
Ma pauvre Joséphine,
Que le beau sexe ait adopté
L'énorme crinoline ?
S' faire aussi gross' que l' Panthéon,
Pour qu' la taill' soit bien prise...
C'est plus fort, etc.

En mer, un jour que l'on posait
  Un long câble électrique,
Un merlan, qui par là flânait,
  Trouvait ça magnifique!
Jusque chez nous (disait c' poisson),
  Chaqu' nouvelle est transmise...
C'est plus fort, etc.

Un vieux grognard qui s'escrimait
  Au fort d'une bataille,
Vit un conscrit qui reculait,
  Évitant la mitraille :
Un Français!... r'culer d'vant l' canon!...
  Dit la moustache grise...
C'est plus fort, etc.

Voir un poëte sans orgueil,
  Un musicien sobre,
Un ivrogne qui se bat l'œil
  Du petit jus d'octobre;
Trouver un modeste Gascon,
  Un Lorrain plein d' franchise...
C'est plus fort, etc.

Voir un corbeau jouer du pistor,
  Un chat fair' l'exercice,
Ou bien, sur un fil de laiton,
  Danser une écrevisse,

Voir un' puce en bonnet d' coton,
Un lapin prendre un' prise...
C'est plus fort, etc.

ALEXIS DALÈS.

MON HABIT DES DIMANCHES

CHANSONNETTE

Chantée par M. SAINTE-FOY, de l'Opéra-Comique, aux concerts de la salle de Herz.

Paroles de M. Charles DELANGE,

Musique de M. Paul HENRION.

J' vous dirai qu' dans Avranches,
Il court un certain bruit
Au sujet d' mon habit,
D' mon habit des dimanches!
D' mon habit (5 *fois*) des dimanches!
D' mon habit (*quatre*) des dimanches!

J'avais reçu d' mon oncl' Gervais,
Cinq vieux habits qu'il ne voulait plus mettre;

Mais tous les cinq étaient mauvais;
Je n' savais pas vraiment ce que j'en f'rais!
Les dos, les d'vants ne valaient rien;
Mais, par exemple, il faut le reconnaître,
Les manch's étaient encor très-bien,
Et d' m'en servir, j'avais trouvé l' moyen!
Et d' m'en servir (*bis*); j'avais trouvé l' moyen!
Mais puisque j'ai dix manches,
Bêtat, que j' m'étais dit,
J' vas m' fair' faire un habit,
Un habit des dimanches!
Un habit (5 *fois*) des dimanches!
Un habit (*quatre*) des dimanches!

Alors, chez l' tailleur Bénédict,
Sans plus tarder, je porte ma défroque;
J' lui dis : vous qu'êt's un homm' d'esprit,
Y a-t-il là-d'dans d' quoi m' faire un bel habit?
Sûr'ment, qui dit : vous n'êt's pas grand,
Il rest'ra mêm' de quoi vous faire un' toque!
Si bien que l' dimanche suivant,
Ah! sapristi, j'étais... j'étais flambant!
Ah! sapristi (*bis*), j'étais... j'étais flambant!
Les deux poings sur les hanches,
Tout l' village interdit
R'luquait mon bel habit,
Mon habit des dimanches!
Mon habit (5 *fois*) des dimanches!
Mon habit (*quatre*) des dimanches!

Les galopins m' tournaient autour,
M' disant : t'as l'air de l'huissier du village!
C'est d'puis qu' t'es beau comme un amour,
Hé! mon cadet, que tu n' dis plus bonjour?
Viens donc dénicher des moignaux!
Mais tu n'os's plus grimper dans le feuillage,
A c't' heur' que t'es dans les farauds!
C'était un tour que me jouaient les finauds!
C'était un tour (*bis*) que me jouaient les finauds!
En grimpant sur les branches,
Va, c'est bien fait, bandit!
J'ai crevé mon habit,
Mon habit des dimanches!
Mon habit (5 *fois*) des dimanches!
Mon habit (*quatre*) des dimanches!

V'là qu' tous ont ri comm' des bossus :
Ah! ah! l' mossieur qu'a déchiré sa p'lure!
Si bien qu'alors, j'ai tombé d'ssus,
Et qu' les atouts, c'est moi qui les a r'çus!...
Il n'est resté d' mon habit neuf,
Que trois boutons, un pan et la doublure!...
J'en ai pleuré comme un p'tit bœuf;
Mais c'est égal, à c't' heur' que j'en suis veuf!
Mais c'est égal (*bis*), à c't' heur' que j'en suis veuf!
J'ai mes coudé's plus franches.
Mais j' n'ai point eu d' profit
A m' fair' faire un habit,
Un habit des dimanches!

Un habit (5 *fois*) des dimanches!
Un habit (*quatre*) des dimanches!

La musique se trouve à Paris, chez M. Colombier, éditeur, 6, rue Vivienne.

MA VIGNE

CHANT RUSTIQUE

Chanté par J. Darcier, aux soirées lyriques du *Palais Bonne-Nouvelle*.

Paroles et musique de M. Pierre Dupont.

Cette côte à l'abri du vent,
Qui se chauffe au soleil levant
Comme un vrai lézard, c'est ma vigne.
Le terrain en pierre à fusil
Résonne et fait feu sous l'outil;
Le plant descend en droite ligne
Du fin bourgeon qui fut planté
Par notre bisaïeul Noé...
Bon Français, quand je vois mon verre
Plein de son vin couleur de feu,
Je songe, en remerciant Dieu,
Qu'ils n'en ont pas (*bis*) dans l'Angleterre (*bis*).

Au printemps ma vigne en sa fleur,
D'une fillette a la pâleur;
L'été c'est une fiancée
Qui fait craquer son corset vert;
A l'automne tout s'est ouvert,
C'est la vendange et la pressée;
En hiver, pendant son sommeil,
Son vin remplace le soleil.
Bon Français, etc.

J'aime ma vigne en vieux jaloux :
Gare à ceux qui font les yeux doux
Et voudraient caresser la belle.
Mon sel pince le maraudeur;
Mais ne touche pas au rôdeur,
Au sorcier noir qui fait la grêle;
Quand il s'empare d'un coteau,
C'est comme un loup dans un troupeau.
Bon Français, etc.

La cave où mon vin est serré
Est un vieux couvent effondré,
Voûté comme une vieille église;
Quand j'y descends, je marche droit,
De mon vieux vin, je bois un doigt,
Un doigt... deux doigts... et je me grise :
A moi le mur!... et le pilier!...
Je ne trouve plus l'escalier.
Bon Français, etc.

La vigne est un arbre divin ;
La vigne est la mère du vin :
Respectons cette vieille mère,
La nourrice de cinq mille ans,
Qui, pour endormir ses enfants,
Leur donne à teter dans un verre;
La vigne est mère des amours,
O ma Jeanne ! buvons toujours.

Bon Français, quand je vois mon verre
Plein de son vin couleur de feu,
Je songe, en remerciant Dieu,
Qu'ils n'en ont pas (*bis*) dans l'Angleterre. (*bis.*)

La musique chez M. Brullé, éditeur, 10, rue Villedo.

FIN.

TABLE

FIN DE LA TABLE.

PARIS.—IMPRIMERIE DE J CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.

A LA MÊME LIBRAIRIE

TRÉSOR DE CHANSONS

JOYEUSES ET POPULAIRES

ANCIENNES ET NOUVELLES

recueillies

des plus célèbres auteurs chansonniers

Un vol. in-32. Prix : 1 f.

Paris. — Typ. J. Claye, 7, rue Saint-Benoît.